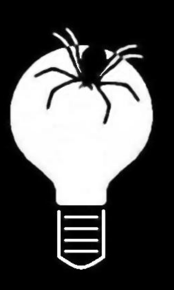


L'AMPOULE

revue littéraire énervée



Leurres & Illusions

Numéro 7

Mars 2013

ÉDITO

Le téléphone sonna un lundi, à quatre heures du matin.
— Allô ?
— J'ai une idée.
— Quoi ? Vous êtes qui ?
— François Cosmos, le professeur. Ça va, mon petit ?
— Vous avez picolé, Cosmos ?
Le professeur m'appelait toujours « mon petit » quand il avait bu.
— J'ai eu une idée pour *L'Ampoule*. Thème du prochain numéro : « Leurres & Illusions ».
— Vous êtes sûr que c'est le moment ?
— Bien sûr que je suis sûr ! J'ai eu la révélation quand mon camping-car s'est mis à brûler...
— Vous êtes où ?
— Dans mon camping-car. Qui brûle toujours.
— Vous n'auriez pas dû appeler les pompiers plutôt ?
— Non, c'est sans doute un leurre. Ou une illusion.
— Votre idée est pas mal, finalement.
— Au plaisir, mon petit.
Le professeur raccrocha, et le thème de la revue fut choisi ; je suppose qu'il est toujours en vie, puisqu'il est au sommaire.

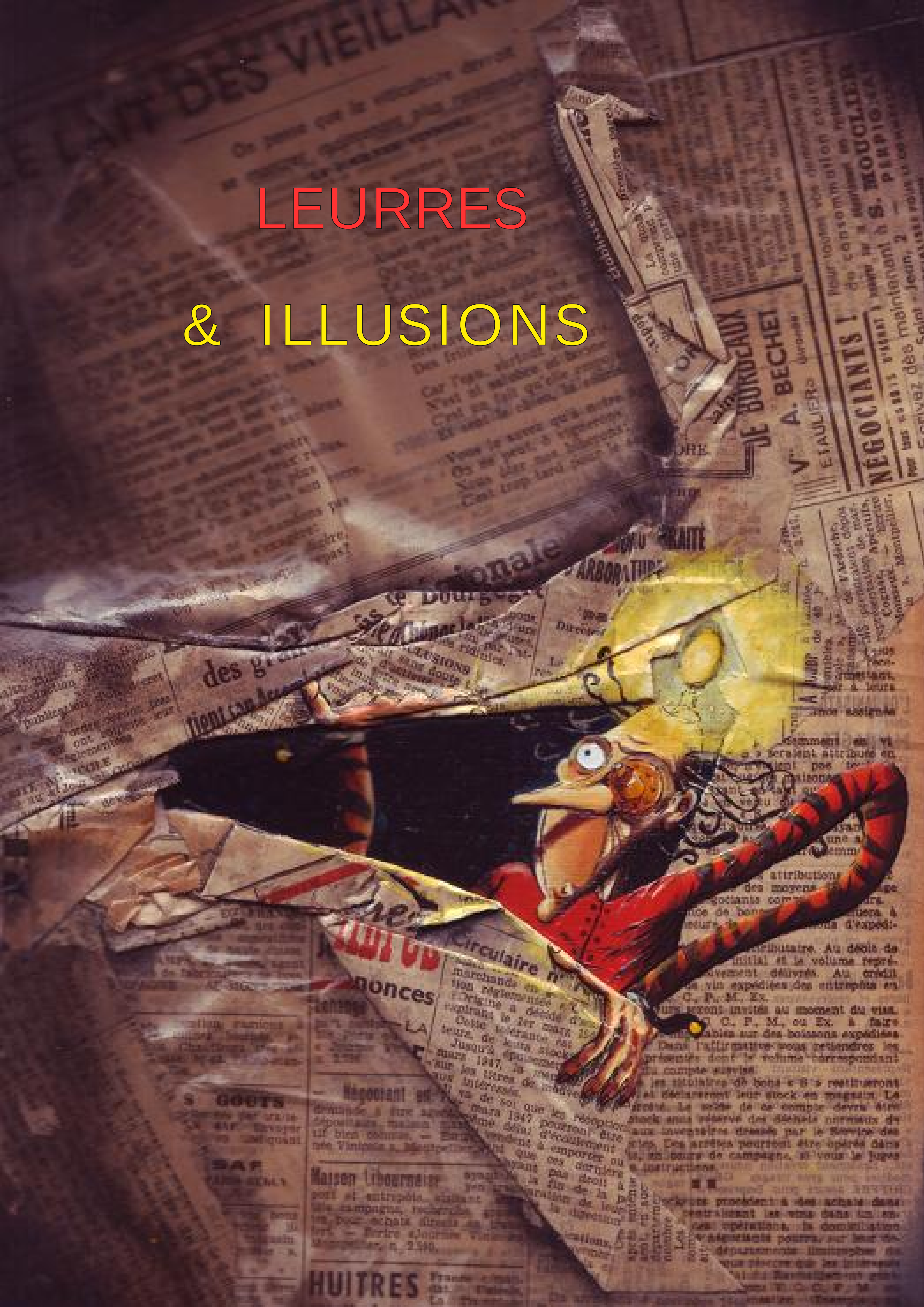
Avec lui, on retrouve dans ce numéro des nouveaux venus sous l'Abat-Jour : Barbara Marshall, Gauthier Nabavian, Mat Lest, Anthony Lacroix, Barbara Albeck, Jack Rimasky, le Comité Bar-Jésus, ainsi que des habitués : Raymond Penblanc, Romain Giordan, Patrick Arduise, Yves Leclere, Serge Cazenave-Sarkis, Christian Attard, Philippe Sarr, Georgie de Saint-Maur, Herculine Zabulon, Nicolas Gracias, Antonella Fiori, Marlène Tissot, Constance Dzyan, Ludmila Safyane, Vlad Oberhausen et Marc Laumonier. Illustrations et photographies sont à mettre au crédit de Marray, Natacha Gréget, Hugues Breton, Samuel Dudouit et KOWALSKI. Plus d'infos sur tout ce petit monde en fin de revue.

Le prochain numéro, en juin, nous mènera dans les alcôves & les souterrains (voir l'appel à textes n°8).
En attendant, c'est de leurres & d'illusions dont il s'agit.

Marianne Desroziers et Franck Joannic

Couverture - D'après « Notre musique » de J.-L. Godard
Édito et Sommaire - *Bond of Union*, M. C. Escher
Corrections et maquette - M. Desroziers et F. Joannic

SOMMAIRE


LEURRES
& ILLUSIONS

Le pays de personne

Romain Giordan

Tu as récité un court texte d’excuses, face à la caméra, encadrée par ta mère et ton frère. On n’entendait rien de ta voix qu’un grésillement lointain, elle était là, mais recouverte par la voix du journaliste qui disait que c’était toi en train d’avouer que tu avais menti. J’avais oublié ce visage sec et irréel, ta mâchoire dessinée au couteau. Dès que je t’ai reconnue, j’ai été prise. J’ai pensé que rien ne te manquait pour redevenir ma sœur : l’inaptitude à se caser, la difficulté à maintenir le mensonge, et surtout l’insolence, le refus des activités normales. À cause d’une idée idiote, l’impression d’être destinée à autre chose. Et le néant qui s’ouvre devant soi quand on s’aperçoit qu’il n’y a aucun public à tenir en haleine.

Au lycée, ton surnom c’était « la mytho », genre Bovary popu, la fille un peu vulgaire à qui il arrive de raconter des histoires. Toi qui disais connaître untel, affirmais organiser des soirées dans des lieux qui n’existaient pas. Une autre fois, j'étais en vacances à Cannes et elle a prétendu qu'elle y était aussi. On s'est donné rendez-vous mais je ne l'ai pas vue. Elle m'a pourtant assuré qu'elle était bien là. Mais c'était bizarre car j'avais réussi à la joindre en composant son numéro à Paris. À l’époque il n’y avait pas encore cette sensation terrible de dédoublement : « je suis toi et moi ». Tu me faisais rire. Je te prenais pour une de ces salopes qui ont besoin d’injecter un peu de fiction dans leur vie. Et qui se sentent obliger de la traiter avec des pincettes, comme du linge sale porté à bout de doigts.

J’ai téléphoné à ton avocat et envoyé plusieurs lettres à la dernière adresse que j’avais de toi, à Saint-Denis. Un jour où ses parents n’étaient pas chez elle, elle a appelé en déclarant avoir eu un malaise, j’ai prévenu les pompiers qui se sont rendus chez Marie-Léonie pour rien. Tu ne m’as pas répondu. Maintenant que la presse est là, qu’on te regarde avec des yeux de concentrationnaires, des yeux qui veulent te garder pour eux, je n’existe plus.

Le jour du procès, je portais une robe noire. J’étais excitée par ton visage, d’une éblouissante gravité. Marie-Léonie : inculpée pour dénonciation de faits imaginaires. Une jeune femme victime d’une agression dans la ligne D du RER. Alors qu’un feutre noir avait suffi pour que tu te dessines toi-même des croix gammées sur le ventre.

J'espère que ce texte t'arrivera, et que tu le liras jusqu'à ce paragraphe. Je suis peut-être la seule à te comprendre, la seule à avoir vu que ton ventre c'était le pays de personne, l'unique endroit dont tu avais encore la propriété exclusive. La peau du ventre devait te coller au dos tellement tu étais vide. On détache tes bras, ta poitrine et le reste, ce qui touche le sol, ça fait peu de chair au final. Des petits bouts de folie, asilaire ou carcérale.

Ce soir, Marie-Léonie, je comprends combien c'est triste d'être aimé par des faibles. Il est 8h27 et le prochain RER passera dans trois minutes. En l'attendant, je pense à toi. Avec moi je n'ai rien. Pas de sacs ni de quoi payer un billet. Juste un feutre noir, que je serre fort dans ma main.

Le piège de papier

Barbara Marshall

Aujourd'hui, Jean-Victor meurt vraiment… et je me souviens des premières fois.

L'arrivée sur scène se faisait sous les applaudissements de l'auditoire. Mon Jean-Victor, après avoir réajusté son gilet avec dignité, s'avançait vers les marches. On aurait dit qu'il avait fait ça toute sa vie ! C'était son genre d'afficher cette assurance qui faisait croire qu'il en était… Un parmi les « happy few » dont la postérité se souviendrait, forcément !

Comme il était élégant à cette époque-là : la barbe coupée au cordeau, les poils des narines taillés, et bien sûr les cheveux dans deux camps séparés par une raie rectiligne. Je lui trouvais le profil noble, la tenue irréprochable, et me persuadais que j'avais fait le bon choix en m'offrant à lui.

Notre rencontre avait été si belle. Une nuit d'automne, il m'avait entendue chanter à travers les feuillages… L'attirance qu'il ressentait lui avait inspiré les poèmes de La lyre enchantée. Sa curiosité attisée avait entraîné le désir et le début de l'œuvre romanesque.

— Votre voix me transporte à des hauteurs insoupçonnées ! m'avait-il déclaré avec flamme.

Ses mots, ses poèmes, autant de sortilèges pour m'apprivoiser, autant de liens entre nous. Il s'approchait pour mieux m'entendre. Je lui soufflais à l'oreille comme des aveux. Je le charmais de mes atours, il se laissait faire, peu à peu enchaîné à l'idée d'une idylle inédite.

En ce temps-là, mon amour était si absolu… De mon Jean-Victor, je ne connaissais encore ni les cernes, ni les cheveux gras, ni l'humeur revêche, ni les relents d'alcool au petit jour… C'était lui au plus fort de sa jeunesse. Me fondre en lui comme il se fondait en moi au point de laisser toute retenue. Ne faire plus qu'un et tout rendre possible. Je l'appelais sans cesse et sa vigueur répondait toujours. Il savait me prendre sans détour.

Cet élan m'inondait d'un désir immense qui faisait rayonner Jean-Victor d'une étrange aura ; la certitude d'être aimé se faisait jour en lui et l'accompagnait d'une force qui se consolidait… Je l'entourais partout où il allait : mes attentions, mes mots formaient une seconde peau plus résistante que la première.

Et paré de ce nouveau contour, son don sortait de l'obscurité et éclairait ses lecteurs ! Son œuvre émergeait non pas pour sa propre glorification, mais bel et bien pour partager cette énergie, notre énergie.

— Viens, mon Jean-Victor, rejoins-moi, affrontons les nuées célestes, lui soufflais-je alors.

— Attends-moi, mon amour, me répondait-il, je sais que je ne te mérite pas...

— Tu prouves le contraire à chaque instant.

Notre amour rayonnait, et le monde des arts nous appartenait tandis que mon écrivain noircissait ses petits carnets. C'est que mon Jean-Victor composait de manière prolixe en ma présence. Sa passion lui soufflait ses plus belles partitions.

Notre rencontre, notre fougue me paraissent si lointaines aujourd'hui. Quand avait-il commencé à me tromper ? Peut-être à la première cérémonie de remise des prix ou à la première interview, à la première couverture de magazine... Je ne saurai le dire.

L'ambition légitime de ses débuts l'aiguillait vers la gloire, son talent faisait le reste. Sa superbe s'accentuait au fil des cérémonies, des articles de presse... Tous ces regards tournés vers lui le poussaient au plaisir de briller.

Il commença à me négliger comme on oublie quelque chose d'acquis, de possédé au centuple ailleurs. Je devins de plus en plus transparente... Bien qu'il ne me mentît pas encore, il s'éloignait au rythme de sa réussite.

— Tu te trompes d'ambition, osai-je lui murmurer un jour.

— J'ai travaillé dur pour y arriver, me répondit-il d'un ton suffisant. Mes succès sont mérités. Tu ne comprends rien !

— Si, au contraire..., susurrai-je.

Je demeurais toutefois à ses côtés pendant cette ascension qui donnait autant le vertige qu'une chute abyssale. S'il se tournait encore vers moi, l'espoir m'était permis de croire qu'il retrouverait sa voie. Les moments où notre passion se renouait s'espaçaient... Victor s'entourait d'amis qui n'en étaient pas, de gens qui voulaient l'aider mais qui le détournaient de moi, d'admiratrices qui n'étaient attirées que par le brillant de sa renommée. La première passade fut comme un coup de dague, la seconde une entaille, la suivante une habitude... Je fermais les yeux tant que son regard se posait encore sur moi. Je l'aimais quels que soient son aspect physique, sa négligence ou ses rebuffades à mon encontre, parce que tôt ou tard il s'ouvrait à mes conseils. Cette espérance-là surpassait toutes mes déceptions. C'est que je l'avais vu à l'œuvre, mon Jean-Victor, et sa générosité égalait son talent lorsqu'il était réceptif...

Puis vint le jour où il m'oublia totalement. Il n'écrivit que pour charmer. La pression des éditeurs, des lecteurs, des critiques l'incita à poursuivre sur cette pente, et sans aucune résistance, il se laissa entraîner dans les marais sucrés du bien-pensant. L'écrivain qu'il était se perdit dans la soi-disant bonté pour ses lecteurs. En voulant dorloter son public, ses écrits se firent mielleux jusqu'à l'écœurement… Ses envolées lyriques étaient si sirupeuses que nombre de ses lecteurs du début sautaient ces passages, ou pire, refermaient le livre.

Mais les trompettes de la renommée couvrirent les autres voix. L'image de Jean-Victor plaisait… surtout ses cheveux argentés et leur raie rectiligne ; ils rassuraient les ménagères de moins de cinquante ans sur la respectabilité de l'auteur qui leur servait des histoires d'amour à l'eau de rose. Les chiffres de ventes suivaient la tendance médiatique vers le haut.

Alors que le tohu-bohu du succès faisait enfler l'amour-propre de mon écrivain comme un ballon de baudruche, je le quittai. Il s'en rendit à peine compte…

Il m'avait trompée par arrogance. Les honneurs étaient devenus sa seule jouissance. Des vibrations de l'inspiration, Jean-Victor n'entendait plus rien… Et si sa verve lui permettait encore de duper le public, il savait intérieurement quel cruel désert l'attendait.

Les flatteries ne suffirent plus à combler son ego car ses besoins en louanges avaient augmenté dans une accoutumance douteuse. Face à lui-même, il eut recours à des expédients afin d'atténuer la douleur du vide. L'absorption de cocktails et de substances plus illicites les unes que les autres l'assomma pour un temps. Sa première mort était en route…

Malgré sa trahison, je lui rendais visite de temps à autre. L'écrivain se laissait aller à des ruminations interminables et courait après une ancienne gloire tel un chien qui se mord la queue.

Son succès avait été de courte durée, comme tous les succès. La solitude qui lui tendait les bras fut aussi ingrate qu'amère. Et bien impuissante, je l'entendais se lamenter dans son sommeil :

— Pourquoi m'as-tu abandonné, ma muse, mon seul amour ?

Je n'y étais pour rien s'il ne m'entendait plus. Sa complainte se faisait suppliante :

— Sans toi, je ne suis plus rien, reviens…

Je ne pouvais pas revenir, il ne m'en laissait plus la place. L'orgueil, ce terrible péché du créatif sans créature, avait gangrené son âme. Le don dont l'écrivain s'attribuait tous les mérites s'étiola sans flamme, sans air…

Sans souffle, je m'étouffais et il le savait.

Plusieurs morts s'ensuivirent mais la plus terrible ne fut pas celle du coma éthylique dont son corps ne revint pas. L'esprit de Jean-Victor, saturé de vanité comme une éponge, crut qu'il s'agissait de ma vengeance. Certains me taquinent mais ils ne connaissent pas ma cruauté qui se mesure à l'aune de ma passion bafouée ! Mes représailles furent à la hauteur de mes espérances déçues.

Ses mèches grisonnantes avaient tout de même charmé une génération entière de femmes d'âge mûr ! Aussi sa seconde mort fut-elle bien plus longue et douloureuse que je ne l'avais prévu. L'écho de ma voix, éloigné à tout jamais… son œuvre, condamnée à prendre la poussière sur des étagères, voilà ce que fut son purgatoire du siècle écoulé.

— Je sais que je devrais renoncer, gémissait son esprit. (Puis, après une longue pause.) Je regrette tellement mes infidélités, toi seule m'inspirait.

Mon pauvre Jean-Victor avait loupé le coche ! Son orgueil l'avait rendu sourd et aveugle.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu, soupirait-il, que cela finirait ainsi ?

Le fond des bibliothèques s'épurait de l'œuvre de Jean-Victor au fur et à mesure des inventaires. De nouveaux auteurs apparaissaient par légions et le chassaient des étagères officielles. Arriva ensuite l'inévitable descente aux caves des archives pour mon écrivain. Après avoir franchi le vestibule de l'oubli, plus rien n'empêchait son œuvre de se dissoudre dans cette recomposition de la mémoire collective.

Les traces virtuelles furent les premières à disparaître, suivies des répertoires et des annuaires, jusqu'à ce que ses livres deviennent invisibles du grand public. Du piège de papier où s'était enfermé son orgueil, la dernière étape se mettait en place. Seuls quelques tomes dans un grenier ou une foire à tout le séparaient du grand saut pour l'éternité…

Restreint aux livres qui avaient résisté à l'oubli plus par négligence que véritable intérêt, son esprit me suppliait de le laisser partir :

— Je suis prisonnier de ces pages jaunies, encollées, qui ne seront plus feuilletées par personne. Libère-moi, toi qui fus mon seul véritable amour, je t'en prie…

Ce n'était pas en mon pouvoir. Moi, la muse, j'inspire les vivants car je peux me fondre dans leur souffle. Pour mon Jean-Victor, c'était désormais le temps qui était à l'œuvre !

Je pouvais mettre en état de grâce d'autres écrivains qui enterreraient son œuvre plus vite. Toutefois, cela ne suffirait pas à sa libération lors même qu'il refusait avec obstination de reconnaître sa propre vacuité. Une pointe d'arrogance persistait en lui ; l'époque l'avait ignoré comme bien d'autres talents avant lui, elle n'avait pas fait le bon choix pour autant…

Il demeurait un auteur prisonnier de son œuvre… Tant qu'il n'aurait pas accepté la responsabilité de sa propre vanité, quelque chose en lui s'accrocherait à un vain espoir de reconnaissance.

J'en avais connu des écrivains ratés, mais des aussi doués que lui, jamais ! Était-ce parce qu'il était passé si près de la grandeur qu'il continuait de m'émouvoir ? Lui qui n'avait pas su m'aimer après le succès, lui qui s'était perdu en chemin.

Ma transparence n'est pas accessible au commun des mortels. J'ai inspiré les voix qui traversent les siècles et celles, beaucoup plus nombreuses, qui se sont tues. Certains m'appellent Calliope, d'autres « l'inspiratrice » ou « la fille de mémoire » ; je suis derrière chaque œuvre où passe le souffle épique.

Lorsqu'une voix s'affranchit du temps, c'est ma plus grande réussite. Cet auteur-là aura su conserver ma flamme et la partager. Son ego n'aura pas succombé au piège de papier. Et son esprit pourra continuer à souffler à travers les mots et les siècles.

Pour les autres, il en va tout autrement. Plusieurs disparitions se succèdent par vagues jusqu'à l'extinction de l'œuvre. Autant de souffrances pour l'auteur concerné, dont l'esprit reste tourmenté tant qu'il subsiste un possible lecteur ! Comme l'a écrit Shakespeare, que j'ai fréquenté assidûment, les orgueilleux ne laissent pas de gloire derrière eux…

— Si je n'attache plus d'importance à mes écrits, je pourrais partir ?

Mon écrivain m'entendait à nouveau. La fatuité, la seule chaîne qui le retenait encore, se dissolvait… Je lui expliquai comme à un enfant la raison de son malheur ; ce qu'il avait cherché à retenir n'était que de l'air. Le vrai génie consistait à se laisser traverser tel une caisse de résonance. Les paillettes et les flagorneries ne méritaient pas que l'on s'y attarde. Les mirages d'une gloire terrestre n'étaient qu'entraves à cette liberté de vibrer.

Aujourd'hui, Jean-Victor meurt… pour la dernière fois. Son esprit a assez souffert. Le piège de papier s'ouvre enfin.

De nos émois, il ne reste pas une bribe qui survivra au temps.

L'heure des lâches

Patrick Arduise

Il pressent le mystère de cette seconde, de ce fragment de seconde,
Mais il dit « Chassons ces idées noires »,
Et il chasse ces idées noires.
Et que pourrait-il dire,
Et que pourrait-il faire
De mieux ?
(Extrait de « Mi-Route », Robert Desnos)

Au début, il s'était mis à fréquenter les bars après le bureau, au lieu de rentrer à l'horaire habituel ; un manège, croyait-il, pour se venger de Daniele, un antidote contre le venin de ses flèches empoisonnées. Une heure, deux maximum, jamais au-delà de cette limite : il cherchait à la rendre jalouse. Mais ses retards tombaient à plat et ne récoltaient que des sarcasmes : « Quelle femme voudrait d'une pareille loque ? Regarde-toi Desnox, tu ressembles à un pingouin congelé ! »

En effet, Desnox portait bas une bedaine dégonflée qui faisait rebiquer les pans de son veston. Et puis cette couronne de touffes clairsemées derrière le crâne, que Daniele qualifiait de « moustache-de-nuque » pour l'humilier.

Pour l'instant, personne ne savait qu'il buvait ; ou peut-être, en y regardant de plus près, Lardieux, son chef, qui lui avait lancé un jour en lorgnant vers sa panse : « Desnox, ou tu bois trop ou tu ne b... pas assez ! » L'incident était clos ; et de se remettre à expédier les dossiers urgents, les sinistres ridicules, les litiges en souffrance ; inimaginable ce que les gens ont besoin d'être assurés pour un oui ou pour un non !

Derrière le comptoir, on ne perçoit que le reflet de l'extérieur, contrefait dans le grand miroir criblé de chiures qu'aucun œil ne contemple, de crainte de se reconnaître ; c'est l'heure où on largue par-dessus bord le poids du présent, où s'engouffrent sans résistance des flots de désespoir à travers les carcasses, où les contours deviennent incertains, les frontières irréelles. Trop tôt ou trop tard pour prendre une décision. L'heure des lâches ; ulcère du temps auquel les doigts du poète arrachent l'indicible.

Une des premières attaques frontales de Daniele : « Kafka aussi travaillait dans les assurances, ça ne l'a pas empêché d'être un génie ! »

Peut-être qu'à l'époque, il aurait dû lui ordonner d'arrêter ses études ? Tenez, la femme de Lardieux, avec ses quatre gosses, est-ce qu'elle a le temps de s'occuper de ce Kafka ? Mais Daniele et lui n'ont pas eu de chance, ils n'ont pas eu d'enfant. Selon la théorie de Daniele, c'est à cause de son « sperme mou » :

— Desnox, tout est mou chez toi, j'ai épousé un mollusque !

À partir de quel moment avait-elle commencé à l'exclure ?

Ce n'était pas à cause de son patronyme, on ne choisit pas son nom. Depuis leur mariage, elle continuait à se faire appeler par son nom de jeune fille, Torelli : son père était un maçon italien originaire des montagnes reculées des Abruzzes — « comme le père de John Fante, Desnox, ça ne te dit rien ? »

Depuis combien de temps s'adressait-elle à lui en l'appelant Desnox tout court, appuyant sur la dernière syllabe avec un claquement de langue dédaigneux ?

— Desnox, ça rime avec Viandox, tu me vois porter le nom d'un breuvage de dégénérés ?

Mêlé à une odeur âcre, animale, mélange de mauvais cigarillos et de tabac brun broyé dans les remugles d'alcool éventé, de sueur et de graisse, le rideau de fumée dense et tourbillonnante pique la gorge et le nez ; c'est ce qui vous saisit au premier abord. Les silhouettes dissoutes dans le brouillard, flottantes, indécises comme après l'explosion d'une grenade lacrymogène, encore qu'aucune déflagration n'ait retenti, sinon le brouhaha des onomatopées, des mots mal digérés, des phrases qui s'entrechoquent, des rasades interrompues, des paumes qui crochent le vide, des regards émoussés qui se perdent dans le néant. Pourtant il y aurait bien de quoi verser des larmes devant le découragement des mines battues, piètre bataillon de lâches en débandade, étrangers à eux-mêmes, alignés en désordre le long du comptoir comme pour prendre le départ d'une course aléatoire.

Les choses ont mal tourné avec Daniele ; durant ces quelques années où, tout bien pesé, il devait encore cultiver quelques parcelles de foi pour espérer récolter les fruits du mariage. Quelques années accélérées ; et aujourd'hui il s'est mis à boire. Attention, il ne se considère pas comme un alcoolique ; non, disons qu'il a besoin d'une dose nécessaire pour naviguer. Par exemple, il ne boit jamais le matin, c'est-à-dire quasiment jamais, sauf les week-ends, mais ce n'est pas pareil. L'essentiel, c'est de se comporter exactement comme avant : accomplir son travail normalement, remplir ses

obligations, ou du moins ce qu'il en reste. Par exemple, ses devoirs envers Daniele, ses devoirs de mari qui consistent à... même si sa mémoire lui joue des tours, de toute façon, la liste est trop longue, fastidieuse...

Jonché de mégots, de papiers gras, de charpie multicolore de leurs illusions de fortune envolées, confettis de la misère, le sol vibre des piétinements retenus, grondement des sabots du bétail dans l'anti-chambre de l'abattoir. Ce carrelage labouré par des générations de gros souliers crottés par la boue du renoncement, lestés par le poids des humiliations qui pèsent sur les échines ; si lourdement qu'on croirait que les corps cherchent à s'enfoncer pour atteindre les couches souterraines de l'injustice.

La première fois qu'il l'avait vue, Desnox s'était dit sans hésiter : « Je vais me la faire ! » Qu'ils étaient jeunes ! Imbéciles ? Crédules ? Un charme si sauvage, une panthère qui allumait des feux dans les pupilles des singes hurleurs. La provocation sensuelle de sa voix grave, et cette façon irrésistible de soulever lentement les paupières pour épingler sa proie : une ensorceleuse !

Les jeunes comme les vieux, tous les mâles orbitaient autour, on aurait dit qu'il n'existait plus qu'une seule femelle dans la galaxie. Desnox l'avait joué fine : « Une fille, si tu veux l'avoir, il faut l'accrocher par le bon bout, par son point faible. » Et avec Daniele, ça n'avait pas été très difficile parce que ce qui la faisait craquer, c'était qu'on flatte son pouvoir sur les hommes, encore et encore. Alors Desnox avait brossé la fourrure du fauve, poli, relui, enjolivé, inventé...

La danse de la bière les provoque, dandinant son calot de mousse blanche devant leur nez rouge, bonnet de neige sur le poussier des âmes. Vacillant à l'extrémité des boudins engourdis qui leur servent de doigts, l'ironie des reflets déforme la réalité, grossissant à l'absurde le groin de celui-ci, allongeant de façon comique le menton de celui-là ; eux-mêmes contribuent à cette métamorphose à mesure qu'ils vident ou remplissent leurs verres avec la rage insatiable que procure l'abjuration de soi. Chacun prête à l'autre la même apparence, et tous se ressemblent, tant il n'y a pas le choix.

Recroquevillés au fond de leurs orbites, les yeux fuient l'hécatombe, ou plutôt des cadavres d'yeux, ou des étoiles éteintes, ou des poignards à la lame rouillée qu'aucune main ne saurait lancer vers aucune cible. Des yeux qui n'ont jamais appris à regarder mais seulement à reculer derrière le rempart de la honte.

Rencogné à l'écart au bout de la jetée, comme si cette position le distinguait de la mêlée des perdants, tangue un homme habillé en civil : pardessus chiffonné d'un beige délavé, aux manches trop longues, avec une martingale bouchonnée dont un pan traîne par terre, tel un serpent mort.

En dessous, on devine des morceaux d'un costume fatigué ; le col de la chemise blanche, ou en tout cas de couleur claire, mal fermé par un nœud de cravate ayant dérapé sur le côté.

Ce n'est pas un ouvrier, ses ongles sont trop propres, ses mains trop blanches, même si elles tremblent. Les yeux mi-clos, le regard vaseux, il reste taciturne, se contentant de temps à autre de pincer ou d'écarter les lèvres comme s'il voulait retenir les mots dans sa bouche, de peur de se compromettre en les laissant sortir.

Une bonne quarantaine d'années, peut-être davantage. De taille moyenne, silhouette disproportionnée, déséquilibre causé par l'embonpoint. Tête arrondie et flasque, négligemment penchée vers le vide, les yeux coulants, les traits ramollis, le crâne dégarni, luisant et lisse ; une sorte de métaphore de son état, car tout en lui se trouve dégarni. Les organes léthargiques. Les pensées en fuite.

Desnox : deux syllabes sèches qui tombent à plat en sonnant creux comme un gobelet de plastique.

Formant des bulles invisibles que personne ne parviendrait à saisir, l'écume amère de leur cœur s'échappe des babines craquelées par l'incandescence des mégots, des babines que le pinceau d'un peintre primitif aurait barbouillé à la va-vite d'une couleur délétère sur la toile bosselée de leurs faciès. Chacun abat des formules futiles sur le zinc, pauvre leurre afin de ne pas entendre son propre écho, de même que la seiche lâche son encre pour tromper ses ennemis. Mais ils ont atteint la dernière borne du monde, digue d'étain et de cuivre contre laquelle viennent se briser les mêmes âmes fantômes qu'aucun phare ne guide. Et les langues lapent à courtes gorgées un peu de cet océan perdu afin de se préparer à s'y noyer bientôt.

Daniele a toujours refusé la médicalisation : « Un enfant, c'est un cadeau de dieu, si on en n'est pas digne... » Lui, Desnox, avait eu le cran d'en toucher un mot à Lardieux qui en avait causé à sa grosse. Après cinq années de mariage, on pouvait risquer des hypothèses ; « spermogramme », avait pioché la mère Lardieux dans Femme Actuelle, ou auprès de la crémière du quartier ? Desnox avait pris rendez-vous, un hôpital anonyme, une infirmière automatique ; il avait honte mais il ne savait pas de quoi. Dans une petite salle trop blanche, un flacon à la main, il avait longtemps contemplé l'image que reflétait le miroir méprisant : il avait compris en

voyant ses cheveux refluer inexorablement sur son crâne, comme la marée se retire de la grève.

Soutenant à eux seuls l'ultime digue de leur univers, les gros bras de « tu-nous-remets-ça-Raymond » dessinent des arabesques de ballerine, virevoltent sur la scène en zinc, décrochant des étoiles éphémères parmi la voie lactée des étagères, tel un peintre d'avant-garde, un peintre des liquides jetant des giclées de blanc, de rouge, de noir, de fleurs de houblon, d'anis étoilé, de pétales de malt sur la toile mouvante des milliers de verres agités.

La grande brune aux prunelles bleu incendie voltigeait de main en main, ou plutôt de frottements en échauffements ; la boum pour fêter le baccalauréat. Appartement cossu — tapisseries et cheminées d'angle, murs lambrissés, domestiques d'opérette —, propriété des parents d'un ami d'un ami éloigné. Le gratin plein aux as. Desnox l'avait tout de suite repérée. Il n'avait pourtant aucune chance : à l'époque, il ressemblait à un orang-outan qui avait raté l'examen pour la troisième fois, et que ses parents voulaient emprisonner derrière la caisse de leur magasin de cycles, quelque part dans une banlieue minable…

Daniele valsait entre les pattes d'un gros ours blond, un poulet bourré de vitamines élevé en salle de musculation. Pendue au cou du butor, elle poussait de petits cris aigus, vérifiait que la chair du poulet rosissait à point avant de se laisser happer par d'autres bras, d'autres sueurs. Desnox, lui, ne participait pas à la curée. Inutile de faire le paon : renfrogné dans un coin, il attendait son heure, l'heure des lâches. Ça consistait à miser sur la lassitude de Daniele : après les approches grossières, les pelotages furtifs, les baisers à pleine bouche picorés par les affamés, et la disparition rituelle dans une alcôve ou un placard à balais en compagnie d'un étalon (le poulet au maïs ? Desnox avait oublié) ; une fois certaine qu'elle les tenait tous à sa merci, alors, comme une armée en retraite, Daniele deviendrait vulnérable, une proie à la portée de qui voudrait déguster les reliefs, le gars ni beau ni riche ni brillant ni doué en rien mais rassurant à force de neutralité : celui qui l'aide à vomir, qui la raccompagne chez ses parents, et qui, le lendemain, prend des nouvelles par politesse, et puis, le jour suivant, fait livrer des fleurs par galanterie, et ainsi de suite jusqu'à ce que le poisson morde à l'hameçon… Dut-il l'escorter à d'autres soirées, la regarder frôlée par des mains étrangères, dix fois ou davantage : seulement à l'arrivée, tel un vautour à l'affût, Desnox décrivait de grands cercles autour de chez elle. Avant de monter scrupuleusement la garde sur son trottoir, comme un chien fidèle prêt à se laisser mordre. Pourquoi ? Il ne s'en souvenait plus.

Après l'orage des grands serments, pleurer avec elle sur la trahison d'un apollon, la rassurer encore sur son charme malgré l'usure de ses vingt ans, l'encourager à poursuivre ses études de Lettres et ne pas tout abandonner d'un coup de tête pour s'envoler à Venise au bras d'un bellâtre marié et plus âgé qu'elle. Rassurer, une sorte de vocation chez les ratés... La convaincre des avantages de la sécurité.

Combien de temps la traque avait-elle duré ? Le temps de plusieurs ruptures tragiques et même d'un avortement qui avait failli...

On pourrait imaginer que les flammes d'un dragon surgissent du sol pour engloutir le bar dans leur voracité brûlante, afin de réduire en cendres ce lieu répugnant où se succèdent en processions désordonnées des besogneux assommés par la besogne, des ouvriers écrasés par l'ouvrage, des sous-hommes hébétés par la misère.

Dératiser, perpétrer un holocauste pour rayer de la planète tous ces nuisibles et nuisants, pulvériser ces parias, ces êtres déchus, ces anges malfaisants, ces robots du labeur et ces loques indignes ! Place nette à la Beauté et à la Justice, aux draps de soie, aux livres blancs, à l'écume de l'humanité ! Qu'on garde uniquement, par commodité, les domestiques fidèles et obséquieux, et les gracieuses hétaïres...

Quelques jours après l'étrange pacte avec le diable, c'est-à-dire leur mariage, la bourrade de Lardieux, la bave aux lèvres, le front lubrique : « Eh ben dis donc, Desnox, j'aurais jamais cru que t'emballes un canon pareil ! »

Desnox avait accompli le chemin de croix des formalités familiales : la campagne chez les parents de Daniele en guise de voyages de noces. La pêche à la mouche avec beau-papa et ses plaisanteries qui tombaient à l'eau, ses gros sourcils noirs en point d'interrogation pour ferrer l'approbation de Desnox. Les tartes à la rhubarbe de belle-maman, robuste matrone née en Autriche, une main de fer dotée d'une voix de mirador.

Les rassurer : « Un assureur, c'est un bon chien de garde avec franchise », comme dit Lardieux, « et puis de toute façon, il en faudra toujours. »

Adeptes endoctrinés d'une secte obscure, ils ânonnent en chœur les mêmes inepties, se renvoyant les mêmes opinions bornées d'un hochement de casquette, psalmodiant inlassablement les mêmes paroles ébréchées comme une invocation commune à la divinité du néant ; prenant en otage le vocabulaire des puissants, et chaque mot détourné leur garantit l'impunité. N'auraient-ils pas la gueule assez propre pour astiquer le beau langage ?

Pas de conversations savantes à propos de l'art du contraste de tel peintre maudit, ou de l'usage de la litote chez tel grand auteur disparu, ni de babillage de perruches en dentelle ; ici le sourire d'un jupon ne pénètre jamais, sinon il risquerait d'être immédiatement englouti dans le trou noir des bas instincts.

Des instants d'allégresse ? Un après-midi de printemps, au parc, ils se promenaient main dans la main, des regards envieux fondaient sur sa robe jaune et ses cheveux dénoués flottant sur ses épaules dénudées. Des enfants couraient dans les allées, piaillaient, on entendait la joie et l'inquiétude des mères. Mais entre eux le chapitre était définitivement clos.

Quelques touffes se dressaient encore sur le crâne de Desnox, son ventre ne faisait que commencer d'enfler. Daniele souriait, peut-être au parfum des lilas en fleur, aux bourgeons sur les branches, aux canards qui glissaient silencieusement sur l'étang. On aurait pu les prendre pour deux amoureux. Une brise capricieuse ramenait sans cesse dans les yeux de Daniele des mèches rebelles que Desnox écartait patiemment comme s'il chassait des mauvais esprits.

— Je me demande si d'autres hommes voudraient encore de moi, avait soupiré Daniele d'un air lointain.

Depuis plusieurs mois, Desnox était réveillé en pleine nuit par un hurlement sinistre, une plainte rauque qui lui déchirait le cerveau. La première fois qu'il l'avait entendue, il était resté prostré des heures durant dans l'obscurité. On aurait dit un appel sourd, inhumain, un cri d'agonie : le cri d'un poisson provenant de l'œil glacé et vitreux de la daurade en décomposition qui avait semblé l'implorer un dimanche de marché, du fond d'un caniveau. C'est cette révélation macabre qui avait surgi dans son demi-sommeil. Desnox avait cherché dans le dictionnaire l'article correspondant : Daurade ou dorade, poisson carnivore des mers chaudes qui se nourrit principalement de mollusques ou de crustacées. Très appréciée pour sa chair douce. Comme Daniele ?

Les uniformes dépenaillés de l'armée vaincue des ouvriers fraternisent avec les guenilles des troupes démobilisées, dérisoires soldats de plomb d'une guerre perdue d'avance. La casquette à carreaux de leur compagnie en déroute éponge l'huile rationnée qui alimente avec parcimonie la lampe blafarde de leur esprit. La poussière de la défaite recouvre les traits des combattants d'une pellicule grisâtre accusée par la lumière obscène des néons borgnes, leur donnant l'aspect figé et irréel de masques de théâtre, d'un théâtre banal dans lequel ils jouent à leur insu

leur propre rôle d'éternel figurant ; ou bien masques de cire d'un musée abandonné ?

Les amis de Daniele, des « gens-d'esprit-qui-ont-réfléchi » : les Portal, ses patrons, éditeurs par amour de l'art, Chantal et Fred avec sa queue de cheval et son costume anthracite en cachemire. Ne pas oublier : l'écharpe de soie blanche.

Les dîners à la maison pimentés par la présence d'un des petits protégés de Chantal : un néo-doué, né-crivain pur-sang. Ah ! Auguste ? Charles ? Alfred ?

L'examen de passage : Chantal, rejetant la tête en arrière, le coude frénétique, raclant de ses longs ongles bleus crochus sa crinière jaune décolorée :

— IL FAUT ABSOLUMENT QUE VOUS LISIEZ LA THÈÈÈSE DE NOTRE CHÈÈÈRE DANIEEELE SI MODEEESTE !

De quoi ça parlait son machin ? Desnox avait entendu mille fois la rengaine et pourtant il ne parvenait jamais à reconstituer le titre complet : il était question d'un certain « Marcel », des « Verdurins », de « dîners en ville », ah oui, et d'un drôle de mot qu'il avait ressorti à Lardieux pour l'impressionner : « réminiscence » !

Des conversations inégalables autour d'un « lunch » — ces soirs-là, on ne mangeait pas comme d'habitude —, on se chamaillait en s'envoyant des noms à la figure : Picabia, Picasso, Delaunay, Soutine, Soulages, Kandinsky, Mondrian... surtout les autres, parce que Desnox préférait aller faire la vaisselle...

Un roucoulement de hanches annonçait l'intrusion de Chantal Portal dans la cuisine : à califourchon sur une chaise, la chair boudinée dans un fourreau en cuir noir, les cuisses écarquillées, elle s'extasiait devant sa bedaine ceinte d'un tablier à fleurs, s'étirant comme une chatte pour lâcher entre ses lèvres gourmandes :

— Ça doit avoir quelque chose d'excitant un type ordinaire ! Parfois j'envie cette pauvre Daniele !

Qui tire les ficelles de ces marionnettes de chiffon ? Théâtre d'un guignol de campagne à l'intrigue squelettique, au dénouement ridicule. Le combat des bons contre les méchants. Et qui sont les méchants ? Chaque soir la même représentation, la même répétition, le même espoir insensé que quelqu'un ose bouleverser le scénario ; mais le bourreau des proverbes abat son couperet de fatalité. Et les pognes continuent d'étrangler le vide entre leurs grosses phalanges, c'est ainsi que les misérables étreignent l'absolu.

Desnox ne lisait jamais, ou bien accidentellement ; la une d'un journal sportif à portée de main, et encore, d'un œil distrait, d'un air de faire comme s'il était supporter fanatique. La chose qu'il supportait le moins et pourtant le plus fidèlement : son ennui. Un énorme bloc de ciment grisâtre, de la taille d'un gros immeuble, qu'il devait tirer à chaque pas comme une bête de somme. Qui a dit que le ciment était inanimé ? Desnox possédait la preuve du contraire : au départ, peut-être à l'époque de son mariage, un dé minuscule dont la croissance avait vite connu des proportions gigantesques...

Les parents de Daniele apparaissent sur un manège de chevaux de bois qui tourne sans aucun bruit. Et Lardieux, sa femme et toute la marmaille, et les clients du bar, chacun chevauchant un animal qui lui ressemble curieusement. Desnox finit par reconnaître Daniele, puis les Portal, et des tas d'autres visages surgis du passé ; ses frères et sœurs, ses parents. À chaque passage des faces différentes, puis le mouvement s'arrête ; il n'y a soudain plus personne. Excepté un enfant disgracieux qui ne descend pas de sa monture en forme de poisson, attendant que redémarre le manège...

Tout ça pour en arriver là... Desnox vidait son quatrième cognac, ou peut-être le cinquième ? Tous les regards braqués sur lui. Des comètes qu'on avait réussi à enchaîner. Une sarabande d'yeux insaisissables que Desnox se révélait incapable d'assembler par paires, comme à la maternelle lorsqu'il s'agissait de regrouper une multitude d'objets divers selon une logique incompréhensible. « Faux ! » biffait au stylo rouge la maîtresse...

Des rangées d'yeux dissemblables, agressifs, méchants, secoués d'un rire dément. Le vernissage, se rappelait Desnox, d'un peinturlureux dégingandé que Chantal Portal portait aux nues. La récitation pâteuse de l'artiste vautré contre elle qui lui présentait Desnox :

— À la faveur de la nuit, j'aimerais me glisser dans ton ombre... Alors vous aussi, vous vous commettez ? Comme l'autre, Robert Desnos, votre quasi-homonyme, un poète comme on dit ?

Depuis quand faisaient-ils chambre à part ? Lardieux avait peut-être raison : « L'amour, mon vieux, c'est comme les informations à la télé, à force de les entendre, on finit par se croire concerné ! » À mots à peine voilés, il lui avait suggéré de « se débrouiller comme les autres ». Desnox était allé voir une pute, la première et la dernière ; l'avait choisie grasse comme une truie, de peur de ne pas être rassasié. Il était ivre. La grosse pute l'avait engueulé quand il avait tout lâché dans sa main au moment où elle s'apprêtait à lui enfiler le préservatif.

La dernière trouvaille de Daniele : « Desnox, on dirait que tu abrites un poisson crevé dans ton ventre. »

Et s'il ne rentrait pas ? S'il errait à travers les rues jusqu'aux premières heures du jour ? Se laissait avaler par l'haleine de la ville ? Comme s'il n'habitait nulle part, comme s'il n'avait plus d'adresse, plus d'identité. Comme s'il était devenu quelqu'un d'autre. Peut-être pourrait-il enfin réfléchir ? Enfant, il imaginait souvent qu'il n'était pas un être humain, mais un monstre sanguinaire, une aberration de la nature, et tout le monde faisait semblant de ne rien remarquer.

Là-haut, un ciseau naïf avait percé grossièrement un trou de lumière dans la voûte étoilée ; comme la lune, songea Desnox, chaque être humain possède une face cachée, obscure, que personne ne soupçonne.

John Harper ! À présent, ce nom lui revenait : un polar publié par les éditions Portal, que Daniele avait rapporté à la maison. L'histoire d'un type qui assassine sa femme quand il s'aperçoit qu'elle mène depuis le début une double vie. Le gars ne s'était rendu compte de rien, c'est en découvrant par hasard une lettre dans ses affaires qu'il réalise que sa propre femme était une étrangère pour lui.

Un des rares livres que Desnox ait lu jusqu'à la fin.

Station Ours

Yves Leclere

C’est sur une ligne de métro bien connue des Parisiens, et particulièrement de ceux des Parisiens qui l’empruntent chaque jour, que je vécus cette étonnante histoire. Il n’y a pas grand-chose à dire de cette ligne de métro dont je fus un temps usager régulier, sinon que les voitures y ont le don de parole. Elles prennent en tous les cas cette peine, chaque fois qu’elles entrent dans une station, de vous renseigner sur son nom et par là même sur le lieu où vous êtes rendu sous la terre.

Comme chacun, chacune, dans la voiture à moitié vide à cette heure tardive de la matinée, j’étais sagement installé sur mon siège. Je scrutais d’un œil mi-suspicieux mi-satisfait la paire de chaussures neuve que je venais d’acheter, après avoir jeté l’ancienne sur un coup de tête dans une poubelle publique et avoir pénétré dans le premier magasin qui s’était présenté les pieds seulement vêtus de vieilles chaussettes trouées, ce qui n’avait pas manqué de diriger vers moi le regard foudroyant des vendeuses. J’avais une douzaine d’arrêts à passer avant d’atteindre le mien et je ne prêtais qu’une attention flottante à la voix monotone qui, par le truchement de haut-parleurs dissimulés je ne sais où dans la rame, énumérait les unes après les autres les stations qui ponctuaient le trajet, virgules de lumière et de publicité dans le monde noir et sinueux des souterrains. Je m’étais gentiment assoupi quand mon attention fut retenue par la voix du haut-parleur. J’avais cru percevoir un drôle de nom. Je tendis donc l’oreille afin de capter la seconde annonce — car il y a toujours, sur cette ligne moderne, deux annonces successives, session de rattrapage pour les rêveurs, les durs de la feuille ou les invétérés du baladeur.

« Ours ! » répéta la voix.

Diable ! C’était bien là ce que j’avais cru entendre la première fois ! Qu’était-ce à dire ? La personne qui avait enregistré les annonces avait-elle eu un gros rhume ce jour-là ? La fréquence de vibrations du haut-parleur n’était-elle pas compatible avec la pression atmosphérique à cet endroit précis du souterrain ? Je ne m’étais pas nettoyé les oreilles depuis un bon moment : le cérumen obturait-il en partie le passage ? Les explications s’agitaient sous mon crâne sans qu’aucune n’apparaisse réellement satisfaisante. Je me tournai donc vers ma voisine, une dame d’un certain âge aux cheveux grisonnants, et lui demandai :

— Mes excuses, Madame, à quelle station sommes-nous ?

— Station Ours, me répondit gentiment la vieille dame.

— Ours ?... Vous voulez sans doute dire « Bourse » ?

— Non. Ours.

— Ours ? Vous êtes bien sûre ?

— Je suis bien placée pour le savoir, c'est ici que je monte et descends depuis quinze ans ! conclut-elle avant de libérer son siège et de quitter la rame.

J'avais nettement souvenir d'une station Bourse à cet endroit sur cette ligne, mais jamais, au grand jamais, je n'avais entendu parler d'une Station Ours, pas plus que d'une Station Cirque ou Parc zoologique. J'étais sans aucun doute la proie d'une d'illusion tenace. Moyennant une torsion légère des cervicales et un malencontreux coup de coude dans la bedaine de mon voisin nouvellement installé, je parvins à apercevoir un panneau sur le mur de la station. Malheureusement, les têtes de deux individus haut perchés sur le quai m'empêchèrent de voir s'il y avait ou non un caractère placé devant le « OURS » que j'y lus, et un caractère placé derrière. Les portes se refermèrent et le métro se remit en route. Avant que j'aie eu le temps d'apercevoir un autre panneau au travers de la foule, il avait replongé dans le noir.

Plus tard ce jour-là, comme beaucoup de mes compagnons de voyage qui eux aussi observaient la règle simple de l'aller-retour, je réempruntai la même ligne de métro. Curieux de savoir si l'illusion plantigrade allait à nouveau se manifester, j'étais particulièrement attentif à la voix des haut-parleurs. Dès les cinq stations précédentes, j'avais l'oreille tendue :

« Villiers, Europe, Saint-Lazare, Havre - Caumartin, Opéra » énumérait lentement la voix. En rythme, je suivais du doigt le chemin sur un plan du réseau format poche. Jusqu'ici, tout était normal. Tout correspondait bien. La rame laissa derrière elle la station Opéra, glissa un moment sans bruit dans le souterrain puis commença à ralentir. Et c'est là qu'à nouveau :

« Ours ! »

Je patientai les quelques secondes de l'intervalle entre les deux annonces, et enfin, pour la quatrième fois de la journée :

« Ours ! »

Le hasard fit qu'une fois la rame stationnée, la fenêtre derrière laquelle j'étais assis se trouvait juste en face d'un panneau. Je pus cette fois le décrypter de A à Z sans qu'un quidam ne vînt me gêner. Il y était inscrit, en capitales blanches sur fond bleu : « OURS ». Ni plus, ni moins. Voilà qu'après la voix du haut-parleur et celle de la vieille dame, les murs s'y mettaient à leur tour. L'hypothèse d'une simple illusion auditive s'éloignait à grands pas. Car si l'ouïe joue facilement des tours, le cas de la vision est

plus problématique. En effet, j'avais beau fermer les yeux et les rouvrir, puis répéter l'opération, les lettres du mot « OURS » n'en étaient pas moins là, dressées droites et fières sur le mur de la station. Qu'à cela ne tienne, me dis-je alors, puisque les choses semblent aujourd'hui vouloir prendre un tour fantasque, autant les laisser faire.

Les voyageurs autour de moi semblaient à leur aise. Certains lisaient, d'autres rêvassaient, le regard perdu. D'autres encore faisaient des mots croisés. Quant à tous ceux qui ne faisaient rien, ils donnaient réellement l'impression qu'aucune autre occupation n'aurait pu leur procurer plus de plaisir. Une très jolie fille brune avait maintenant pris place en face de moi. J'étais chanceux car à bien y regarder, c'était la seule jolie fille brune du wagon, et comme j'adorais les jolies filles brunes, ça ne pouvait mieux tomber. Elle gigota un instant sur son siège, sortit un tricot de son sac et se mit à l'ouvrage. Je ne sais pas ce qui me prit mais, moi qui suis d'un naturel plutôt réservé et qui ne pratique habituellement jamais ce genre d'abordage, j'eus soudain l'envie irrépressible d'engager la conversation avec elle.

— Qu'est-ce que vous tricotez ? lui demandai-je.

Elle leva le nez de son tricot, me regarda et répondit :

— Ours !

— Ours, vous dites...

Et pour moi-même : « C'est que c'est une maladie par ici ». Puis, sans perdre mon aplomb :

— Mais... ce que je voulais savoir, c'est ce que vous tricotez.

— Oh, pardon ! J'ai cru que vous me demandiez à quelle station nous étions arrêtés. Ce qui, d'ailleurs, aurait été plus à propos.

— Pourquoi ça ?

— Mais parce que nous sommes à la Station Ours !

— Et alors ?

— Alors, c'est là que vous descendez.

Voilà maintenant que ma jolie tricoteuse savait mieux que moi à quelle station je voulais descendre ! Histoire de lui montrer que j'étais tout de même pourvu d'un minimum de caractère, je poursuivis :

— C'est bien simple, je ne descendrai pas avant que vous m'ayez dit ce que vous tricotez.

— Je tricote une écharpe.

— Ah !

Quelques secondes passèrent puis la jolie fille brune baissa la tête et se remit à l'ouvrage. Une partie tricotée de l'écharpe passait sur son genou et représentait, en laine marron sur laine verte, une ribambelle de petits ours qui se tenaient par la patte.

– Ça ne doit pas être facile de tricoter des petits ours comme ça ?

– Oh, ça va, c'est pas si dur, c'est plutôt une question d'habitude, fit-elle en soupirant et en jetant un coup d'œil impatient vers sa montre.

Le métro était toujours arrêté à la Station Ours. Il aurait dû en être reparti depuis un bon moment mais les portes demeuraient grandes ouvertes. Aucune perturbation n'avait pourtant été annoncée dans les haut-parleurs. L'idée me traversa que la jolie fille brune avait peut-être raison. Je veux dire que c'était peut-être ici que, sans le savoir, j'avais prévu de descendre. Tout cela était un peu embarrassant, mais après tout, que pouvait-il m'arriver de mal ?

Au pire, je prendrais la rame suivante et, un peu de temps mis à part, je n'avais pas grand-chose à perdre.

Les portes de la voiture se refermèrent sitôt que j'eus posé le pied sur le quai de la Station Ours. Le métro redémarra et je vis s'éloigner la jolie fille brune à la fenêtre. La suite des wagons défila derrière elle.

Ne sachant trop que faire à part attendre, maintenant que j'étais là, je pris place sur l'un des sièges en plastique alignés contre le mur et me mis à me tourner les pouces. Le quai de la Station Ours était désert. Pas un clochard ne cuvait dans un coin, pas un rat ne trottait le long d'une rigole. Les individus qui étaient descendus avant moi avaient bien sûr eu le temps de disparaître, mais que personne ne fût arrivé depuis le départ du métro, voilà qui était plus surprenant.

Sur les panneaux, les lettres de faïence qui composaient le mot « OURS » resplendissaient. Le reste ressemblait à n'importe quelle station, bien éclairée, bien entretenue. Cependant, à chaque extrémité du quai était indiquée une correspondance qui ne laissait pas planer le doute sur la marchandise proposée : « Grande Ourse » d'un côté, « Petite Ourse » de l'autre.

Une dizaine de minutes s'écoula avant que, ne voyant toujours personne arriver, ni aucune rame de métro, je me décide à tout hasard pour l'une des deux directions.

J'avais à peine parcouru trois mètres le long du quai que mon pied buta contre un objet, assez léger, et l'envoya glisser en biais sur le sol. L'objet s'arrêta à la limite du quai, prêt à basculer sur les rails. C'était un vieux livre de poche dont je n'eus aucun mal à reconnaître la couverture : La Fameuse Invasion de la Sicile par les ours de Dino Buzzati.

Plus loin, je remarquai, posée au creux d'un siège sur la gauche, la carte postale que voici :



Et juste après encore, dans une petite vitrine légèrement en retrait, fixée au mur à côté d'un extincteur, une minuscule sculpture :



Je m'approchai jusqu'à pouvoir lire l'écriteau accroché sous la vitrine. Il précisait : « Ours blanc, de François Pompon, le plus petit ».

Eh bien ! Le moins qu'on pouvait dire, c'était que cette station ne portait pas son nom pour rien ! Comparé à la Station Charles de Gaulle - Étoile, par exemple, où jamais je n'avais rencontré le moindre astre ni aucun général, c'était beaucoup mieux !

J'avais choisi la direction « Grande Ourse » et je quittai le quai par un couloir qui s'enfonçait en pente douce vers la gauche. Je n'en avais pas franchi le premier angle que je tombai nez à nez avec une armada de contrôleurs énormes, en uniforme, le chef revêtu d'une casquette à l'effigie de la Station Ours. Ils avaient bien chacun deux mètres de hauteur, et tous des poils très bruns qui dépassaient par les manches et le col.

— Contrôle des titres de transport ! fit l'un d'eux d'une voix caverneuse où je ne distinguai pas la plus petite once d'humour.

Je fouillai dans ma poche et en sortis le bout de carton violet que je fus soulagé d'y trouver rapidement, car les contrôleurs commençaient à grogner. D'un brusque coup de patte, le contrôleur me l'arracha des mains, ses griffes m'effleurant l'épiderme. Puis il l'examina de son gros œil marron, entrecoupant son inspection de regards inquisiteurs vers moi. Il me rendit enfin mon ticket en grommelant :

— C'est bon, passez, allez, passez.

Ouf ! Même à la Station Ours, j'étais en règle ! Je m'enfilai non sans un reste de crainte dans la trouée qui s'était ouverte entre les contrôleurs. Je ne suis pas particulièrement sensible du tarin, mais à mesure que j'avançais, l'odeur devenait tellement forte que je dus me boucher le nez jusqu'à les avoir tous laissés à dix mètres. Dieu que de près, les ours puent !

À mon grand soulagement, je parvins sur le quai sans croiser d'autres contrôleurs. Le métro ne se fit pas attendre. Je n'avais eu le temps de rien observer du nouveau quai qu'il était déjà arrivé, portes ouvertes devant moi. Je pénétrai dans une voiture d'aspect très normal, bondée, où je ne trouvai aucun siège libre et où je ne pus me ménager qu'une place microscopique, serrée dans un coin mais néanmoins près de la vitre côté voie. Le métro démarra et les stations se mirent à se succéder dans un ordre fantasque : Hôtel de Ville ; Charonne ; Pyrénées ; Sentier ; Havre - Caumartin ; Villiers ; Ternes. Personne ne montait, personne ne descendait. Il aurait fallu pour cela passer par les fenêtres puisque le métro ne marquait pas les arrêts, ce dont aucun voyageur ne se plaignait. Les stations se succédaient et j'en regardais les noms défiler sur les murs, sans bien comprendre à quoi correspondait ce trajet qui ne respectait aucun plan établi. Après la station Ternes, alors que je commençais à m'inquiéter du terminus, la rame, à ma grande surprise, pénétra dans la Station Ours. Je m'empressai de descendre, bousculant au passage les autres voyageurs, tous apparemment décidés pour un tour supplémentaire. À nouveau, je me retrouvai sur le quai désert de la Station Ours. Ici, seule la direction « Petite Ourse » était indiquée. Je la suivis, enfilai un couloir qui ressemblait à s'y méprendre à celui que j'avais emprunté plus tôt et déboulai sur un autre quai.

Cette fois, le métro était déjà là, il semblait m'attendre. Je ne suis pas bien sûr mais j'eus cette impression qu'à l'intérieur de la voiture, les voyageurs étaient les mêmes que ceux que je venais de quitter. Nous parcourûmes pour ce second trajet les stations : Volontaires ; Corentin Celton ; Malakoff - Plateau de Vanves ; Gaîté ; Cluny - La Sorbonne ; Bastille et Alexandre Dumas, avant de revenir à notre point de départ. Moi seul descendis à la Station Ours. Je remarquai le petit ours de Pompon dans sa vitrine, la carte postale et le livre de poche de Buzzati. J'étais pourtant sûr de ne pas me trouver sur le même quai que tout à l'heure ! Pour preuve, sur ce quai-là, on n'indiquait aucune correspondance. Je pris le temps de fouiner et dégotai, dissimulé sous un siège, un vieil album corné des aventures de l'Ours Barnabé.

J'entamai la lecture de l'album mais, malheureusement, je ne pus dépasser la troisième page. Un métro était arrivé, à l'extérieur duquel se précipitait une horde de voyageurs pressés. Je replaçai sous le siège les aventures de l'Ours Barnabé et eus juste le temps de me glisser entre les portes automatiques avant qu'elles ne se refermassent. Quelle chaleur il faisait là-dedans ! Quelle atmosphère poisseuse il régnait ! La station suivante était Bonne-Nouvelle et, bonne nouvelle, plus de voyageurs descendirent qu'il n'en grimpât. Je pus respirer un peu mieux, écouter tranquillement la voix des haut-parleurs qui énumérait un à un les arrêts, jusqu'à parvenir au mien.

Quelques mètres en avant des portillons de sortie était posté un groupe de contrôleurs. On me demanda gentiment de présenter mon titre de transport. Tout à fait sûr de moi, je sortis mon ticket et le présentai.

— Vous vous moquez de moi, Monsieur ? demanda le contrôleur qui avait pris en main mon affaire. Qu'est-ce que c'est que ce ticket foireux ?

Qu'auriez-vous voulu que je réponde, moi qui entendais encore résonner dans ma tête la voix des haut-parleurs qui annonçait la Station Ours ? J'en fus quitte pour passer les portillons une belle amende en poche, à la place du ticket que le contrôleur n'avait pas voulu me rendre, prétextant qu'il s'agissait d'une preuve de mon délit. Avant de sortir à l'air libre, je fis un arrêt devant le plan général du réseau. J'y cherchai les stations que j'avais parcourues lors de mes deux étranges voyages, et les reliai sur le plan avec un marqueur noir que j'avais dans mon sac. C'est ainsi que je compris que mes deux trajets, direction « Grande Ourse » et direction « Petite Ourse », n'étaient pas si absurdes que je l'avais pensé sur le moment.

Essayez donc, si ça n'est encore fait : tracez-les sur un plan du métro parisien, et vous verrez bien.



Le dresseur
par Hugues Breton


Une éternité par Natacha Gréget
2013

TWO GRAMS 02 **par KOWALSKI**



Bar-Jésus

Collectif Bar-Jésus

Préface par Herculine Zabulon

Comme tu as eu raison, lecteur, et de la chance aussi d'être venu te perdre dans cette brocante hétéroclitocouille de textibourses, puisque tu y auras dégotté ce Bar-Jésus dont la légende rémoise, peut-être, était déjà parvenue jusqu'à toi. Où le ranger ce Bar-Jésus ? Loufoque, post-stop situationniste, très sérieux aussi comme toute farce réellement digne de ce nom, éminemment moral à en juger par sa belle conclusion sous forme de mise en garde sur les dangers de l'idole-latrine... Texte poil à gratter qui n'en finit pas de démanger la tête du lecteur. Tu vas d'ailleurs, lecteur, le lire et le relire, tu finiras par découvrir, sûrement, certains des dédales de ce labyrinthe qui part du Nouveau Testament. C'est là en effet qu'a été débusqué Bar-Jésus, ou Elymas, bouffon-magicien d'un proconsul romain, figure de l'ombre que l'on pense d'abord imaginée, tant son nom résonne aujourd'hui sublimement grotesque, magnifiant la dérision dans laquelle le magicien voudrait — d'après l'auteur : et cette intention qui lui est prêtée, s'inscrivant dans le blanc du Livre, n'est pas le moins borgésienne de cette œuvre — placer son père spirituel... « Bar-Jésus » : enseigne de rade ? sobriquet dont un pilier de comptoir provincial se serait vu affublé ? ivre-mystique, demi-fou ?... Mais ce Bar-Jésus, encore une fois, relève-t-il véritablement de la « farce » ? Allez, ouvrez le Nouveau Testament (Actes, 13.10) ; voilà ce que Paul dit de ce fort louche personnage : « Toi qui es pétri de ruse et de manigances, fils du diable, ennemi juré de la justice, ne vas-tu pas cesser de fausser la rectitude des voies du Seigneur ? » C'est bien sûr à partir de ce substrat que s'est élaborée la figure du juif, et le Moyen Âge saura s'en souvenir ; Bar-Jésus réhabilite l'étrange nicolaïte, et mieux, procède au retournement positif de la figure du traître, du faussaire en contempteur du spectacle marchand et de sa pseudo-contestation, apôtre d'un « scepticisme ludique » dont notre époque éprouve l'impérieuse nécessité. Ne vous fiez pas trop au ton très badin de ce Bar-Jésus, à mi-chemin du sérieux et de la blague : il n'a d'autre but que de vous empêcher d'adhérer, d'emblée, yeux fermés, pas d'autre volonté que de vous prémunir contre la nocivité des fascinations et l'incurable gabegie des poseurs. Derrière l'apparente facétie, se dévoile un propos que le dispositif d'imprégnation baroque — enchâssements, conceptualisations boiznardiennes, le tout dans un très beau geste de déshabillage digne de L'Illusion comique — matérialise admirablement : la dénonciation d'une « croyance sans recul aux représentations ».

Bar-Jésus, un prophète pour notre époque

Notre collectif entend réhabiliter un prophète victime d'une énorme injustice de la part d'un narrateur borné du Nouveau Testament : Bar-Jésus (Elymas). Pour savoir qui est Bar-Jésus, voici le texte biblique :

Actes des apôtres, 13.4
Barnabas et Saul, envoyés par le Saint Esprit, descendirent à Séleucie, et de là ils s'embarquèrent pour l'île de Chypre.

13.5
Arrivés à Salamine, ils annoncèrent la parole de Dieu dans les synagogues des Juifs. Ils avaient Jean pour aide.

13.6
Ayant ensuite traversé toute l'île jusqu'à Paphos, ils trouvèrent un certain magicien, faux prophète juif, nomme Bar Jésus,

13.7
qui était avec le proconsul Sergius Paulus, homme intelligent. Ce dernier fit appeler Barnabas et Saul, et manifesta le désir d'entendre la parole de Dieu.

13.8
Mais Elymas, le magicien — car c'est ce que signifie son nom — leur faisait opposition, cherchant à détourner de la foi le proconsul.

13.9
Alors Saul, appelé aussi Paul, rempli du Saint Esprit, fixa les regards sur lui, et dit :

13.10
Homme plein de toute espèce de ruse et de fraude, fils du diable, ennemi de toute justice, ne cesseras-tu point de pervertir les voies droites du Seigneur ?

13.11
Maintenant voici, la main du Seigneur est sur toi, tu seras aveugle, et pour un temps tu ne verras pas le soleil. Aussitôt l'obscurité et les ténèbres tombèrent sur lui, et il cherchait, en tâtonnant, des personnes pour le guider.

Ce texte odieux tente de masquer l'arbitraire complet du jugement, son néant argumentatif, par l'artifice d'une pirouette : celle d'un style lapidaire, qui ne saurait néanmoins tromper personne. « C'est un peu court, jeune homme », tel est le commentaire qui se présente à l'esprit de n'importe quel esprit sensé parcourant ces quelques lignes. Voici donc, envoyés par Dieu, Paul et Barnabas, venus dans la charmante Paphos afin de punir Bar-Jésus. Injuste, inepte, mais aussi de très mauvais goût : ce scénario minimaliste ressemble à s'y méprendre à celui d'un film de Steven Seagal.

Qu'est-il reproché à Bar-Jésus ? D'être, sans plus de précisions, un faux prophète, de soi-disant détourner de la foi le proconsul. Cette accusation, en raison de son absence totale de preuves, est tout à fait suspecte. La contradiction véritable est ailleurs, d'autant plus profonde qu'elle est tue. En réalité, il s'agit du combat de deux attitudes face à la fiction, de deux poétiques. Le vrai tort de Bar-Jésus, aux yeux de la loi divine, est d'être un magicien. Un être « plein de toute espèce de ruse ». C'est le seul reproche de Paul avant le châtiment. Il est connu que Jésus lui-même avait recours à diverses blagues flirtant avec le surnaturel, pour contraindre la foi. Mais Jésus, ayant pour tâche d'organiser la collectivité, se devait de s'assurer les moyens d'une emprise idéologique : les fameux « miracles » sont en effet la naturalisation d'un artifice, passant pour la manifestation d'une intervention divine. Bar-Jésus lui se proclame plus modestement magicien, illusionniste. Le miracle vient « d'en haut », alors que le prodige vient d'en bas. Cette modestie fait montre d'une esthétique qui s'allie à l'honnêteté intellectuelle, à la conscience de la responsabilité des formes. Bar-Jésus, refusant d'appeler « miracles » ses tours de magie, signifiant par là qu'« il y a un truc » (et bien sûr, il y a un truc), empêche l'adhésion naïve aux représentations. L'emprise en train de s'établir se saborde par le dévoilement de sa véritable nature, qui est l'artifice (ainsi). Bar-Jésus prend donc en charge les effets de séduction de la représentation (pas de puritanisme iconoclaste) et par sa mise à distance (1), empêche toute fascination spectatrice. C'est une réflexion sur l'illusion que nous propose Bar-Jésus. Le mage était un trouble-fête, apportant la lucidité à la place de la foi aveugle (c'est le cas de le dire). Ce refus lui vaudra un châtiment en conséquence : les deux brutes le priveront de la vue, lui ôtant symboliquement ce regard si vif sur les pouvoirs du Code, sous-entendant aussi que la foi se situe hors de toute intellectualité. (Cette dernière en reste d'ailleurs sans voix.)

Bar-Jésus, en cela proche de la définition lacanienne du réel comme « impossible », faisait que chaque discours visant l'adhésion devenait douteux dès l'origine. Nous comprenons maintenant pourquoi un tel

1 Cette distanciation n'est pas annonciatrice de Brecht ; il n'est pas question de retrouver une certaine vérité d'essence politique derrière les représentations, mais au contraire de montrer que l'envers du décor est encore un décor, et que le procès de la signification est infini.

pseudonyme, « Bar-Jésus » (litt. fils de Jésus) : le magicien agit dans la plus complète filiation, en devenant un garde-fou contre les conceptions esthétiques dangereusement manipulatrices et conditionnantes de son père spirituel. Refuser les miracles, c'est refuser de fouler la liberté humaine ; au contraire, aveugler, contraindre, forcer l'obéissance sont des pouvoirs appartenant à Satan seul. Bar-Jésus expose au jour les germes de fanatisme contenus dans la parole de Jésus et son refus de se dialogiser : c'est bien évidemment un acte d'amour, qui empêche toute critique ultérieure de la rhétorique de Jésus en la relativisant, en en faisant une fiction parmi d'autres, une fiction qui n'exerce pas d'emprise, mais cela personne ne l'a compris, le malentendu s'étant malheureusement mué en châtiment, puis en oubli (2).

Oubli cependant partiel. L'art baroque s'est fortement inspiré de l'exemple de Bar-Jésus, sans le nommer pour autant, en accord avec la légendaire hypocrisie des jésuites. Il faudra attendre Stéphane Mallarmé, pour un hommage discret mais néanmoins explicite pour qui sait le lire, dans le poème venant clore le recueil de ses Poésies (3). Dans Les Frères Karamazov, la scène où Jésus refuse de recourir aux trois grands pouvoirs à sa disposition (à savoir le miracle, le mystère et l'autorité) ne peut-elle pas être lue comme une réhabilitation, discrète là encore, de notre faux prophète ? N'est-ce pas un Christ bar-jésuisé qui nous est présenté ?

2 Lorsque l'on sait de quelle façon la parole de Jésus a été utilisée pour justifier les pires ignominies, l'on imagine que Paul et Barnabas doivent amèrement regretter d'avoir été si peu clairvoyants vis-à-vis de celui qui avait tout anticipé. (À ce sujet, lire Tandis qu'il serait sans parfum de Ludovic Bablon.)

3 « Mes bouquins refermés sur le nom de Paphos,
Il m'amuse d'élire avec le seul génie
Une ruine, par mille écumes bénie
Sous l'hyacinthe, au loin, de ses jours triomphaux.
Coure le froid avec ses silences de faux,
Je n'y hululerai pas de vide nénie
Si ce très blanc ébat au ras du sol dénie
À tout site l'honneur du paysage faux.
Ma faim qui d'aucuns fruits ici ne se régale
Trouve en leur docte manque une saveur égale :
Qu'un éclate de chair humain et parfumant !
Le pied sur quelque guivre où notre amour tisonne
Je pense plus longtemps peut-être éperdument
À l'autre, au sein brûlé d'une antique amazone. »

Aucun commentateur jusqu'à présent n'a fait le rapprochement, mais la référence à Paphos n'est en rien innocente dans un poème faisant l'éloge de l'illusion. Par ailleurs, si les spécialistes de Mallarmé ont fréquemment glosé sur la trivialité du mot « bouquins » (vers 1), nous voudrions renverser leur perspective à la lumière de Bar-Jésus. Si notre hypothèse est juste, si ce poème, par la mention de Paphos comme par sa thématique, est en relation directe avec le prophète qui nous intéresse, alors quels sont ces « bouquins » ? Il s'agit de la Bible. Nous voyons alors le poète, acquis à Bar-Jésus, renvoyer la Bible à de quelconques bouquins, ce choix lexical devenant blasphématoire au possible.

Continuons. Borges, sans qu'il soit possible de savoir si cette influence est consciente ou non, résume à merveille l'esthétique de Bar-Jésus dans ce passage :

« C'est nous — la divinité indivise qui opère en nous — qui avons rêvé l'univers. Nous l'avons rêvé solide, mystérieux, visible, omniprésent dans l'espace et fixe dans le temps ; mais nous avons permis qu'il y eût à jamais dans son architecture de minces interstices de déraison, pour attester sa fausseté. » (Les avatars de la tortue)

Plus récemment, la scène centrale d'un film comme Mulholland Drive de David Lynch nous montre que Bar-Jésus est encore présent dans les créations, et même celles qui sont destinées au grand public. Il faut cependant que tous ces défenseurs de la lucidité critique face aux images prennent conscience de leur dette envers Bar-Jésus.

Nous conclurons en affirmant qu'une des plus remarquables indigences de notre époque est l'idolâtrie, cette croyance sans recul aux représentations. Le Spectacle, en tant que rapport social médiatisé par des images, compte sur elle pour nous fourguer sa camelote. Il est toutefois permis de rêver à ce qu'aurait pu être le christianisme et l'humanité si leur prophète avait été Bar-Jésus (le barge, qui barre Jésus), avec son intelligence des codes et de leurs pouvoirs, sa passion de la lucidité, sa négativité qui nous empêche à jamais de vouloir étreindre le réel. Son amour du défi des apparences. Sa volonté admirable de (se ?) donner les plus belles fêtes, son scepticisme ludique. Notre collectif a donc pour ambition de regrouper tous les admirateurs d'un tel prophète, nécessaire à notre époque. Le seul prophète qui n'exige pas l'obéissance et la croyance absolues, mais qui au contraire recommande de se défier de lui. Diffusez ce texte. Écrivez-nous pour adhérer au collectif. Envoyez-nous vos œuvres en hommage à Bar-Jésus. Exigeons une correction (littéralement et dans tous les sens) du Nouveau Testament, et des cours d'analyse de l'image dès l'école primaire, au nom de Bar-Jésus.

Le Rut des Crasses (*Shagging The Skank*)

Jack Rimasky

Ce texte n'est pas à proprement parler un article : il s'agit d'un document, la retranscription d'une lettre reçue le lundi 4 mars 2013, contenant un texte inédit attribué à Jack Rimasky.

Raoul Da Silva
Chambre 208
Clinique Sainte-Rose

à

Monsieur Franck Joannic
Rédacteur en chef
des Éditions de l'Abat-Jour

Monsieur,

J'ai eu vent par un de nos amis communs, ce cher K., également cas tout à fait singulier, vous l'avouerez, de votre projet de consacrer un numéro spécial de votre excellente revue L'Ampoule au grand écrivain Jack Rimasky.

Comme vous le savez sans doute, notre ami K. est parti, il y a quelques années de cela, à la recherche du maître de N.D.Lay. Il est d'ailleurs en train d'écrire un livre où il relate ces quelques mois passés dans la ville du grand Rimasky. Mais il vous parlera de ça lui-même...

Ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que de ce voyage il a rapporté un poème inédit que lui a confié le secrétaire particulier de Jack Rimasky, un certain Monsieur Li. Vous connaissez comme moi la passion que porte le maître à votre pays (je n'ose pas dire « mon pays », même si après trente-cinq années passées en France, je me considère un peu comme votre compatriote). La passion est partagée d'ailleurs, tant il est vrai que Jack Rimasky est plus célèbre ici qu'à l'intérieur de ses propres frontières.

Ce Monsieur Li a précisé qu'il s'agissait d'un poème de jeunesse, destiné uniquement à être publié dans le cadre d'« un de ces essais critiques dont vous êtes si friands ». Ce sont, m'a affirmé notre ami commun, les mots exacts qu'il a employés.

Et je lui fais confiance, K. possède un magnétophone à la place du cerveau. Il tient évidemment à votre disposition ce document exceptionnel.

Mais j'en viens à l'objet de cette missive. Vous savez que notre ami est amateur de canular. C'est ainsi qu'il a eu l'idée, diabolique, de me faire traduire le poème en question et de le faire publier, sous mon nom, au prochain numéro de L'Ampoule, consacré m'a-t-il dit au thème « La guerre du sexe ». Il a ajouté en rigolant : « Ce vieux Francky est un malin. Avec un sujet pareil, c'est trente mille visiteurs assurés. »

Quoi qu'il en soit, je ne me suis pas fait prier. Après tout, n'ai-je pas le droit, moi aussi, à ce fameux quart d'heure de célébrité ?

Je parle très mal l'anglais, je me suis donc servi d'un de ces services de traduction (gratuit, les temps sont durs) qu'on trouve sur Internet.

Je me suis juste permis un clin d'œil à votre lectorat, sans doute très sensible au désenchantement d'un monde sans lendemain, en traduisant le titre « Shagging The Skank » par « Le Rut des Crasses », moins percutant mais plus distancié. En un mot : plus français.

Cela a été, pour être franc, mon seul acte créatif, tâchant seulement de toiletter le galimatias que m'avait sorti le fameux système Katran à l'aide d'un bon vieil Harrap's en version papier.

Voilà. Vous trouverez le texte joint à la lettre. Plus qu'à l'esprit sans doute.

Lors d'une de ses visites — je dois vous dire que je suis pour l'instant hospitalisé pour des problèmes de varices encéphaliques —, notre ami K. m'a fait comprendre que la participation à votre revue était bénévole. Je compte sur vous pour faire une petite entorse à l'usage. Les temps sont durs, je vous l'ai dit, et la médecine est une putain, d'autres l'ont dit avant moi. Elle se fait du beurre sur le dos de notre misère, il me faut donc en mettre un peu dans les épinards.

Bien à vous.

Raoul

[NDLR : Dans un premier temps, nous avions pensé accepter la proposition de l'auteur. L'idée du canular nous plaisait bien. Après réflexion, nous avons mesuré l'enjeu : il s'agissait d'un plagiat. Et pas des moindres. De Jack Rimasky en personne. Nous avons donc proposé à Raoul Da Silva de publier sa lettre et sa traduction dans ce numéro — sans pour autant le rémunérer. Il a finalement accepté, semble-t-il à contre-cœur, mais a refusé d'être mentionné en tant qu'auteur. « C'est lui ou c'est moi, nous a-t-il écrit, si ce n'est pas moi, c'est lui. »]

Le Rut des Crasses, Jack Rimasky (trad. Raoul Da Silva)

Nous avons marché, bottes, casques,
visages brisés.
Les murs de hurlement
promettaient
leur ration de viande
fraîche
à nos ventres affamés.
Nous croisions
les corps maquillés de poussins
charnus
le sexe offert à prix d'aubaine
que nous laissions
— seigneurs — aux défroqués de la
fornication.
Nous étions à la lutte,
combattant
pour la satisfaction de nos besoins
impérieux
impériaux
impératifs
promis par une société
du con
du cul
de l'omnipotence.
Nous avons tourné autour de l'inaccessible
beauté
des vierges fragiles, arrachant le masque
de la vertu
et découvrant sous les yeux avides
le caoutchouc blanc
et fiévreux
des femelles mises à feu.
Sourire,
raides à nos efforts et au manque
de sex-appeal
qui si justement nous caractérisait.
À nos corps
emprisonnés, elles préféraient
les mâles

nerveux et brusques, les corps
dans l'ornière
qu'elles chevauchaient, fièrement métaphoriques,
signifiant
leur position dominante dans la haute
hiérarchie sexuelle.
À chacun selon ses besoins nous criions
au clair de lune.
À chacun selon ses moyens
de séduction
elles gémissaient d'une voix
rauque
sous les coups de boutoir d'un partenariat éphémère.
Nous fracassions
nos organes inutiles sur l'asphalte noir de la rue
et nos masques
remettions, sales larves humaines,
partions
à la recherche de nos âmes sœurs,
glaciales
à la santé fragile, jouant le vieil air
nauséabond
de l'accord des cœurs et crachions de concert
sur l'explosion
de la frustration, conséquence de la concurrence généralisée
dans la concupiscence
sur le dépeçage de la sécurité orgasmique due à l'installation
de la copulation libérale,
nos membres turgescents retardés,
bras d'honneur
lancés au visage de la mascarade grotesque
de la libération
sexuelle. Nous étions finalement.
Nous.

Entrevu

Christian Attard

— Il n'y a qu'une seule personne qui puisse répondre avec précision à vos questions. Mais je vous préviens, il est très, très particulier.

C'est ainsi que Geneviève V., l'un des plus grands experts français en matière d'ovnis, m'avait décrit Jean-Louis L.

— Il habite en pleine forêt de Grésigne, voici son téléphone… Bonne chance.

Avec le parrainage d'une telle personnalité, mon nouvel interlocuteur accepta bien sûr de me recevoir. Mais il m'avait précisé que notre entretien se cantonnerait strictement au thème des leurres et illusions en matière d'ufologie.

*

La route depuis Toulouse passait par les vignobles dorés du Gaillacois pour grimper doucement vers l'immense forêt de chênes de Grésigne. Là, tout se compliquait. Après être passé sous la commanderie templière de Vaour, mon GPS ne voyait plus qu'un vaste tramage de points verts. Enfin, au bout d'un long sentier de terre, je débouchais sur une clairière au milieu de laquelle se dressait une construction ronde entièrement faite de bois.

Jean-Louis L. se tenait sur le seuil d'une grande baie vitrée et, après nous être présentés, il m'introduisit dans sa pièce de travail. Trapu, le ventre confortablement mis en avant dans un pantalon de velours gris à grosses côtes, il ne correspondait décidément pas au cliché que je m'étais forgé de lui chemin faisant. La pièce quant à elle, plus large que ne le donnait à penser la surface totale de la maison, était garnie de dossiers, de livres, d'un grand bureau et de fauteuils de cuir dans lesquels nous nous installâmes.

— Allons droit au thème qui vous préoccupe car je préfère présupposer que nous n'allons pas nous appesantir sur la réalité du phénomène, n'est-ce pas ? me lança-t-il en guise de préambule à notre entretien.

La remarque n'appelait pas de commentaires.

— Pensez-vous que le phénomène OVNI fasse usage de leurres ? Croyez-vous que ceux qui pilotent ces engins nous manipulent, nous illusionnent ?

Je ne pouvais être plus direct.

— Dans 90% des cas, ma réponse sera non ! Car à l'exception d'un groupe d'entités, pour toutes les autres, que faute de mieux il convient de qualifier pour l'instant d'extraterrestres, ce qui est pris pour de la manipulation n'est dû qu'à une incapacité à percevoir le phénomène dans sa complète réalité. Compte tenu de sa relative jeunesse sur cette planète, l'espèce humaine est logiquement immature techniquement. Elle est surtout dramatiquement limitée sur le plan sensoriel et intellectuel.

— Vous voulez dire que nous ne sommes en rien équipés pour appréhender avec justesse ce que sont ces apparitions, et qu'en conséquence nous avons l'impression que l'on se joue de nous ?

— C'est exact. L'émergence de la vie ne donne pas non plus toujours lieu à l'émergence de l'intelligence et les hommes en sont la lamentable démonstration. Dans ce domaine, ceux qu'il est d'usage de considérer comme de grands cerveaux ont proféré d'immenses bêtises. La plus remarquable étant celle de Fermi : « Ils ne sont pas là, donc ils n'existent pas ! » Autant demander à un neurochirurgien d'extraire au bout d'un scalpel une parcelle d'intelligence !

» Ces inepties sont, pour leur grande majorité, ânonnées par des astrophysiciens, des biologistes, des philosophes, et au pire par des zélateurs de la secte des zététiciens. Autant dire qu'ils n'ont aucune connaissance des dossiers ovnis et s'appuient majoritairement sur l'absence de réponse à de pauvres émissions radioélectriques, technique pitoyablement basique et dérisoire à l'échelle de l'Univers. C'est comme si, du Paris d'aujourd'hui, on avait la prétention de capter les signaux de fumée émis par des Indiens d'Amérique du siècle dernier !

» Les autres voudraient que les E.T. débarquent à Washington ou à Paris, ambassadeurs en tête comme dans « Mars Attacks ! » ou « Le Jour où la Terre s'arrêta »... Puéril, anthropique et ridicule. Les E.T. ont dû voir tous ces films, d'ailleurs !

— Dans ce cas, s'ils sont ici et parmi nous, pourquoi n'en avons-nous jamais la preuve formelle et incontestable ?

— En êtes-vous bien sûr ? Ceux qui se sont attachés à étudier le dossier savent que les preuves abondent !

— Alors pourquoi refuser une rencontre franche et ouverte ?

— Parce que tout contact frontal serait terriblement dommageable. Ils ont compris depuis bien longtemps que les humains sont arriérés, agressifs et incommensurablement prétentieux. Les preuves de ce constat abondent, elles aussi. Ainsi, non contents de ne pouvoir partager les

ressources de cette planète de façon équitable, ils contemplent attristés leur destruction et le règne constant des guerres et des famines.

— Précisément. Pourquoi, en grands frères, ne changent-ils pas cela ?

— Votre question est naïve ! Changer cette folie serait prendre un pouvoir global sur terre et on appellerait très vite cela une dictature mondiale ! Leur seule apparition entraînerait un chaos total des institutions économiques, scientifiques et religieuses. Aussi se limitent-ils à faire ce qu'ils ont à faire : du tourisme scientifique. Et les autorités le savent parfaitement puisqu'elles s'évertuent à nier ou à ridiculiser le phénomène.

» Prenez le célèbre cas de Trans-en-Provence en 1981 : un ouvrier voit un ovni se poser chez lui. On dépêche sur place un expert en toxicologie végétale de l'INRA, Michel Bounias, qui analyse les plantes du lieu de l'atterrissage, note des anomalies flagrantes de leur métabolisme et met en évidence « une extraordinaire corrélation phénomène-distance ». Eh bien, aujourd'hui, il ne s'est rien passé à Trans-en-Provence ! L'ovni était une bétonnière selon ces messieurs de la zététique ! Bounias est mort dans l'oubli, écarté par sa hiérarchie qui auparavant avait pris soin de récupérer son savoir-faire. Pourquoi user de leurres ou de manipulations à votre encontre, vous savez très bien les produire vous-mêmes, voilà ce que doivent penser nos visiteurs !

— Ces apparitions, disparitions, cette matérialité-immatérialité constatée par nos radars et nos pilotes... Vous ne pouvez nier qu'ils jouent avec nous ?

— Absolument pas ! Encore une fois, l'espèce humaine manque de supports techniques pour compléter la limitation de ses appareils sensoriels. Mais elle manque aussi de beaucoup d'imagination. Et lorsqu'un Bounias vous apporte ces supports techniques, vous le diabolisez.

» Par exemple, le concept de maîtrise interdimensionnelle échappe totalement à la science actuelle, donc il ne peut exister. Qu'un objet ait à la fois la possibilité de faire matériellement présence, puis l'instant d'après de disparaître à vos sens et à leurs faibles prothèses techniques, vous paraît invraisemblable. Notons au passage le non-sens intellectuel qui consiste à confier des avions à des personnes instables psychiquement.

— Je ne vous suis pas.

— D'excellents pilotes ont vu des ovnis sensés ne pas exister !

— Bien, nous venons d'évoquer 90 % des entités qui visitent notre planète selon vous. Et ces 10% qui nous manipulent ?

— Il convient de nuancer votre perception. Toutes ces entités n'ont pas, en effet, les mêmes intentions. Et il serait faux de croire qu'elles n'usent pas d'une certaine manipulation lorsque cela est primordial, et

pour eux et pour vous. Les humains les intriguent sur certains plans qu'ils ne comprennent pas. Ils ont du mal à percevoir l'utilité d'émotions si fortes et si destructrices. Ils admirent aussi les artistes. Mais comment étudier une peuplade sans l'influencer ? Là encore, le mieux est de le faire avec la plus grande discrétion.

» Cependant, il est des points où cette discrétion n'a plus la même priorité. Ils ont parfaitement fait comprendre aux dirigeants de cette planète qu'ils veillaient particulièrement, depuis Nagasaki et Hiroshima, à la manière dont est utilisé le nucléaire.

— Tchernobyl et Fukushima ne les ont pas perturbés, insinuai-je malicieusement car le ton péremptoire de mon interlocuteur m'était devenu assez pénible.

— Malheureusement, ces deux catastrophes n'ont eu qu'une incidence unidimensionnelle, reprit-il sans relever mon ironie. L'explosion nucléaire en haute atmosphère est beaucoup plus préjudiciable pour eux. Et ces tirs ont très vite complètement cessé, même à titre d'expérimentation. Il n'y a étrangement jamais eu de « bavure » à ce niveau, et Dieu sait pourtant que de très nombreuses fois, cela a failli être le cas.

» Pour répondre à votre question, ceux qui pratiquent réellement la manipulation mentale, les enlèvements à répétition, les mutilations, ont d'autres vues. Les humains leur servent au mieux de supports, voire de fournitures biologiques et psychologiques. Et pour arriver à leurs fins, il leur est indispensable d'user de leurres sur leur présence et leurs intentions finales. Leurs leurres et illusions sont aussi infinis qu'intelligence et science terrestres sont pauvres. Certains sont puérils à la mesure du faible niveau intellectuel de leur victime et visent à leur enlever toute crédibilité. C'est le cas des engins arrêtés en bord de route pour une panne, des entités avec clefs à molette à la main demandant la route de Moscou ou encore l'heure qu'il est !

— C'est assez effrayant !

— Assez, en effet. Leurres et illusions ne visent qu'à leur permettre de poursuivre leur but dans le moins « d'inconfort » possible. Ne vous y trompez pas, il n'y a rien d'altruiste à cela. Ils ont toujours cette même arrière-pensée de ne pas bouleverser le vivier dans lequel ils puisent.

— Comment procèdent-ils, selon vous ?

— Il n'y a pas une manière de procéder mais de multiples, qui s'adaptent à chaque besoin et chaque cas. Globalement, disons qu'ils vous donnent à voir ce qu'ils puisent aux sources de votre inconscient collectif, se jouant ainsi des théories jungiennes à leur propos. Ils usent pour cela d'un détournement de vos capteurs sensoriels qui sont annihilés au profit de la transmission de leurs propres informations.

— J'ai du mal à vous suivre.

— Prenons un exemple. Vous me voyez en ce moment par l'intermédiaire de vos yeux qui traitent une information lumineuse. Cette information va être recodée afin que votre cerveau reçoive les signaux adéquats à sa compréhension. Si j'ai la possibilité de stopper ce flux d'information primaire et, en temps réel, de le remplacer par un autre, je peux selon ma volonté, soit me rendre invisible, soit vous faire croire que vous êtes assis en face d'un bœuf !

Je ne pus m'empêcher d'esquisser un sourire que fort heureusement mon interlocuteur sembla ne pas voir. Il poursuivit, imperturbable.

— C'est une manière de procéder qui nous explique pourquoi de nombreux témoins voient alors que leurs proches ne voient rien. Mais il y a mieux, car ils peuvent aussi à loisir vous faire basculer d'une réalité dans une autre, et vous permettre de franchir la dimension de cette matérialité pour vous retrouver, en leur compagnie, dans un monde que quelques rares esprits éclairés connaissent bien. Ce monde, Henry Corbin l'a nommé « imaginal », la plupart des mystiques lui ont donné le vocable « d'astral ».

» Cette dimension a ses propres lois, que certaines personnes ayant vécu des expériences de mort rapprochée ou des voyages astraux ont commencé à percevoir. Que nous décrivent-elles ? Un décor mouvant et fluctuant selon leur désir, la possibilité de franchir portes et murs en passant au travers, celle de s'élever dans l'espace, de voler à la vitesse de sa propre pensée... Toutes ces choses extraordinaires que nous rapportent également des personnes déclarant avoir été à bord d'ovnis.

— Ainsi, repris-je, et si je vous suis bien, le vécu que ces personnes « enlevées » nous rapportent ne se situerait pas sur un plan physique ?

— La réponse, je le crains, ne conviendra pas à un cerveau raisonnant en mode binaire. C'est parfois ainsi, parfois non, parfois oui et non, parfois aussi l'expérience se situe sur tous les plans à la fois. Vous le comprenez, rien en ce domaine n'est simple. Et vous êtes bien peu aptes à comprendre cela si vous n'osez pas vous détacher un tant soit peu de vos mécanismes de réflexion primaires.

» Maîtres en matière d'illusions, leurs manipulations ne s'arrêtent pas là. Ils connaissent maintenant beaucoup mieux le fonctionnement du cerveau humain que ne le feront jamais les plus éminents scientifiques.

— Comment expliquez-vous que le psychiatre d'Harvard John Edward Mack ait pu si aisément ramener à la conscience de ses patients enlevés le récit de leurs expériences terrifiantes ?

— Tout simplement parce que Mack n'a eu accès par l'hypnose qu'à la première couche superficielle du camouflage, et qu'en cette matière les

strates qu'ils sont capables de mettre en place dans votre construction mémorielle sont multiples et verrouillées. Seules cèdent celles qu'ils désirent voir céder.

— Vous voulez dire que notre science du cerveau ne nous permet pas de faire remonter le véritable vécu de ces personnes ?

— Tout à fait. C'est exactement cela, ils ne nous donnent à voir que ce qu'ils veulent nous laisser croire, et je préfère ne pas vous en dire plus…

— Mais si leurres il y a, on peut supposer que ces leurres consistent aussi à nous détourner de certaines…

— Cher monsieur, notre entretien touche à sa fin. Permettez-moi de vous reconduire car la nuit ne va plus tarder à tomber, le chemin de retour ne sera pas très aisé pour vous.

*

Je quittais à regret mon interlocuteur. Il me semblait que nous n'avions fait qu'effleurer le sujet et je restai longtemps troublé par le fait qu'il ait visiblement refusé de répondre à ma dernière question.

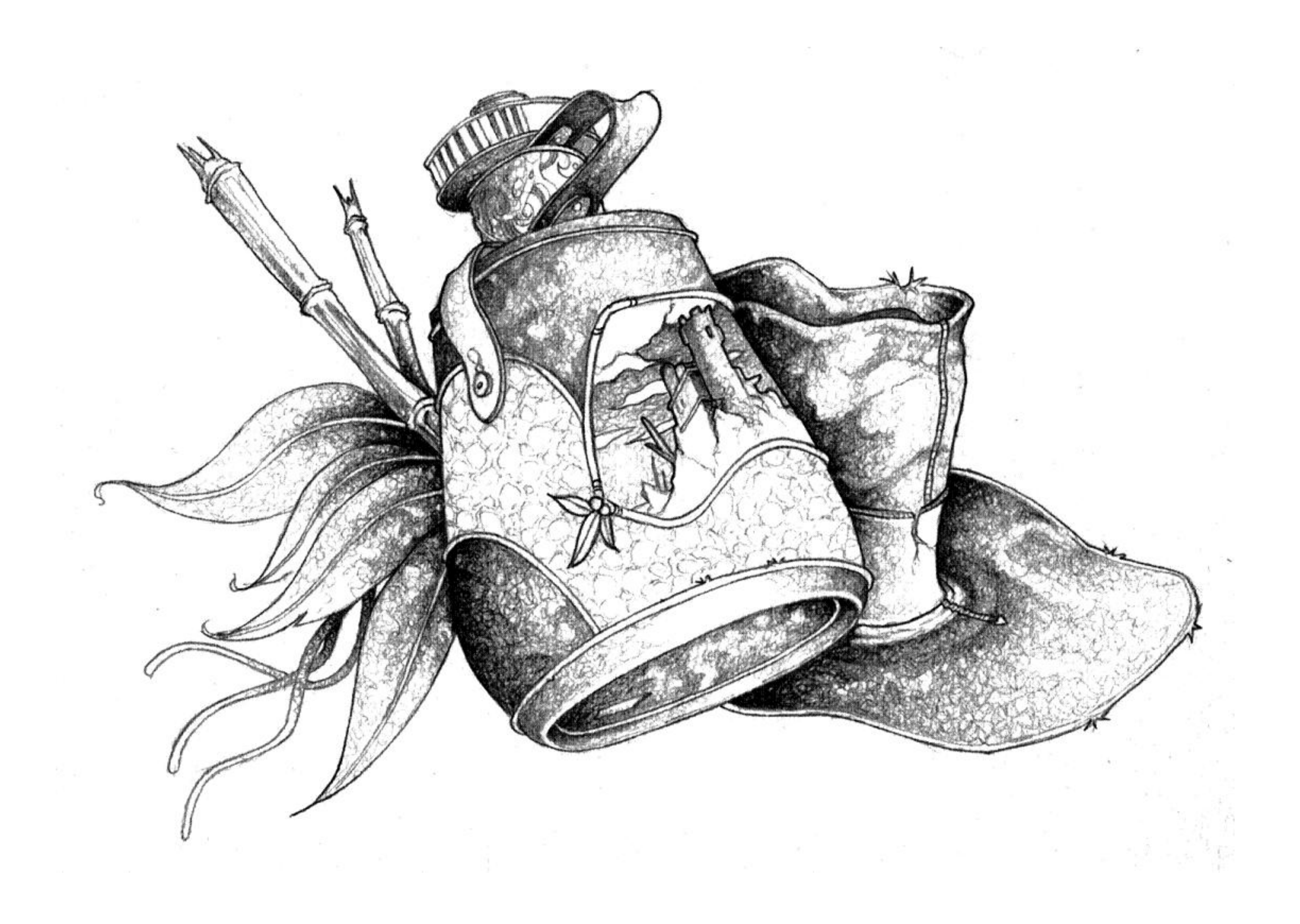
Est-ce pour cela ? Je me perdis en tentant de retrouver la nationale vers Gaillac, et fort heureusement j'eus la chance de rencontrer un garde-forestier qui, obligeamment, me remit sur la bonne voie.

— Dites-moi, qui vous a laissé pénétrer en voiture dans cette forêt ? me demanda-t-il.

— Personne, je suis venu rendre visite à une connaissance qui y habite.

— Monsieur, la forêt de Grésigne est une forêt domaniale et personne n'y habite. Je n'ai d'ailleurs connaissance d'aucune habitation de quelque sorte que ce soit dans le domaine. Bon retour vers Toulouse.

Les Collines de Hurlefou



Résumé de l'histoire

Dans une expédition audacieuse financée par la revue L'Ampoule, un nouveau Stanley : Victor Morand, parcourt les mystérieuses Collines de Hurlefou pour retrouver la trace de l'écrivain et explorateur disparu, le célèbre Paul Lugowski : nouveau Livingstone.

Il découvrira à sa grande stupeur que les Collines sont un lieu à part, en dehors de l'espace et du temps. Chacune d'entre elles renferme un monde différent où il est aisé de se perdre, à travers les temples enfouis abritant de fabuleux trésors, les vestiges de civilisations, les villages autochtones et la jungle luxuriante où vivent tribus cannibales et animaux mythiques.

Victor Morand, sauvage et indomptable comme les paysages traversés, mènera-t-il à bien sa mission ?
Qu'est devenu Paul Lugowski, écrivain-aventurier en quête d'extraordinaire ?
Quels secrets cachent les Collines de Hurlefou ?

Vous le saurez en suivant dans chaque numéro cet étonnant feuilleton collectif !

Contraintes

Victor Morand ne doit ni mourir, ni changer brutalement de caractère ou d'objectif.
Tout doit se passer dans les Collines de Hurlefou ou dans des endroits liés à l'expédition.
L'action de chaque chapitre se déroule dans une colline différente.

D'après une idée de Georgie de Saint-Maur / Illustration-titre par Marray

Chapitre 3 : La colline expirée



Deuxième partie
La montée

Texte : François Cosmos

Illustrations : Marray

Résumé du chapitre précédent : Après avoir quitté la tribu des hommes-perroquets, Victor Morand perd rapidement ses porteurs et, accessoirement, son ami et accompagnateur Sam Frémalle, s'engage dans un val aux mirages où il croise saint Joseph, Rex Harrison et Gena Rowlands, puis pénètre dans le Parc naturel régional des Collines de Hurlefou, à l'orée duquel il pense avoir retrouvé Paul Lugowski, avant de découvrir que ce n'est qu'un androïde. Il s'engage alors plus avant dans le Parc, sur un boulingrin donnant accès à un théâtre de marionnettes.

C'était un théâtre à l'ancienne, ou plutôt, qui faisait dans le faux vieux, avec sa simple appellation « Théâtre de marionnettes » en caractères Gothic provençal surmontant la scène. Le mur de fond était presque tout entier occupé par un immense tableau, une peinture grossièrement dessinée et grossièrement coloriée sur du papier, représentant une femme en pied, bien plus grande que nature, dans un vaste paysage de collines, de palmiers, de cactus, d'oiseaux exotiques, de serpents et de villes en pyramides. Trois choses frappèrent toutefois Morand dès qu'il fut suffisamment près pour pouvoir les remarquer l'une après l'autre. D'abord et surtout, le public était très majoritairement adulte, et très bigarré : très peu de femmes en Tasso ou de Klaus, et aucun Daniel. Ensuite et surtout, le montreur était grossièrement grimé en écrivain Paul Lugowski — « Décidément ! » se dit Morand. Enfin et surtout, il se tenait sur le côté de la scène, à la vue des spectateurs, et semblait se contenter de mimer les gestes qu'un manipulateur ferait pour animer la marionnette qui, apparemment, se mouvait seule sur scène. Cette marionnette lui rappelait furieusement — au sens propre : il bouillait intérieurement — quelqu'un, et pas seulement le Gepetto de Disney, avec sa moustache blanche et ses cheveux fous lui retombant sur les lorgnons qu'elle portait suspendus au bout de son nez. Elle déclamait — le montreur était-il ventriloque ? — sur un ton faussement inspiré :

— Ce matin, dans la colline, calme absolu, pas un brin de vent, une douce chaleur déjà, et à l'horizon, très loin, droite et sombre, une colonne de fumée. Il était 8h15. À la même heure, jour pour jour, voici soixante-deux ans, un bombardier américain larguait sur Hiroshima la première bombe atomique. Je me souviens de gens qui dansèrent en apprenant le succès de ce monstrueux exemple du génie que les hommes sont capables de mettre au service de la barbarie.

Morand avait déclenché l'application « Détecteur de mensonges qui disent la vérité. Sonals » de son iPute, laquelle rama quelque peu avant de rendre son

Chapitre 3

verdict, mais il était unique : « Nyssen, mais c'est bien sûr ! » ragea Morand. Il ne sut démêler si l'envie qui lui prit d'aller lui mettre son poing sur la gueule était plutôt due à la curiosité de vérifier s'il n'était pas lui aussi qu'un androïde, ou au souvenir des multiples refus que cet éditeur de l'autre Sud — autre que L'Abat-Jour — lui avait fait douloureusement ressentir. « Poseur !... se contenta-t-il de grommeler, …de bombes », ricana-t-il encore. Puis il quitta les lieux d'un mauvais pas et s'engagea dans un défilé qui fendait la colline comme un sexe de femme-perroquet.

Il fut rapidement doublé par deux gardes à cheval allant au pas, suivis de leurs identifiants « ecirbaF » et « olegnA » flottants comme par des milans en vol stationnaire à l'aplomb d'une proie. Quoique Morand allât à sa bonne allure habituelle, ils le distancèrent rapidement sur ce sentier qui cheminait à travers une gorge de plus en plus profonde, et qui finit par buter contre un escalier taillé dans le roc montant en crochets le long d'une cascade, dont il n'était que précairement protégé par une corde molle. « Approcherai-je de la source du Nihil ? » s'interrogea Morand. Les cavaliers s'étaient mystérieusement évaporés de ce lieu qui ne semblait leur offrir aucune chance d'en sortir. Par acquit de conscience, Morand leva les yeux au ciel, qui se révéla pur de tout Pégase à effet de serres. Puis il entreprit la téméraire ascension.

Plusieurs centaines d'expirations plus tard, il déboucha sur une esplanade sableuse qui formait un balcon perché au-dessus de l'océan. Négligeant la cahute d'une diseuse de bonne aventure — « Cosette Lesmeraldska, et puis quoi encore ? » railla Morand —, il se dirigea vers le chariot d'un vendeur de « Glaces italiennes poïétiques » autour duquel discutaient des groupes de femmes entre elles, tandis que les hommes jouaient plus loin aux boules cubiques, leurs gosses courant, sautant et glissant à l'intérieur de secoueurs en plastique géants. « C'est du bel été », se dit Morand, sans se rendre compte qu'il était moins trempé jusqu'à la moelle par la transpiration que par les éclaboussures de la cascade, et par la pluie qui n'avait cessé de tomber à verse depuis une bonne demi-heure. Le vendeur de glaces était le portrait éjaculé de Lugowski jeune autour de ses quarante et un ans, avec son regard de diable émacié dans un costume de clerc de notaire. Des glaces que suçaient consciencieusement les dames s'échappaient des vers qui remplissaient l'esplanade de murmures sonores :

— Toi aussi tu es colline / et sentier de rochers, / brise dans les roseaux, / et tu connais la

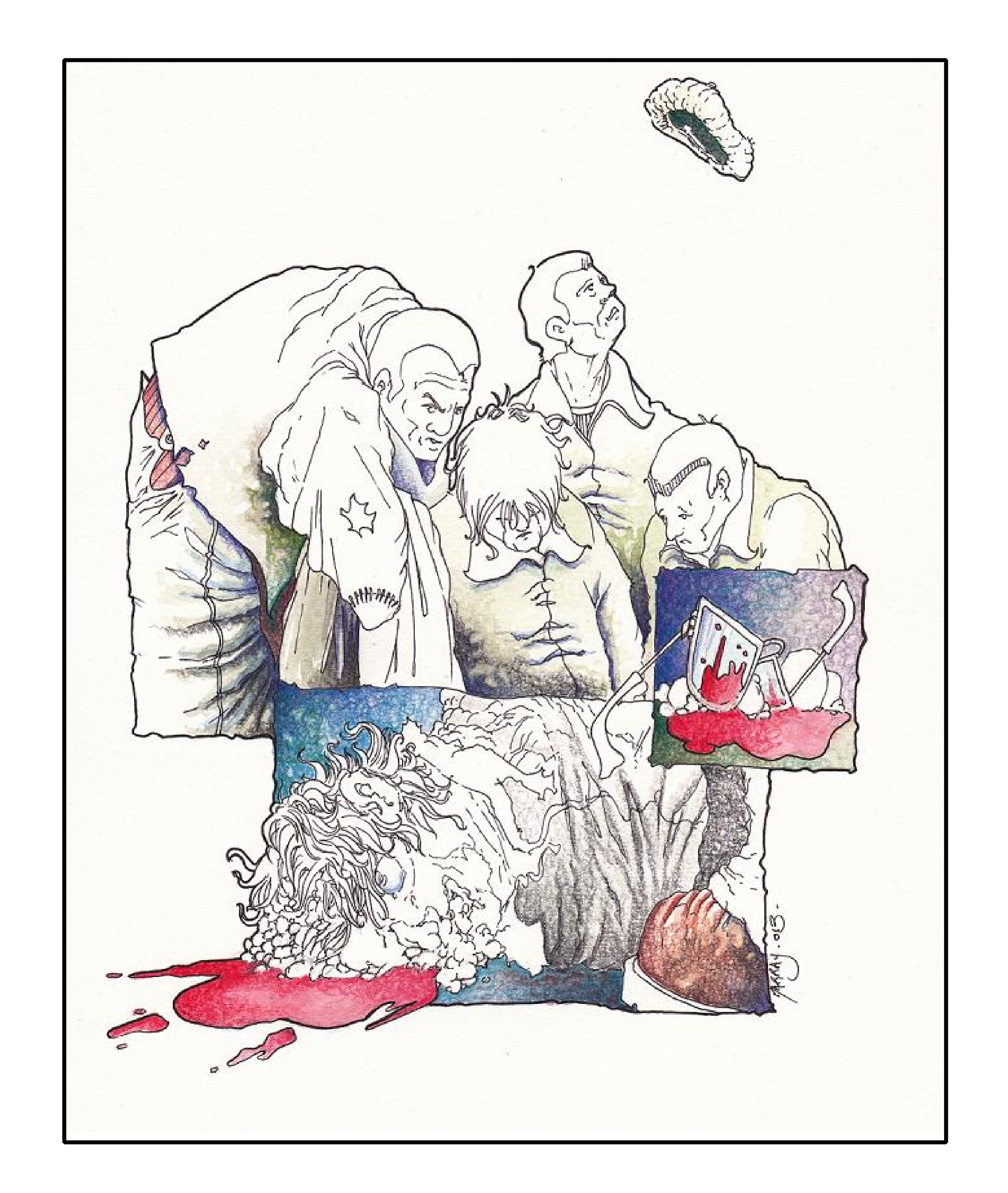
vigne / qui se tait à la nuit. / Tu es sans paroles. / Il y a une terre taciturne / et ce n'est pas ta terre. / Un silence qui dure / sur arbres et collines. / Des eaux et des campagnes. / Tu es silence muré, / inflexible, tu es lèvres, / sombres yeux. Tu es la vigne. / C'est une terre qui attend / et qui est sans paroles. / Des journées ont passé / sous des cieux enflammés. / Tu as joué aux nuages. / C'est une terre mauvaise – et ton front le sait bien. / Ça aussi, c'est la vigne. (À cet instant, l'iPute rendit son verdict.) Tu retrouveras / nuages et roseaux, et les voix / comme une ombre de lune. / Tu retrouveras des paroles / par-delà la vie brève / et nocturne des jeux, / et l'enfance fervente. / Le silence sera doux. / Tu es la terre et la vigne. / Un silence fervent / brûlera la campagne / comme les feux au soir.

— Lei non è Dottore Lugowski che i presumono ? demanda Morand au jeune Lugowski.

— L'Inferno è pavèsè dè mâles intentions, répondit l'autre, è travaillè fatigue…

Puis il quitta sa boutique — « pour aller pisser », pensa Morand, mais un bref coup de feu le détrompa aussitôt. Sous un peuplier en léger contrebas, gisait le cadavre tout ce qu'il y avait de plus humain du jeune Lugowski, une paire de lunettes encore à la main qui ne tenait pas le tube de somnifères — lunettes que jamais le vrai jeune Lugowski n'avait eu besoin de porter. Morand l'abandonna aux soins de la foule qui s'agglutinait autour des ses restes ensanglantés, fit du regard le tour de l'esplanade, et avisa un sentier qui semblait grimper raide vers le sommet de la colline. C'est celui qu'il choisit pour poursuivre sa quête, non sans avoir piqué au passage une glace, plus pour apaiser sa fringale que pour en tirer quelques mots, qu'elle ne lui offrit d'ailleurs pas, sans doute devenue muette comme ses congénères et autres congères.

L'après-midi était déjà bien avancé et les coqs avaient depuis longtemps cessé de chanter quand il pénétra dans la « Forêt domaniale de la Colline expirée, anciennement Propriété Du Bois », comme le proclamait un antique panneau touristique en ciment Michelin escaladé par la mousse et envahi par les lichens. Il n'en émergea qu'au soir tombant, sans avoir rencontré le moindre cannibale, ni même le moindre piéton ordinaire, ni un cadavre dévoré par le choléra, ni encore moins un village luxuriant, ni aucun animal réel ou mythique, ni temple enfoui, ni fabuleux trésor, ni vestige ou ruine de civilisation, ni pierre vivante, ni aucun songe ou fête d'une nuit d'été, ni fantôme dessiné par la lune et ses feux — que des arbres, des troncs et des arbres, jusqu'à la nausée.



Restes ensanglantés du faux jeune Lugowski, autour desquels la foule s’agglutine

C’est donc avec soulagement et soudainement mû d’un courageux espoir qu’il aperçut, en débouchant de cet enfer boisé, un château de carton-pâte planté à quelques encablures du faîte de la colline, au-dessus de la grille d’entrée duquel clignotait une enseigne rouge comme celle d’un bar à serveuses montantes : « Lectures pour tous ».

Pendant tout ce temps-là, à Bordeaux, Franck Joannic n’avait cessé d’essayer de le joindre sur son téléphone intracellulaire pour prendre des nouvelles de l’expédition, mais en vain, tant ce bois était impénétrable.

— Mais qu’est-ce qu’il fout, ce con ! hurlait-il dans son bureau de L’Abat-Jour, au point de faire tanguer l’ampoule qui pendouillait au plafond.

Puis il finit par se lasser et rentra chez lui, le regard légèrement éventé.

Depuis le double perron à balustrade du château, la vue se découvrit magnifique. Morand eut le temps, avant que la nuit ne se referme pour de bon sur lui, d’apercevoir au loin le célèbre (pour les happy fiu) atoll de Tetiaroa, où séjourna Stevenson à la fin de sa vie, et Melville mousse le temps d’une escale. Plus près, sur Hurlefou, la gueule de l’unique volcan de l’île continuait de rougeoyer. Une procession de flambeaux en faisait le tour, à la traîne de laquelle Morand reconnut, à travers ses jumelles identifiantes à visée laser, Malcolm X***, son ancien condisciple, comme Frémalle, à l’ENA (la fameuse promotion « Sade »), dont il se souvint alors qu’il avait appris par quelque médium la nomination au consulat de France à Hurlefou deux ou trois ans auparavant. Aviné comme à son habitude, le consul titubait dangereusement alors que la procession longeait un précipice. Morand se promit d’aller faire un saut jusque là-bas dès qu’il en trouverait le temps.

Il entra dans le château, lieu étouffant tapissé de carpettes du sol au plafond, qui s’avéra se réduire quasiment à une unique pièce circulaire, qu’encombraient des junkies fumant la moquette tout en écoutant religieusement un autre Lugowski qui tournait sur lui-même au centre de l’auditoire dans une lumière vert blafard. Ce Lugowski — Morand n’avait pas le moindre doute qu’il n’était pas plus Lugowski que les précédents — lisait des feuilles blanches — oui, il les lisait, ses yeux suivant des lignes invisibles :

— Tourné vers l’ouest, sans quitter ma table, je suis le témoin des couchers de soleil, dont la lumière d’abord se retire de colline en colline, ainsi qu’elle fait sur l’eau des ports de Lorrain, puis se redéploie dans le ciel, où sa traîne longtemps d’or,

se transforme en lits de braise comme ceux que les nomades abandonnent derrière eux, enfin viennent les roses, les mauves, les bleus sombres, et la solitude, héroïne du spectacle, passe dans la nuit.

« MPF, évidemment », constata Morand en consultant d'un œil distrait son e-écran lumineux. Douze coups sonnèrent quelque part à une quelconque pendule, et Lugowski s'éteignit comme un hologramme. Une silhouette verdâtre et joufflue s'alluma dans le fond de la pièce, paraissant s'escrimer sur un appareil de projection, mais quand Morand fit mouvement vers elle en écrasant quelques pieds, elle s'évanouit à son tour. Morand eut alors la sensation de se retrouver seul dans le noir.

Il sortit effectivement du château sans encombre, mais indécis, quand un éclair zébrant le ciel de Hurlefou lui révéla, au faîte de la colline, une basilique illuminée. Il reprit son ascension parmi les bourrasques fouettant les herbes rases d'une lande étroite, où seuls quelques arbres isolés effilochaient les nuages fuyants de leurs branches nues, tordues comme des griffes de griffons griffonnant l'air. La basilique, toutefois, fondait comme bonhomme de neige au soleil de minuit au fur et à mesure que Morand s'en approchait, et finit par se réduire à une simple croix quand il l'atteignit.

Une croix surmontant une tombe. « Et merde ! » jura Morand. L'inscription creusée dans le marbre ne trahissait pas Paul LUGOWSKI, mais un illustre inconnu (pour les unhappy taxpayers) : Antoine David Henry John Joseph Marie Paul MORTON (1813/96-1873/1948).

Sur l'écran noir d'encre du ciel, les éclairs fous redoublant d'intensité dessinaient des hurlements muets en gigantesques lettres de lumière :

« L'AIR AUTOUR DE LA MONTAGNE EST SONORE, PIEUX, LEGENDAIRE, INTERDIT. L'ACCES DE LA MONTAGNE EST INTERDIT. LA MONTAGNE A BIEN SA PLACE DANS L'AME. ELLE EST L'HORIZON D'UN QUELQUE CHOSE QUI RECULE SANS CESSE. ELLE DONNE LA SENSATION DE L'HORIZON ETERNEL. »

« ELLE A DES MAINS QUI ENTOURENT LES LIVRES DE LEURS CARTILAGES DE MIEL. ELLE A DES SEINS EN VIANDE CRUE, SI PETITE, DONT LA PRESSION DONNE LA FOLIE ; ELLE A DES SEINS EN DEDALES DE FIL. ELLE A UNE PENSEE TOUTE A MOI, UNE PENSEE INSINUANTE ET RETORSE QUI SE DEROULE COMME D'UN COCON. ELLE A UNE AME. »

« LE DESIR DU MAGMA : KA-KA. ET QUE LE SOUFFLE DE KA EN KA FINISSE PAR ETRANGLER LA VIERGE. ET APRES CELA ON VERRA. »

Morand se dit qu'il était temps d'arrêter de rôder et de se trouver un asile pour la nuit.

À suivre…

Une lettre

Serge Cazenave-Sarkis

La mode était de laisser un livre que l'on aime sur un banc, une chaise, ou… qu'importe !… dans un lieu public, afin que quelqu'un le trouve et le lise. C'est de cette façon que j'avais découvert sur le bord du grand bassin du jardin du Luxembourg « Vingt-quatre heures de la vie d'une femme » de Stefan Zweig. À l'intérieur de ce roman, inattendu à plus d'un titre, j'y découvrais une lettre. Plusieurs feuillets non signés…

Quelques jours plus tard, par un bel après-midi ensoleillé, comme on dit, je me décidai à contrecœur d'aller le rapporter exactement où je l'avais trouvé…

Innocemment, je m'étais juste autorisé à conserver la lettre.

Je vous la livre sans en rien changer.

*

« …Valoriser pour exister.

Quoi de mieux, quand on a peu à offrir, quand on est, comme je le suis, somme toute, assez commun, que de faire naître un sourire pour se trouver beau dans le regard de l'autre…

Toute ma vie ne fut que leurres et illusions.

Leurres, pour séduire celles et ceux qu'il m'importait de connaître, de posséder…

Illusions, en leur attribuant, si besoin était (et souvent, il était !), des qualités exceptionnelles dans l'unique but de satisfaire mon ego.

Quoi de plus flatteur que de se savoir vu bien accompagné… ou invité chaleureusement à partager un bon moment avec des amis choisis — mieux : créés de toutes pièces, et pour l'occasion, tant qu'à faire, brillants ! —, sans qu'ils s'en étonnent ni ne cherchent le pourquoi, flattés, pleins de suffisance, trouvant normal de se voir soudain si abondamment parés d'artifices…

Pour Anselme, ce fut différent. Lui, j'ai tout de suite su que c'était un homme bon. Sans charisme, sans grandes ambitions ni faire-valoir… Juste ce qu'il faut de gentillesse pour passer inaperçu. Je l'avais constaté souvent, les visites d'Anselme ne laissaient généralement aucun souvenir.

Pendant quelques secondes après chacun de ses départs, discrets toujours, à peine remarqués par la plupart d'entre nous, son absence offrait, à qui pouvait le percevoir, dans l'atmosphère bruyante de nos

amicales disputes et saturée par la fumée de nos cigarettes, comme une sorte de toute petite musique ravie... charmante... quelques mesures désodorisées d'un concerto de Vivaldi... Rien qui ne blessât.

Dans une petite ville comme la nôtre, les surprises sont rares. L'air du Sud délie les langues. Les secrets comme les révélations n'ont pas la faveur du climat.

Si quelque chose est caché, ce qui est exceptionnel, c'est qu'on l'a oublié... ou que cette chose n'a vraiment aucun intérêt. Personne ici ne se risquerait à perdre de sa superbe en colportant sans talent un fait, allez, disons-le : ordinaire. Les histoires de tromperies, comme celles de vols de pommes, n'auraient d'intérêt que si un nombre important de nos administrés ne s'y était pas, d'une façon ou d'une autre, avec délectation, essayé un jour.

Arrivé bon dernier sur l'unique liste aux élections municipales, et ayant quelques dons d'amuseur, on m'attribua par compensation l'honneur de présider le comité des fêtes.

Je laissais aussitôt à mon équipe de bénévoles le soin d'organiser les concours de belote... loto... bal des pompiers... randonnées V.T.T... et autres activités traditionnelles, pour me consacrer uniquement à ce qu'il convient d'appeler pompeusement : les manifestations culturelles. C'est-à-dire : 1/ Exposer toutes les croûtes, bouts de bois et cailloux sculptés, ainsi que mosaïques en débris de vaisselle des pseudo-artistes qui peuplent en pagaille nos contrées... 2/ Favoriser les débats oiseux autour de livres d'auteurs régionaux... 3/ Faire vomir, sur des planches posées sur des tréteaux se louant fort cher, nos valeureux troubadours, comédiens et forts en gueule, dont la véhémence n'a d'égale que le talent exprimé dans la déclamation des droits bafoués de leur statut d'intermittents du spectacle...

Ah ! Président du comité des fêtes, une place de choix pour qui veut paraître !

Durant toutes les années que dura mon « mandat », quel plaisir j'eus à faire passer ma détestation pour mes semblables pour des encouragements à créer et à se dépasser... Or, si la plupart du temps j'affichais un profil jovial, avenant et de belle humeur, il m'arrivait certains jours de ne pas pouvoir contenir mes colères intérieures. La haine, que j'éprouvais pour l'avorton, le minable que je ne cesserais d'être, sortait par tous les pores de ma peau. De ne pas pouvoir me sentir me faisait me maudire — et mes soudaines fureurs appuyées par des reproches assassins à l'encontre de celui ou de celle qui avait eu la malchance de se trouver face à moi à cet instant-là, à ma grande surprise, passaient toujours pour de l'exigence !

Pauvres gens ! De l'exigence ! Comme dans ces moments putrides j'aurais aimé pouvoir les frapper, les dépecer… les faire souffrir jusqu'à m'en faire mal ! Pauvres gens, de l'exigence ! S'ils avaient pu imaginer le mépris qu'ils m'inspiraient… mais comment auraient-ils pu… D'une pirouette, accompagnée de folles embrassades, d'un coup, je reprenais la situation en main — expliquant qu'il m'était révélé une qualité surprenante, de la susdite personne, dont il était de mon devoir de favoriser l'éclosion… et que ça me mettait dans des états… mais des états… des états !… mais putain, qu'on allait y arriver, tous ensemble ! Tous ensemble ! Oui, oui, oui ! Et dans les yeux de la pauvre victime, sur laquelle j'avais injustement déversé mon courroux, s'illuminait à nouveau la petite flamme amoureuse qu'un instant plus tôt je m'étais permis de souffler. Cette petite flamme qui m'appartenait et dont je disposais comme bon me semblait. Cette petite flamme que je glissais à leur insu au plus profond de leur cœur, tout près de leur petite réserve à bonheur, boisseaux secs, grange à foin, toujours prête à s'enflammer à la moindre étincelle ! Cette toute petite flamme pour laquelle il m'était permis de penser, oui, qu'un jour, quand je le désirerais, à leur malheureux cœur, elle y foutrait le feu ! Ah ! mes amis, ne le pouvant faire moi-même, n'ayant rien à brûler… comme j'aimerais vous voir vous immoler de l'intérieur, vous tordre de douleur… pour me sentir… me sentir enfin.

Bien sûr, après toutes ces années passées ensemble, je n'étais pas dupe. Personne ne pouvait ignorer les travers de chacun, et je sais que mes petites manipulations avec mes airs de ne pas y toucher en faisaient sourire certains. Je les snobais. Auraient-ils voulu se joindre à moi que je les en aurais dissuadés. Non, mes choix se portaient sur des êtres tendres, crédules d'apparence — faussement évaporés, et à la fois prêts à tout pour affirmer leur différence… et puis beaux, beaux avant tout… oui, je les aimais agréables à regarder.

Anselme ne pouvait pas être qualifié de beau. Quand par un jour de neige, je l'avais vu descendre la rue principale toute blanche, son allure pourtant m'avait frappé. Cet homme était la dignité même. Désuet… peut-être… pastel fané, sûrement… Mais surtout bizarrement beau, comme le pourrait être une tourelle aux trois quarts démolie, à qui le temps aurait laissé sur une toute petite partie de son chapiteau un ou deux créneaux en équilibre, afin de nous permettre d'imaginer l'œuvre en son entier.

Voilà, Anselme était de ces hommes-ruines, qu'avec un peu de curiosité l'on découvre dans la transparence de l'air.

Je ne regrette pas mon travail de sape, non !, ni le temps que ça m'a pris pour le détruire. Non, je regrette juste qu'il ne soit plus là pour en juger. Mais est-il souhaitable, sinon possible, à une conscience incarnée de nous survivre ? »

*

Cette lettre, de toute évidence inachevée, se terminait sur cet étrange questionnement, qui laissait à penser que son auteur avait commis un crime... Le meurtre d'un merveilleux personnage qui sans le vouloir était à deux doigts de lui voler son âme... ou plutôt, de lui en donner une...

Quand je rapportai le livre (comme je l'ai déjà dit), je trouvai assis sur une chaise en fer, les pieds posés sur le rebord en pierre du grand bassin, un petit homme les yeux fermés, plutôt gras, atteint de calvitie que soulignait d'une vilaine façon un collier de cheveux mi-longs, gris sale, juste au-dessus de son épaisse nuque.

Le livre à la main, comme j'hésitais à le déposer en sa présence, j'allais m'en retourner quand le petit homme m'interpella.

— Vous l'avez lu ?

Je sursautai.

— Oui ! Bonjour, oui, bien sûr ! C'est un très bon livre !

J'en profitai pour le poser avec soin sur une chaise toute proche.

— Non ! s'exclama l'homme. Non ! La lettre, la lettre, vous l'avez lue ?

— Ah ! La lettre... Ah ! Euh... non, non ! bredouillai-je, mal à l'aise.

— Si ! Si, vous l'avez lue ! m'encouragea-t-il sur un ton moqueur.

— Enfin, oui... mais vite... pas bien !

— Ah ?

Suivit un long silence.

— Pas bien ? fit-il, songeur.

— Oui, c'est ça... pas bien !

Sans plus en rajouter, sourd à ses cris, je m'enfuis par la grande allée.

— Votre livre ! Vous oubliez votre livre !

C'est bien plus tard, une année peut-être après cet épisode, qu'en approfondissant l'œuvre complète de Stefan Zweig, je réalisai ma confusion. Était publié en 1922 « Lettre d'une inconnue », l'une de ses plus étonnantes nouvelles...

Et cette lettre, vrai !... je ne l'avais pas lue...

L'impossibilité d'une île

Raymond Penblanc

Il l’avait dit aux arbres dans le parc. Il l’avait dit aux fleurs dans les jardinières. Il l’avait dit au sable dans le bac à sable. Il l’avait dit aux enfants qui jouaient dans le sable, il l’avait juré sur la tête de chacun. Il l’avait dit à sa femme en rentrant, il l’avait dit aux meubles, à la table, aux deux assiettes de chaque côté de la table, il l’avait dit au pain qu’il venait de trancher, il l’avait dit au vin dans son verre. Il l’avait dit au bureau où il s’était assis, il l’avait dit à la fenêtre qui découpait son rectangle lumineux entre deux pans de rideaux blancs. Il l’avait dit au miroir avant de se coucher. Il l’avait dit le lendemain à ses amis, il l’avait dit à ses collègues, les premiers l’avaient salué avec admiration, les seconds l’avaient considéré avec envie. Il l’avait dit à la boulangère en poussant la porte de la boulangerie. Elle lui avait tendu sa baguette en souriant, et à elle aussi, avec la simplicité qu’elle méritait, et toute la solennité que requérait cet instant, il avait dit qu’il se préparait à écrire un roman. La boulangère avait été touchée qu’il lui en parle, elle était heureuse pour lui, elle se sentirait flattée s’il consentait à le lui faire lire, plus tard bien sûr, quand son roman serait fini, après qu’il aurait été publié, primé, qu’il aurait commencé à bien se vendre, une boulangère ne pouvait pas ne pas se préoccuper de ces choses-là.

Il s’était à nouveau confié à sa femme en rentrant, et elle lui avait demandé ce qu’elle brûlait de connaître depuis la veille, si son roman parlerait d’elle, d’eux deux, et il lui avait répondu que oui, bien sûr. Encouragée, elle lui avait alors demandé si dans son roman, il y aurait une île. Elle aimait beaucoup les îles, avait toujours rêvé y habiter, et il lui avait promis que oui. Confiante désormais, pressentant quel beau et grand roman ce serait, elle lui avait demandé s’il y aurait de l’amour, un mariage, des enfants, et à chaque fois il avait répondu oui, oui, et encore oui. Elle s’était empressée de lui dire qu’il ne s’agissait évidemment pas de l’écrire à deux. C’était son projet à lui, et à lui seul. C’est pourquoi il pouvait très bien ne plus en parler s’il l’estimait nécessaire à la bonne gestation de son livre, elle comprendrait. Il arrivait aux femmes enceintes de garder pour elle certains petits secrets, les jugeant soit trop intimes, soit anodins ou inconvenants, ce qui n’affectait ni la vie du couple, ni le confort ou le devenir du bébé. D’ailleurs tout le monde savait que déflorer une œuvre en gestation risquait de nuire à la qualité de celle-ci, au point de la ruiner dans l’œuf, et elle ne tenait pas à lui faire courir ce danger. Elle se contenterait

de lire sur son visage, dans l'éclat de ses yeux, dans le froncement de ses lèvres, dans son sourire, sans s'attarder là non plus, il ne devait surtout pas se sentir traqué. Elle n'en surveillait pas moins le moment où il s'installait à sa table, face à la grande baie du séjour. Elle levait alors discrètement le nez de ses magazines, et comme rien ne semblait venir, que rien ne paraissait bouger, elle se levait à son tour pour jeter un coup d'œil par la fenêtre, ajouter un peu d'eau aux plantes vertes, fermer les doubles rideaux, ou les ouvrir. Elle le regardait à la dérobée. Il était assis. Il avait les yeux mi-clos, la bouche pincée, de temps en temps les ailes de son nez vibraient, la pointe de son menton se crispait, ses oreilles bougeaient, devenues rouges. Elle essayait de surprendre quelque chose, une onde, un fluide, un frémissement dans l'air, un souffle, un battement d'ailes. Elle n'en revenait pas déçue. Elle se disait que ça n'était sans doute pas le bon moment, ni le meilleur endroit, ou que sa présence le dérangeait, le paralysait, bloquait l'inspiration, qu'il était pudique à propos de cela aussi, comme pour le reste, quand il tirait derrière lui la porte des w.-c. ou qu'il s'enfermait à l'intérieur de la salle de bains. Elle s'était toujours montrée patiente, elle aurait du courage pour deux, et s'il n'y arrivait pas, elle lui achèterait des fortifiants, des vitamines, des granules homéopathiques pour le détendre. Lui non plus n'était pas déçu. Il vivait un moment unique, un préambule nécessaire, qu'il était désireux de prolonger encore, dont il tenait à éprouver jusqu'au bout l'inestimable saveur.

Son roman, il le voyait comme on découvre un paysage dans l'encadrement d'une grande baie vitrée. L'île s'étendait là, au milieu de la mer, et la mer remuait doucement les matins d'été, se soulevait furieusement les jours de tempête. Il apprenait à l'observer. Il s'entraînait à la décrire. Il approfondissait la gamme des bleus, des gris, des verts. Il faisait s'échelonner des dunes, y répandait du sable fin, très blanc, y plantait des herbes hautes et des chardons mauves. Évoluant dans ce paysage de carte postale comme dans un rêve, il lui arrivait de suivre du doigt le vol rasant d'une mouette, ou de lisser le dos des vagues d'un geste large de maestro apaisant les violons. Il avait choisi d'écrire à la main, et se demandait s'il ne s'offrirait pas le luxe d'enfiler les gants de mariage de sa mère, pour rendre hommage au Parker noir à plume or. Encre bleue, de préférence, ou alors violette, forcément plus classe. Par contre il n'utiliserait pas de cahier, trop étriqué, trop scolaire, il lui fallait des feuilles, de grandes feuilles blanches, comme les plages de son île. Les pages s'ajouteraient aux pages, c'était logique, et il assisterait, enchanté, à la poussée de son livre hors de lui, à sa rayonnante prolifération. Il essayait de comparer avec la croissance d'un enfant, avec celle d'un animal domestique, celle d'une plante, d'une fleur, ce qui n'était guère éclairant, il

n'avait encore vécu aucune de ces expériences. Un enfant lui semblait difficile à éduquer, un animal pouvait constituer une charge, sinon un danger, une plante verte, une fleur risquaient de manquer d'eau, de souffrir d'avoir pris racine dans une mauvaise terre. Non que son roman lui parût couler de source. Il rencontrerait des difficultés, connaîtrait des pannes d'inspiration, traverserait des moments de doute, mais à quoi bon anticiper ? Mieux valait continuer à se laisser porter par la vague, et répondre aux interrogations muettes des uns et des autres par un sourire confiant, accompagné d'un hochement de tête significatif, tout en rassurant chacun par un engageant « Ça suit son cours », énoncé sur le ton de l'évidence, ce qui était vrai.

Qu'importe s'il n'approchait plus sa femme, qui de son côté n'osait courir le risque de le distraire, se contentant de se frotter timidement contre lui dans le lit à travers la double épaisseur de leurs pyjamas. Ça n'était pas le moment de parler d'enfant, pas le moment de l'encombrer avec ça, elle avec un bébé dans son ventre, lui avec son roman dans son crâne, ou dans son ventre lui aussi, Dieu sait où ces choses allaient parfois se nicher. Elle se reconnaissait néophyte en beaucoup de domaines, il n'y avait pas si longtemps qu'ils étaient mariés, pas si longtemps non plus qu'ils avaient couché ensemble pour la première fois, les deux événements s'étant enchaînés selon une logique imparable, elle avait eu tellement peur d'être enceinte. Un roman pesait moins lourd, il apparaissait moins contraignant, il ne serait pas nécessaire d'acheter un couffin, une table à langer, un lit à barreaux, de chercher une nounou, de retenir une place à la crèche. Les rayonnages de la bibliothèque du salon, tout comme ceux des librairies, étaient suffisamment équipés pour y accueillir les piles du futur chef-d'œuvre. Car il ne faisait pas de doute que c'en serait un, elle connaissait assez bien son mari pour cela, et n'était pas sûre que son sperme fût aussi performant que le suc de ses méninges. Possédait-il un titre au moins ? Elle ne s'était pas crue autorisée à lui poser la question. Un titre constituait un mot de passe, il était une clé sans laquelle le livre refuserait de s'ouvrir. Il s'en persuadait lui aussi. Pourtant il ne cherchait pas. Il laisserait venir à lui le titre, tout comme le reste, l'intrigue, les personnages, convaincu que ça serait un titre court, mais enchanteur, comme par exemple L'Île Bleue, ou encore L'Amour dans l'Île, ou L'Île des Amants, ou Le Rivage des Amants, ou Beau Rivage, tout simplement.

Il lui suffisait de prononcer ces quelques mots pour se rendre compte qu'au lieu de le rapprocher de l'île, ceux-ci ne faisaient que l'en éloigner, tandis que son image se brouillait, se perdait. Comme si de coller des mots réels sur une réalité qui continuait à se dérober contribuait à

creuser davantage encore la distance le séparant de son livre. C'était sûrement cela. Car si les mots tuaient l'idée du livre, ils tueraient aussi le livre, fatalement. Il y avait là de quoi le conforter dans son attitude, dans cette attente, dans cette vacance où ses pensées lui semblaient flotter tels des blocs de glace sur une mer polaire, dans ce qui ne tarderait pas à passer aux yeux de sa femme pour une forme très subtile quoique assez confortable de paresse, ce qu'elle ne se hasarderait jamais à lui reprocher. Lui-même songeait à Narcisse au-dessus de la fontaine. Continuer à se mirer dans l'eau, oui, à condition d'éviter de l'effleurer, le reflet adoré disparaîtrait instantanément. Infime, mais nécessaire, lui apparaissait la distance qu'il persistait à vouloir maintenir avec son livre. Il s'agissait d'établir un équilibre fragile entre le trop près et le pas assez. C'était un art de l'esquive et de la caresse. N'était-ce pas ce qu'on disait d'un projet qu'on se contentait d'effleurer par la pensée ?

Un soir enfin il comprit que le moment était venu. Il n'aurait su dire sur quoi il fondait cette certitude. Il savait simplement qu'il était prêt, et le confia à sa femme avant de se coucher, dont les yeux se mirent à briller d'un éclat singulier. Il fit des rêves prémonitoires qui l'occupèrent une bonne partie de la nuit. Lorsqu'il se réveilla il ne faisait pas encore jour, mais la chambre était anormalement éclairée. Il remarqua tout de suite que sa femme était levée, ce qui n'était pas si fréquent. Elle se tenait debout près du lit, bras ballants, jambes écartées, avec sur son visage accablé un air de profonde incompréhension, comme si elle ne réalisait pas elle-même ce qui venait de lui arriver. Machinalement il avait posé la main sur le drap, à côté de lui. Le drap était trempé. Il fixa à nouveau sa femme, qui le dévisagea à son tour avec cette intensité douloureuse qu'elle avait parfois quand ils faisaient l'amour. Il sentit que ses yeux devenaient durs et qu'ils s'exorbitaient. Il poussa un cri, se retint d'en pousser un second. Il refusait de regarder, mais ne put s'empêcher de tourner la tête sur le côté. La tache n'était pas si large et n'avait pas eu le temps de sécher. Elle était rouge foncé et tranchait sinistrement sur la blancheur du drap.

Palma sort de l'univers

Gauthier Nabavian

« L'objet ne subsiste que par ses limites, c'est-à-dire par une sorte d'hostilité envers son entourage. »
Robert Musil

I

Sa première idée fut de détruire le public. Avez-vous un soir remarqué que votre ombre vous suit dans la rue ?

Déployant les moyens habituels, Palma monte sur la scène et y représente l'usuel, le quotidien comme on ne l'a jamais pensé, puisqu'il s'agit justement d'à peu près tout ce qui en a déjà été dit. C'est un serpent qui, à force, s'est déjà dévoré lui-même trois fois. Convenant qu'il est inintéressant d'envisager une idée comme un tout (à notre époque, il s'agit d'une tache d'huile sur la mer), elle cherche à insister sur son être, car le reste lui fait peur. Quant aux limites de la possibilité et de l'avenir, elle n'y croit plus vraiment... Elle se demande : qu'est-ce que c'est que ce monde ? où a-t-on diable pu atterrir ? dans une phase de transition qui va du tout au rien, qui fait du paradoxe l'opposition ? Un exercice intellectuel passionnant, si l'on veut, que celui effectué par l'homme depuis le commencement, seulement beaucoup n'ont plus l'air de trouver cela très drôle, il serait temps de finir la partie.

Concrètement, Palma travaille dans ce petit théâtre à représenter, tous les soirs, des images vivantes, seule en scène. Je l'ai découverte l'année dernière, et j'ai assisté à tous ses spectacles depuis. Elle en invente un par semaine, chaque fois c'est un environnement différent. Le choix est toujours très banal, mais très vite on finit par ne plus voir le décor comme on le voit avec nos yeux, on le voit avec les yeux de Palma qui cherchent à évacuer les questions.

La littérature, selon elle, a un problème de dimensions : les mots ne sont pas à la taille de la vie — et vice versa. L'activité qui consiste à les gonfler, les remplir de sens jusqu'à les faire éclater, ou au contraire à les vider et y mettre tout au plus la quantité nécessaire à leur existence, en est bien la preuve : la surabondance nuit à l'idée-souche, le minimalisme finit par ne plus rien être du tout. Ce type de problème écrase Palma, elle reste enfermée dans sa loge et n'en sort que comme un poisson de son bocal. Je vais la voir après les spectacles, elle m'envoie acheter des cigarettes pour

se débarrasser de moi au plus vite. Je crois qu'elle ne peut supporter les dérangements inexorables dans l'ordre qu'elle essaye de préserver.

L'objet a beau être parfois hostile face à ce qui l'assaille, sa consistance est désormais celle d'une passoire. Il est devenu difficile d'en tirer une simple résistance, tant les bords en sont fripés. Palma est dans sa loge encore, elle m'avoue vouloir s'échapper. Ses derniers spectacles sont inaboutis, dit-elle : elle y raconte la rue, la place, le monde dans des tableaux. Ce sont des reproductions à l'identique, dans une forme orale, d'objets et d'éléments, des photographies théâtralisées. Rassure-toi, je ne te demanderai pas quel en est l'intérêt. Cependant, comment en es-tu arrivée là ? Tu dois bien avoir une histoire, un vécu quelconque pour y tenir tant, à ce monde que tu voles au temps, à ces instants si nombreux que tu as offerts à ton public — chaque spectateur ressortant avec une seconde de ta vie dans sa tête. Mais ce n'était pas vraiment ta vie (les avais-tu seulement vus, ces cours d'immeubles, ces places désertes, ces toits par la fenêtre ?), c'était plutôt le monde, comme cela, tel quel, sans rien y ajouter, sauf peut-être le conservateur de la forme.

Seule — comment le faire à deux ? —, tu représentes les yeux fermés. Seule sur scène, tu réécris — improvisais-tu ? — les infinités de possibles, les profondeurs et les hors-champs, les millions de ramifications et les profusions de réseaux, d'analyse, tout cela perçu dans une seule seconde, dans une seule vision. Le portrait statique de l'infini. Ta grande force était surtout de trouver toujours un début et une fin.

Il y a une éternité que tu as conclu ce pacte avec toi-même, à savoir de ne jamais rien révolutionner, de tout faire sagement dans ton coin : tu pensais que si l'explosion devait arriver, elle viendrait à toi, frappant timidement à la porte, et c'est cela qui t'a souvent ôté tout courage pour raconter des histoires. Tu en as marre de tout ce que leur passé a bien pu inventer. Puisque tu ne peux trouver ta place dans leur espace et dans leur temps, maintenant, Palma, tu vas sortir de l'univers.

II

L'homme vieillit — de fait, c'est effectif. Les rides, sur le visage de l'humanité, quel dommage ! Heureusement il meurt, mais même plus à présent ! Si l'homme du passé se donnait des titres, un art et une histoire qui le rendaient immortel — spirituellement hélas, on fait ce que l'on peut... —, l'homme du futur allonge son espérance de vie dans des cadres qui dépassent déjà nos idées. Jusqu'où vivrons-nous ? Ne deviendrions-nous pas immortels, comme le prétendent ces savants qui étudient l'anatomie d'une certaine méduse capable de rajeunir d'elle-même ses cellules ?

Pour une fois, la silhouette d'un infini — ou d'un temps parfaitement cyclique, si l'on veut — est distinguable entre les nuages. Il va falloir prendre des mesures, Palma, ne plus penser limites, côtés, cases et frontières ; quant à affirmation, droit, mémoire, bien et vérité, que deviendront-ils, conçus qu'ils étaient sur les oppositions du concret et de l'inaccessible, ce dernier étant aujourd'hui à deux doigts de nous ? Bientôt, plus rien de ton monde n'existera peut-être... Ça doit être pour cela que tu le représentes. Le monde, lui aussi, essaye d'être immortel. Tu es devenue un être qui prend les mesures d'un nouvel espace à sa taille.

Resterait-il une hésitation, un « nous n'y sommes pas encore » ? Quelque idée basse, quelque ironie cynique viendrait-elle couper ton élan ? Tu ne dois plus vraiment faire attention aux spectateurs qui sortent, ma Palma, car tu risquerais de perdre ton bel enthousiasme. Tu vas leur en donner, du langage, tu vas leur montrer ce que c'est qu'un mot, tu vas leur montrer leur époque — puisqu'ils l'ignorent tant ! —, tu vas, bien dans les yeux, leur désigner leur futur, qui ne sera rien d'autre que ton présent.

Nous sommes dans sa loge et nous regardons passer les mouches au plafond. Tant de choses dans la tête, et ne jamais comprendre où se situe notre place entre l'espace et le temps.

III

Palma est devenue silencieuse. Elle semble attendre l'empire nouveau qui tarde à venir. Mais moi, je sais que j'ai atteint ici le sommet, le bout, les dernières marches, appelez cela comme vous voudrez, je sais que je suis bien ici, dans cette loge que l'on n'aère jamais, avec Palma qui parle le moins possible et qui ne semble constituée que de lignes de fuite.

Je sais que je suis arrivé à l'extrémité de mon propre univers et que, dans un même mouvement, je me prépare à l'enjamber pour disparaître. Ou alors, justement, pour commencer à exister. Avec Palma, j'ai trouvé ma place — place instable s'il en est, mais Palma ne veut pas spécialement m'échapper. Reste la sienne, celle à laquelle elle aspire, mais peut-être y est-elle déjà.

Nous n'accepterons jamais la dialectique, et le grand ne rejoindra jamais le petit que dans vos esprits étriqués. Nous ne savons pas si, comme ils disent, l'univers s'étend à la vitesse de la lumière. Il ne peut y avoir du vide, du néant autour, car ce vide et ce néant feraient partie de l'univers. Qui y a-t-il donc au-delà des étoiles, des planètes, des nébuleuses et des galaxies géantes ? Palma a l'air de se poser sans cesse la question. Le jour où nous serons immortels, nous serons sûrs de le savoir. L'espace ne doit être, au fond, qu'une question de temps.

IV

Gravant dans l'air du temps des souvenirs d'un monde en train de partir, Palma devint le roc qu'il me manquait. Témoins du changement, nous n'avions pas peur. Et Palma se mit à me faire part d'une profondeur que je ne lui soupçonnais pas : elle me présenta ses recherches linguistiques.

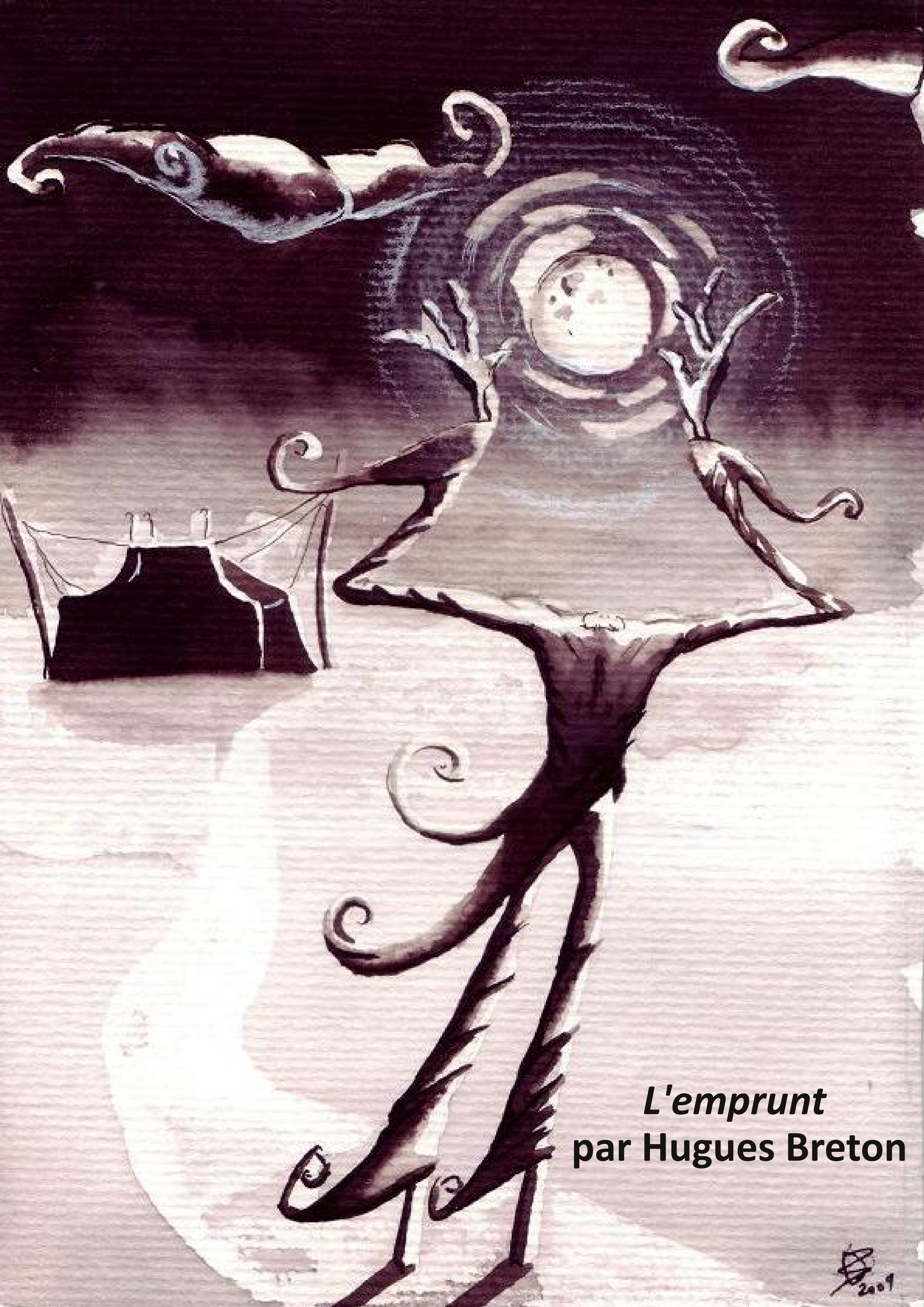
Le point qui l'avait particulièrement préoccupée était la dernière ligne du clavier AZERTY, celle qui contient les lettres C, V, B, N et surtout le W et le X, si rares dans la langue française. Elle m'expliqua qu'en combinant sans aucune idée directrice ces consonnes avec quelques voyelles, un « h » éventuellement, on trouvait des mots sympathiques : le XWO, le XVANE, le HABX... Quelque chose avec un caractère à la fois primitif (des syllabes très hachées, elle adorait aussi les mots commençant par un h aspiré) et résolument moderne, quelque chose qui pour elle correspondait parfaitement au monde qui allait arriver. Je lui découvrais cette face cachée, celle qui s'intéressait aux remous du futur. Nous passâmes ainsi une soirée à constituer la langue, à enchaîner les combinaisons, a priori interminables, de ces mots nouveaux.

Le lendemain, Palma me confia qu'elle avait trouvé. Elle commença à m'expliquer son raisonnement à l'aide d'un dessin : supposée la poussière, le poids laissé par la masse temporelle sur un instant X, on obtient l'infini. Cet infini constituait un axe vertical sur son schéma, auquel vint s'ajouter un axe horizontal qui correspondait au temps lui-même. Puis elle se mit à ajouter les potentialités — le passé détruit, crée ou salit le futur — qui firent de son axe un objet en trois dimensions. Le schéma devint plus compliqué, car elle y faisait figurer aussi la charge temporelle supérieure du futur. Enfin, elle figura l'homme (la vie humaine) comme un point au milieu de ce graphique étrange dans toutes les dimensions déclinables. À ce point correspondaient des coordonnées précises, qu'elle ne détailla pas.

Les données posées, elle parvint à sa question : il s'agissait de situer l'homme par rapport aux points X, Y, Z, etc., qui correspondaient aux limites des axes en présence, ces mêmes axes étant eux-mêmes infinis. Je songeais que la question était sûrement un piège, et que je perdrais peut-être Palma si je ne répondais pas assez vite ; je lui demandais du temps. Elle me l'accorda de bonne grâce, car c'était le moment pour elle de monter sur scène.

De la coulisse, où je travaillais avec frénésie sur son problème, je l'entendis s'avancer sur scène et s'écrier : « CHEWA ! »

Voilà l'infini aujourd'hui.



L'emprunt
par Hugues Breton

Maison N°4 par Samuel Dudouit



GARBAGE MAN 02 par KOWALSKI





MOSMOP

Mat Lest

Cette rubrique est dédiée à une nouvelle relevant du genre de la contre-utopie, se déroulant donc dans un univers sombre et imaginaire.

Ces ombres de santé cachent mille poisons.

Après des années de recherche et d'insomnie, le laboratoire pharmaceutique britannique FOAX avait mis au point une pilule soporifique aux propriétés incroyablement précises : telle pilule absorbée faisait dormir une heure, deux pilules deux heures, etc. Dans leurs labos de Covent, secrets et isolés dans la paisible campagne anglaise, plate comme une pâte feuilletée, les tests effectués sur les animaux n'avaient rien révélé d'anormal : puis la phase d'expérimentation sur les humains, pas plus de souci. Inodore, sans aucun arrière-goût, cette pilule sans danger physique et sans posologie savante pouvait endormir n'importe qui, n'importe quand, pour autant de temps qu'on le voulait.

La pilule a été commercialisée sous le nom de MOSMOP. J'ai vu l'autre jour sur Internet que c'était pour « More Sleep, More Peace ». Pour d'autres, ça voulait plutôt dire « Morphine Often Smooths Many Odd Problems », ou quelque chose d'approchant... Selon les infos qui circulent, le comprimé contiendrait des extraits de valériane, jujube, fleur de lotus, benjoin et à la fin un tout petit 0,1 µg de dodozepam, molécule fraîchement découverte. Enrobage caramel et patate douce.

Moi, au début, ça m'intéressait pas mal, parce que j'ai souvent du mal à dormir, le boulot ça me préoccupe énormément (parce que j'en ai pas, justement). Mais d'un autre côté, j'ai toujours eu des a priori sur la prise de psychotropes (on a des principes), sur les apprentis sorciers (on est toujours trop pressé), et j'ai toujours des doutes sur la capacité des citoyens à gérer une telle innovation. Surtout que c'est pas donné... La boîte de vingt-quatre comprimés (3x8) coûte dans les cinquante euros. Ça fait cher le spectacle, surtout pour un spectacle dont on ne garde aucun souvenir...

Bon, j'ai craqué au bout de quelques jours. Tout le monde en prenait, j'allais pas être le dernier non plus. Et puis j'ai bien vu, à Londres, à New York, les gens continuent à vivre normalement depuis le lancement du MOSMOP. Alors quand la pilule est arrivée par chez nous, à Paris, j'ai



suivi ça d'assez près quand même. Je suis entré dans une pharmacie, pas loin de Saint-Germain-des-Prés. Ils étaient mignons, leurs petits présentoirs tout multicolores en forme de lit, avec un gros « FOAX » placé sur le haut comme une tête de lit, et des boîtes et des boîtes de MOSMOP assemblées méticuleusement, avec ce slogan écrit en gras :

MOSMOP

La pilule du maintenant

J'en ai pris quatre boîtes, histoire de voir un peu venir.
Dès le lendemain soir, je teste le produit.
0h19 : j'ai du mal à dormir.
0h20 : j'absorbe une pilule.
1h20 : je me réveille. Magique.

En France, le tollé a bien sûr été immédiat. Ça détraquerait le système, le cycle naturel du sommeil. Sur BFM, ils en parlent toute la journée en boucle. Parce que se lever à huit heures et se coucher à minuit, presque toute sa vie rythmée par le boulot, ça vous paraît naturel ?

Les gens de FOAX concentrent en ce moment toutes les crispations, les critiques. Toutes les attentions aussi. Les communiqués pleuvent comme des poignées de sable.

À Paris, tout le monde se demande pourquoi le MOSMOP est vendu sans ordonnance, et le gouvernement presse les autorités sanitaires de donner un cadre légal à sa prescription. Quitte à en rembourser une partie.

On disait aussi qu'il y avait un risque d'addiction. Ça, je dis pas. D'ailleurs, je peux plus m'en passer. Le cycle naturel... Mais après, quand j'y pense, je me demande pourquoi cette valorisation, cette obsession de tout ce qui est naturel ?

C'est très français, tout ça... À partir du moment où l'autorisation de mise sur le marché est délivrée, quel besoin de revenir là-dessus ?

C'est avant qu'il fallait se réveiller.

Mai 2016

Les scandales supposés du MOSMOP, « la pseudo-pilule miracle » (je cite la une d'un quotidien national), se multiplient déjà. On recense surtout des cas de pilules avalées par des gens à leur insu dans des bars, au travail. Ils ne se rappelleraient plus de rien. La psychose gagne gentiment



du terrain. À l'école, au travail, en famille. Les gens en parlent beaucoup. J'ai croisé un ami l'autre jour, il en prend pas, comme beaucoup de gens encore. Enfin, vous savez, ce que les gens disent, ce que les gens font...

Pendant ce temps, je profite. Une insomnie ? Une pilule me fait m'endormir, la fatigue de la journée fait le reste. Toujours pas fatigué ? Je fais ma petite cuisine, trois ou quatre pilules. Je me réveille frais et dispos. Oh, je me sens pas tellement mieux. C'est juste que je n'ai plus d'insomnie, ça me change.

Juin 2016

Paraît-il que le MOSMOP empêche de rêver. La belle affaire. Allez mesurer ça, vérifier ça, et amusez-vous bien.

Sinon, la petite pilule poursuit son invasion, à inonder les foyers et les lits. Certains s'en servent pour oublier leurs soucis. Il y en aurait qui dorment depuis trois semaines, dont certains avec des auxiliaires qui leur font ingérer des pilules sans avoir besoin de les réveiller. Je me demande si c'est bien vrai. Comment peut-on souffrir au point de vouloir dormir à ne jamais se réveiller ?

Juillet 2016

Dans une certaine dictature extrême-orientale, la population serait victime d'une vaste campagne d'ingestion forcée de la pilule, tout le monde en même temps, histoire d'égalité égalitariste, pour harmoniser la productivité de la nation, tout le monde au même rythme, en cadence.

Remarquez, j'ai l'air de condamner, mais on a fait pareil avec ma femme. On a décidé ça l'autre soir, comme ça on se quitte vraiment plus, on s'endort exactement ensemble au même moment. C'est beau, l'amour.

Août 2016

J'ai fini par retrouver du boulot. Pauvre de moi, je dirais en fait. Y a quelques jours, je me moquais d'un type qui avait tellement peur d'arriver en retard au boulot, de pas se réveiller à temps, qu'il rationne ses pilules à l'extrême, avec un calendrier extrêmement rigoureux. Alors qu'elles servent à s'endormir, à lui, elles lui servent à se réveiller. Eh bien maintenant, c'est mon tour. Je tiens pas à me faire engueuler ou à me faire mal voir dès mon début dans la boîte. Surtout maintenant que tout le monde a tendance à être ponctuel le matin.





Avec la rentrée scolaire ou la fin des vacances, ou qui sait quoi encore, un insoupçonné mouvement gagne des partisans et intrigue beaucoup. On les appelle les Dormeurs.

Des gens qui décident de dormir le plus possible, pour se réveiller dans quelques années. Alors à la télé, la radio, partout, on entend des spécialistes, des scientifiques, qui s'écharpent sur des questions il est vrai pertinentes : est-ce qu'on vieillit pendant notre sommeil ? peut-on être surpris par la mort alors qu'on s'est couché en bonne santé ? si un type de vingt-cinq ans s'endort en 2016 et trouve le moyen de ne se réveiller qu'en 2058, aura-t-il les yeux marqués ? aura-t-il l'air vieux ? aura-t-il biologiquement soixante-sept ans ?

Avec ça, les licenciements se multiplient. Il y a les salariés qui n'arrivent pas à l'heure, et ceux qui ont l'air fatigué et sont remplacés par des gens frais et dispos. Et puis il y a tous ces dormeurs qui ont décidé d'arrêter de travailler. Ils sont virés, mais comme ils dorment ils ne peuvent pas réceptionner leur notification de licenciement, les recommandés avec A/R résonnent dans le vide, les patrons ne peuvent pas embaucher avant que, problèmes de droit du travail, prud'hommes, etc. Ainsi, le pays tourne au ralenti. Surtout que les Dormeurs viennent en majeure partie de boulots vraiment utiles aux gens... Des boulots vraiment pénibles aussi, quand j'y pense. Comme s'il y avait un lien.

Octobre 2016

Avec l'essor des Dormeurs s'est formé, sur un autre versant de la société, un mouvement antagoniste dont le but est de faire un maximum de bruit dans les rues afin de les réveiller. Car le MOSMOP fait dormir d'un sommeil de plomb, évidemment, mais il a été prouvé qu'une exposition à un certain seuil de décibels pendant X temps (je ne sais plus combien) rend le réveil presque inexorable. Donc les Réveilleurs (c'est le nom qu'on leur donne) usent de klaxons, fusées, pétards, sonos, alarmes, chiens, que sais-je encore, tout un arsenal de bruits.

Décembre 2016

Comme une grande partie de la population, je suis pris entre deux feux. Les Réveilleurs sillonnent les rues de jour comme de nuit, il est devenu très difficile de dormir en paix. On dit qu'ils sont très organisés, quasi militaires. Ils font peur quand ils paradent, c'est ce que je me suis dit l'autre jour quand je parcourais la ville à la recherche d'une baguette (oui,



le pain est devenu rare, étant donné que beaucoup de boulangers, eu égard à la pénibilité du boulot, ont grossi les rangs des Dormeurs).

On dit aussi que ce sont de grands groupes industriels qui financent ces Réveilleurs, pour essayer de rehausser la productivité de la nation, de relancer la consommation, de faire en sorte que tout redevienne un peu comme avant, avec des gens qui travaillent et qui dépensent quand ils ne travaillent pas. Apparemment, les multinationales mettent le paquet avec leurs opérations. Il faut dire que le MOSMOP a véritablement attaqué notre modèle de société.

De leur côté, les Dormeurs perdent du terrain. Selon les rumeurs, ils essaient de contre-attaquer avec des supposés Drogueurs, des ninjas de la pilule, qui auraient noyauté les ligues de Réveilleurs pour les plonger dans la léthargie... Mais c'est perdu d'avance, surtout que ça fait bien des mois que tout le monde prend ses précautions avec des protections autour des verres, des bouteilles, etc. Il y a aussi des languettes qui détectent la moindre trace de la molécule du sommeil dans n'importe quel liquide.

Janvier 2017

Comment voulez-vous vivre dans une ambiance pareille ? L'Assemblée nationale a fini par trancher. Les ligues de Réveilleurs ont été dissoutes. Plus de concerts nocifs dans les rues. L'apologie du MOSMOP et l'apologie du sommeil sont également condamnées. Toute personne connue des services de police comme Dormeur doit pointer au commissariat une fois par semaine. Le dimanche.

Mais le dimanche, ça ne veut plus rien dire du tout.

Mars 2017

Cette situation ne pouvait pas durer bien longtemps. Les Dormeurs sont partis en nombre dans le Massif central pour s'y établir. Miracle de la décentralisation, la région leur appartient en droit et de nouvelles lois leur permettent de dormir autant qu'ils le veulent. Ils comptent sur le mois de juin pour attirer les premières grandes vagues de dormeurs apprentis, des gens qui veulent quitter leur vie laborieuse. Ils ont même lancé une grande campagne de propagande avec des affiches, des pubs, et toujours ce slogan, qui résonne dans ma tête comme une berceuse électrique :

Partons l'été pour le Massif

Partons massifs pour le Léthé





Dans le « Mass » (on dit comme ça maintenant), de plus en plus de personnes rejoignent les Dormeurs. Enfin, tout ce que j'en sais, c'est ce que la rumeur en dit. Certains viennent par conviction, d'autres y cherchent du travail. Prenons ce qu'on appelle un « Grand Dormeur », qui décide de dormir dix ans : il aura besoin d'un assistant pour l'approvisionner en pilules pendant son grand sommeil. Puis cet assistant, soumis à ce rythme, aura besoin d'un assistant à son tour. Etc. Etc.

Il y en a aussi qui cherchent, solitaires, lovés au sommet des volcans éteints, le secret de la pilule du sommeil éternel. Le MOSMOP ne suffit plus.

À Paris, ça devient de plus en plus compliqué. On parle d'interdire la molécule. De toute façon, c'est mal vu d'en consommer. Au boulot, tout le monde se donne à fond mais même entre nous on n'en parle plus librement. Les gens sont sur les nerfs. Alors ils se calment en dormant une petite heure. Puis ils sont re-sur les nerfs parce que de plus en plus accros, de plus en plus en manque. C'est vrai que c'est devenu impossible de se passer de la pilule. Comment c'était avant ?

Ce matin, j'ai remarqué que j'avais perdu dix kilos, à force d'aller au boulot à pied, à force de ne pas bien dormir et de me faire du mauvais sang. D'un côté, c'est pas plus mal que tous les machinistes des transports en commun aient quitté leur boulot ; on fait plus attention au paysage.

Tout à l'heure je suis passé par Montparnasse : la tour était salie, pas fraîche. Le vent qui souffle par grandes rafales à certains endroits apportait avec lui l'odeur des tonnes de déchets qu'on ne ramasse plus. Sur le parvis désert de la gare, des corneilles en furie se disputaient des sacs plastiques mystérieux. Je ne me suis pas attardé, ça m'a fait un peu peur.

J'irais bien dans le Mass, mais ma femme préfère qu'on reste ici. Elle est plus perspicace que moi, alors je vais lui faire confiance. On s'est dit qu'on finissait notre stock de pilules, et après on reprend un sommeil normal.

Mai 2017

J'arrive pas à dormir.

Juin 2017

Le MOSMOP a fini par être interdit dans toutes les régions sauf une. Pouvaient pas faire ça quand les journées sont plus courtes, non ?



Même chez les Dormeurs, ça se gâte. La décentralisation a ses limites. L'aile gauche des Dormeurs pousse pour persévérer dans cette autarcie léthargique. Malheureusement pour eux, en tant qu'ultras parmi les Dormeurs, ils dorment tout le temps... C'est donc plutôt difficile de voter les lois ou de monter des groupes de pression dans ces conditions.

Mon beau-frère m'a offert une boîte de pilules. Du MOSMOP de contrefaçon. Le marché noir a de beaux jours devant lui.

Juillet 2017

La pilule est interdite sur tout le territoire français.

Le Mass se dépeuple.

Août 2017

Aux coins de toutes les rues, le cours de la pilule s'est envolé, que ce soit du MOSMOP pur ou bien un sous-produit. Ça devient impossible de s'en procurer. Ma femme m'aide à tenir le coup pour garder ce rythme, malgré de courtes nuits. J'avais oublié à quel point les insomnies peuvent être terribles et comme on se morfond dans ces cas-là.

Septembre 2017

Le marché parallèle de la pilule peine à s'organiser. Ça m'inquiète. C'est toujours rare que je m'endorme d'un coup. Alors je tourne en carré dans Paris pour me débarrasser de ma fatigue, en scrutant chaque coin de boulevard en quête de vendeurs à la sauvette.

Lundi, j'ai trouvé une plaquette de huit pilules tout de suite, un petit revendeur à deux pâtés de maisons. Pour cent euros, c'est plutôt une bonne affaire. Très bonne, même.

Mardi, j'ai mis trois heures à trouver deux pilules. Pour cent euros encore, mais là c'est une mauvaise affaire.

Jeudi, j'ai passé la moitié de la nuit à en trouver trois et demi (les demi-pilules sont désormais fréquentes). Le type me les a faites pour rien, comme c'était notre premier contact et que je ne sais pas s'il est fiable.

Ce soir, quelque chose me dit que je vais passer toute la nuit à chercher.



Faire le mort

Philippe Sarr / Natacha Gréget

Dans cette rubrique, un auteur doit écrire une nouvelle sur le thème du numéro en se basant sur l'illustration faite au préalable par un dessinateur (voir page suivante).

— Je pensais pas qu'elle pouvait être comme ça ! Elle est folle, non ? a fait Kurt tout en jurant. Elle est folle. Folle à lier !

Tu la découvres seulement ? Elle n'est pas à ça près, tu sais. Ça non !

J'ai attrapé mon portable. Il y avait encore de la place pour faire bouger les choses, les faire évoluer lentement. Lentement mais positivement. Ma réponse a été comme d'habitude, douloureuse. Une façon de me trancher un doigt.

— D'accord, Cindy, je n'aurais jamais dû balancer cette photo de vous sur mon mur... Je le regrette sincèrement !

Le nombre de « Like » que ça m'avait valu, ce cliché superbe que j'aurais pu vendre à prix d'or si je l'avais voulu, où l'on voyait Cindy et sa sœur jumelle dans une posture embarrassante !

— T'es un fumier. Tu aurais pu me demander mon avis avant !

— Tu es où, là ? j'ai demandé.

Cindy n'a pas tardé à répondre :

— Je suis avec Raymond Marshall, un type qui a vu la photo et qui nous a reconnues à nos tatouages sur les joues, malgré le floutage. Je pars pour le Mali ce soir... Avec mes deux Vénus noires !

Je me suis gratté le bout du nez tellement ça me paraissait dingue.

— Purée, j'ai fait en regardant Kurt, viens voir ça un peu !

D'un certain point de vue, Cindy venait de nous ôter nos derniers espoirs. D'où un sentiment effroyable au moment d'annoncer ça à Kurt.

— Hein ? a fait Kurt, incrédule.

Mes premières pensées sont allées vers Cindy. Et sa sœur jumelle que j'aurais bien étranglée de mes propres mains !

— Putain, a hurlé Kurt, mais c'est qui ?

Kurt était un gosse assez touchant. Je l'avais vu ériger des barricades en plein Quartier latin lors des manifs anti-CPE, puis tout faire chavirer à cause d'un journaliste stagiaire de chez Libé qui s'était volontairement trompé sur son nom, écrivant « Marchais » pour « Marchand ». Une coquille dans un article de presse, élogieux par ailleurs, avait donc mis fin à un mouvement social pourtant prometteur...


2013



Bref, partir au Mali par les temps qui couraient ? Même Badara Kiakité, un cousin dont une partie de la famille vivait encore là-bas, avait dû différer son départ compte tenu des évènements tragiques qui secouaient le pays.

— Là-bas, les balles de Kalachnikov, des vraies !, vous sifflent aux oreilles jour et nuit. Il y a autant de chances de t'en prendre une que d'espèces locales de fourmis rouges !

Kurt était tombé sur son répondeur. Cette gourde de Cindy le faisait exprès. Il était dégoûté. Plus dégoûté que lorsque Zizou avait donné son fameux coup de boule à Materazzi, en 2006 !

J'ai fait en me frottant les yeux :

— Kurt, on s'envole pour le Mali.

— Quoi ?

— On se casse !

Je retourne alors dans le jardin. D'où je suis, allongé dans mon transat, je peux distinguer l'œil argenté de la lune dans le ciel, qui est d'une incroyable pureté.

Pas de pause, donc. Juste attendre que la météo soit plus clémente. Au final, un atterrissage en urgence, limite looping, pour échapper aux tirs nourris des rebelles qui ont pris position dans la banlieue ouest de Bamako. Puis l'annonce, à la radio, d'une femme âgée de trente-cinq ans, Cindy Shinao, enlevée récemment, ses ravisseurs exigeant du gouvernement français que ce dernier ne s'ingère pas dans les affaires du pays.

— Celle-là, c'est la meilleure, a fait Kurt. Alors là, c'est vraiment la meilleure !

Le lendemain, le Quai d'Orsay en personne m'a joint au téléphone, me recommandant de ne prendre aucune initiative personnelle, que c'était trop dangereux, qu'il en allait de la survie de Cindy, etc.

— Et le gars qui l'accompagnait ?

— Qui ça ? Raymond ?

— Oui, c'est ça. Raymond !

— Ils l'ont exécuté !

— Nouerkouzoon !

— Pardon ?

— Ouf, j'ai fait.

L'aéroport d'où nous venons de sortir, un véritable camp retranché, abrite des milliers de militaires armés jusqu'aux dents. Contrôlés une dizaine de fois entre le moment où l'on fait irruption dans le chaudron et celui où l'on s'en extirpe en courant, un gros orage menaçant d'éclater, et Kurt ne cessant d'insulter Cindy.



Sa photo circulait partout. Les tweets la concernant se multipliaient comme des petits pains somaliens. Le Président de la République Française y était allé du sien : « Courage, tout le pays est derrière vous ! » Des conneries, vu qu'un sondage IFOP mentionnait que près de deux Français sur trois s'en lavaient les mains. Prendre autant de risques dans de telles zones de conflit pouvait coûter de l'argent à l'État, et donc au contribuable, lequel n'avait pas à financer les lubies d'une femme visiblement cinglée comme pas deux, dans une période de crise qui plus est !

Le roi du Maroc négociait, à ce qu'il paraissait, pour obtenir sa libération sans condition. Y compris le Président du Sénégal.

J'ai pris ma décision un matin, très tôt. Le jour venait à peine de se lever.

— Kurt, on y va ! Allez, monte là-dedans, on taille la route !

Dans le pick-up ! On a maraudé une heure dans la ville assiégée avant de regagner la brousse et de nous y enfoncer comme dans du beurre de cacahuète. Badara avait pu glaner des infos par un ami qui connaissait untel qui avait fréquenté l'un des chefs rebelles. Un tocard, à ce qu'il paraissait.

— T'es sûr de ce que tu affirmes, hein ? a fait Kurt.

— T'inquiète, j'ai dit. Je gère. T'inquiète, mon vieux.

(Je gère, mes pensées tout entières tournées vers Cindy.)

Pourquoi m'étais-je retrouvé « comme dix années plus tôt » ? À cette époque, je ne fréquentais que des nanas moins âgées que moi. Et là, je revivais à peu près la même situation :

— Elle est jeune, c'est ça ? Ça t'excite ? Ou elle fait illusion, mais si tu grattes un peu... Ah, en fait, je sais bien que... c'est ça qui t'excite ! De savoir que finalement, sous les oripeaux des apparences...

Ça craignait, mais qu'y pouvais-je si Mira, un flic en plus !, s'intéressait à moi ? Il ne s'était rien passé. Rien de platonique non plus. Une simple attraction de circonstance fondée sur pas grand-chose. Le truc qui te tombe dessus sans que tu saches comment ni pourquoi. Si ce n'est que Mira, comme Cindy, me faisait penser à la Jane Seberg d'« À bout de souffle ». Une étrange coïncidence ! (Putain, quel menteur tu fais, quel menteur tu fais, mon gars !)

Nous avons roulé une bonne heure. Puis un type à moitié bourré s'est approché de nous. Il n'était pas loin de midi. Les premiers coups de feu venaient de retentir (des balles à blanc). Ce que l'on était venu foutre, se demandait-on ici ou là ? Sans me démonter pour autant, et pour gagner de ce précieux temps qui nous coulait entre les doigts comme une guimauve sèche et collante, je répondais que j'étais écrivain et que je m'apprêtais à faire un reportage sur la région, un peu à la manière d'un Bernard-Henri Lévy (que la plupart ne connaissaient pas !) arpentant



les rues de la Bosnie-Herzégovine. Pratiquer le mensonge, faire illusion (ce qui ne coûtait rien, sinon à la Vérité !) avec autant de talent (tout le contraire de l'historien) devait être à la portée de n'importe quel romancier digne de ce nom ! Le propre d'un grand écrivain n'est-il pas (aussi) de savoir tricher ! (De ce côté-là, j'avais pris une avance substantielle sur mes contemporains !)

— Les Dogons... ouais (je m'étais renseigné sur Wikipédia, un véritable leurre en soi !)... Descendants des Monnos (pas des monoïs, hein !), peuple des étoiles, ayant découvert, non, inventé !, l'étoile Sirius, bien avant l'apparition des premiers télescopes.

D'autres types déguisés en Tintin (« des islamistes », a fait Kurt) sont arrivés, hurlant et plus agressifs :

— Eh, vous là, par ici !

Lesquels nous ont conduits dans une planque située à quelques centaines de mètres du fleuve. Là, après une heure de palabres (la situation s'était envenimée, plus personne ne savait à quoi s'en tenir politiquement parlant), une femme nous a rejoints : Cindy, le visage barbouillé de noir, plus grimée que jamais !

— Merde, a fait Kurt, c'est toi ?

— Mais la ferme ! a répondu Cindy.

Elle paraissait en pleine forme. Rien à voir avec le prototype de l'otage affamé, le moral plombé par des nuits consacrées à la lecture de « Nés pour souffrir » de Cioran, la silhouette famélique.

(J'ai regardé Bertrand, notre metteur en scène, puis Nadia, une comédienne en situation de handicap mental — schizophrène, perverse narcissique, paranoïaque, fabulatrice... Bertrand : Scène suivante... Le train ? Ok, j'ai fait.)

Je suis donc parti pour Paris le lendemain. Puis Atalanta Planitia. Et ça n'a pas loupé. Au bout de quelques minutes, et après qu'un mec taillé comme un roseau du Bengale m'a foudroyé du regard, tout le monde s'est mis au diapason (imaginez, une quarantaine d'écrivains au bas mot penchés au-dessus de leur clavier dans un silence de mort, la campagne auxerroise défilant à leurs côtés dans une totale indifférence, et se mettant à pianoter de concert ! Imaginez les histoires s'entremêlant les unes aux autres. Les orgies de mots ! Les tueries ! Les orgasmes frondeurs ! Les amours incestueux !). J'ai collé ma tête entre mes jambes (premier grand principe : faire le mort !), puis ma voisine de droite, en grande cantatrice du mensonge multiforme, m'a très discrètement bousculé (angoisse ultime de l'écrivain : je suis là, j'existe !), a sorti son Mac de son sac, l'a épousseté d'un revers de manche, brillant comme une dent en or, et a rempli une



page version Word en quelques secondes (l'écrivain est un mégalomane accompli : vois comme je suis bonne !). Ce qui, très honnêtement, m'aurait pris des heures. Et ça a été comme ça durant tout le trajet. Imperturbable. Moi qui battais la mesure avec mon pied sur le chambranle : je fais quoi, je m'y mets aussi, je leur montre de quoi je suis capable ? D'autant plus que mon voisin de gauche, apparemment guère plus inspiré, s'y était mis à son tour (l'écrivain est un redoutable compétiteur : attends, on va bien voir lequel de nous est le meilleur !), après quelque hésitation, tellement sous le charme (prétendu) du talentueux écrivain suisse, Joël Dicker, qu'il était, le bougre. A priori ? Il improvisait, si j'en croyais les quelques mots captés sur son écran à son insu, moyennant une gymnastique oculaire aussi fine que discrète, dans une histoire de cul improbable : unité de temps, ici et maintenant ; unité de lieu, le TGV Paris - Atalanta Planitia ; unité d'action, une scène de drague entre un type (moi ?) et une jeune femme d'une trentaine d'années (ma voisine) qu'il (le narrateur) connaissait : une mère de famille élevant seule ses deux enfants (dixit), prof de faculté à Paris VIII (où elle enseignait la littérature américaine), grande spécialiste de William Faulkner... (Ou comment se la péter en deux lignes sur son CV !)

Moi : « C'est de qui que tu parles ? C'est moi ? »
L'auteur : « Non, c'est pas vous. C'est un personnage de fiction ! »
Moi : « Ah oui ? »
L'auteur : « Exactement ! »
Et Moi, je suis l'Illuvision, et ma vie un songe parnassien !

À la vérité, le Suisse a l'air plutôt sympa, répond aux diverses sollicitations dont il est l'objet, non sans une certaine précision qui est tout à son honneur. De femmes notamment, visiblement subjuguées par sa bravoure, ses gesticulations de prestidigitateur homolettrus aussi agile avec ses mains qu'avec ses pieds. J'ai sorti le dernier numéro de la revue « Positif », dans lequel Philippe Rouyer interviewait Assayas pour son « Après Mai » (l'après d'une révolution plus hormonale que politique !). J'ai lu quelques minutes, puis ça a été mon quart d'heure mystique : « La vie est une pute d'illusion, un peu comme les visages ténébreux des deux jumelles qui se font amoureusement face, sans que personne, surtout, ne puisse les distinguer l'une de l'autre ! Mais qu'y a-t-il après, hein ? »

Plus personne ne disait rien, ne faisait attention à personne, personne n'en avait cure et rien à foutre de ce silence flashy que je qualifiais non abusivement de pré-ovulatoire ! Une bande d'autistes que rien ne pouvait atteindre, pas même ces petits bruits ajoutés les uns aux autres que l'on entendait croître un peu partout dans la voiture comme autant de petits pets de fantômes malodorants.



Des bruits de clavier ou de souris. Le monde-monde, celui des écrivains, est un monde incroyable et peuplé de morts-vivants. (Une petite parenthèse s'octroient-ils de temps en temps : le café, l'excitant moderne par excellence. Comme une métaphore du temps qui passe. Le goutte-à-goutte le plus cruel qui soit ! À la Dali...)

J'ai adressé un coucou toxique à ma voisine de droite, à celle que j'avais en partie haïe (elle occupait la place que j'avais convoitée en entrant ici, près des fenêtres !), qu'elle ne m'a pas renvoyé du reste, vu la façon dont j'étais fringué, sans doute (l'habit qui fait le moine !), les manches de mon pull-over trouées par endroits dépassant de mon vieux blouson en cuir mauve !, puis je m'en suis allé, un gros chat noir dans la gorge.

(Là, m'a indiqué Bertrand, tu éclates de rire, tu montres que tu t'en tapes en vérité, car tout n'est que leurre. Qu'à la limite, tu ressembles à ces personnages des peintures préraphaélites, sorte de pantin animal au regard cruel qui se gausse de la Mort comme de ses premières chaussettes !)

— J'ai envie de te sucer, fait ma voisine.

— Vas-y, fais-toi plaisir, je réponds. Et n'oublie pas, surtout, d'un côté le tourment, de l'autre le remède !

— ???

(Ok, fait Bertrand, on passe à l'enterrement de la mère, hein...)

Bandol est une ville de vieux faite pour les vieux. Une ville fantôme où il y a plus de médecins au kilomètre-carré que partout ailleurs en France métropolitaine. Une ville où l'on nettoie les trottoirs au Kärcher, y compris les gens qui y vaquent à leurs occupations.

Marseille - Bandol, ligne de TER pas mal fréquentée qui accumule les retards et les mauvaises performances du fait d'un nombre croissant de voyageurs (la plupart très âgés — les vieux sont les pollueurs de la société !).

Maintenant, je suis dans l'appartement du 21, rue Duguay. Rien n'a changé. Premier geste, l'ouverture d'un placard à côté de l'entrée, où Mira stockait ses bouteilles de vin — des bordeaux grand cru —, son Cognac, ses tutus de danseuse étoile et ses peintures de séductrice germanopratine ! Direction la chambre bleue. Je me mets à fouiller fébrilement les tiroirs de la table de nuit. Il y a une photo de moi, ado, grimé en femme et embrassant un pote. Et trois cassettes audio. Ce sont les cassettes que j'étais venu chercher. Des cassettes intitulées « Moi et Phil ». J'ai mon dictaphone dans la poche. Je l'en extrais, puis je l'ouvre. J'y introduis la



cassette intitulée « Moi et Phil ». J'appuie sur le bouton lecture. Augmente le son. Ça commence ainsi :

— J'ai envie de te sucer !

— Vas-y, fais-toi plaisir !

J'éteins. Tout est calme autour de nous. Malgré la vie qui continue à suinter partout de l'être !

(Parfait, dit Bertrand, on continue… surtout sur le même ton cocasse… le cadavre maintenant !)

J'ai craché le morceau (un texte de Sénèque). Je me suis arrêté là, ai jeté un regard circulaire en direction de l'assistance qui était restée silencieuse, et du cercueil entièrement recouvert de roses noires Black Baccara. Puis du curé, un Breton d'une soixantaine d'années qui avait pas mal bourlingué et connaissait la vie, si j'en croyais les blagues salaces dont il nous faisait grâce entre deux Ave Maria !

(Ici, l'habit ne fait pas le moine ! fait Bertrand.)

— Euh… oui, Philippe. Un peu de philosophie, hein ! Bien vu, mon brave ! Bien vu…

Se tournant vers Cindy :

— Un poète, ton mec, hein ! Un philosophe, hein ! Doit t'emmener au quatrième ciel, des fois, hein ! Quels transports, t'as vu ça, hein : « …s'emporter, mordre son frein, enlever tout contrôle à son cavalier et l'entraîner là où il aurait eu peur de monter tout seul !… » Du grand art ! Pas de lui mais de Sénèque ? Pas grave, mon ange ! Pas grave, petite salope ! Haaan… Petiteu salopeuh !

J'ai profité de ce temps mort pour m'envoyer une rasade de cognac (je m'étais préparé à ça dès mon retour du Mali). Le curé m'a dévisagé. « Déconne pas, mon poussin, a-t-il semblé dire. Fais gaffe de pas te retrouver bientôt à rouler sous le cercueil ! Et c'est quoi, cette photo des deux nanas, des gouines vénusiennes jouant à touche-pipi ? »

Nous en avions assez longuement discuté la veille. Le curé savait ce qu'était le tourment. De surcroît, il en connaissait à fond tous les rouages et les remèdes, des plus nobles jusqu'aux plus pourris d'entre eux.

— Je connais la vie, mon canard !

— Je veux bien te croire !

J'ai recraché le morceau (la suite du Sénèque, entre remèdes et tourments). Après ? Qu'y avait-il après ? J'ai eu un petit moment de panique, tandis qu'une nana dans mon dos récitait le « Notre Père », les



yeux fermés. Après la lecture du texte ? J'étais pourtant un habitué de ce type de performance. Bon, pas dans les églises. Plutôt dans les bars de banlieue où je traînais habituellement. Encore qu'en terme de contenu, voire de concept, peu de différence y avait-il entre une cérémonie d'adieu à une défunte et un opéra ! J'ai fait signe aux trois frangines d'envoyer la zique. Le truc venait de me revenir. Le vingt-troisième concerto de Mozart, version slam ! Je me suis donc à nouveau emparé du micro, tout en regardant la photo de Nana, une pute qui aurait gagné à être connue, laquelle venait de se déployer sur un écran géant derrière l'autel, puis la foule d'amis, d'oncles, de cousins et de cousines massée devant moi, tel un troupeau d'agneaux prêts à bêler un hommage à leur regrettée pour la circonstance.

« N'aie pas peur de c'que chuis !... »

J'ai entendu Nana se tordre de rire dans son cercueil. Nana que j'avais revêtue pour l'occasion d'un pantalon noir et d'un chemisier rose largement échancré sur le devant (j'avais énergiquement rejeté l'idée de culotte et de soutif, fallait pas abuser quand même, sérieux jusque dans la tombe, pas d'outrage aux bonnes mœurs jusque dans les limbes, un statut à défendre et à sauver de femme respectable, quand même, avant le Grand Saut Infernal !), qui laissait entrevoir une poitrine moins excitante que par le passé, certes, mais qui avait scotché l'un des jeunes qui l'avait habillée, la veille ! (« Pfff, ç'est du lourd, ça, mon coquin ! ») Nana, qui avait toujours aimé la déconne. La vulgarité ? Non ! Mais tout ce qui pouvait choquer, éventuellement, alors, là, oui, au contraire.

(Purée, l'audace ainsi que l'originalité, c'est moi, affirmait-elle à la manière de Dali, dont l'outrecuidance l'avait toujours séduite, disant que le surréalisme c'était lui et personne d'autre !)

J'ai dû être le seul à l'avoir entendue se gausser, parce qu'au bout de quelques secondes à peine, les rangs de devant et de derrière ont commencé à s'éclaircir méchamment avec des « Oh ! » et des « Sacrilège ! ». Bientôt, il n'y a plus eu que mes frangines et le curé pour me suivre dans ma folie créatrice : « ...ô tourments, à votre tour d'être tourmentés, fripons, vauriens ! Et si, par la vertu, je n'y puis parvenir, alors par le vice j'y consentirai ! »

Mes potes (ici, des comédiens plus cinglés que moi, des bigorneaux, des ritournelles !) m'ont rejoint sur scène, ou plutôt sur l'autel, lorsque les flics sont arrivés. L'un d'eux, qui était rouge d'indignation et de colère, ou alors il avait abusé du vin de messe pour se libérer des tourments de la



mort, cette compagne obscène !, ce con, s'est mis à m'invectiver, la rage au cœur :

— Au trou, mon vieux... Sur la Nef des fous !

— Hein ? j'ai dit.

Nana était allongée sur moi, les jambes nouées autour des miennes, ses longs cheveux roux saturés de sperme m'encerclant les reins. Impossible alors de dire lequel de nous était vivant. Impossible de le dire avec la certitude inébranlable d'un Joël Dicker s'en retournant chez lui, dans le Valais suisse, à bord d'une vieille Buick rouge des années 80, prêt à enquiller le chemin pentu menant jusqu'à la tombe de Rainer Maria Rilke sous un soleil plombant. Impossible de m'y soustraire. De me soustraire à cette idée trompeuse et fallacieuse que j'étais bien vivant !

Jeu-concours



Le Grand Leurre

Georgie de Saint-Maur

Une revue est à gagner pour la première personne qui répondra correctement aux trois questions posées ici (les réponses sont à envoyer à cette adresse : editionsdelabatjour@hotmail.fr).

« Comment trouves-tu mes seins, Julu ?
— Je les trouve très beaux.
— C'est vrai ? Lequel préfères-tu ?
— Aucun. Ils me plaisent tous les deux.
— Et mon ventre ?
— Il me plait aussi.
— Et que penses-tu de mon trou du cul ?
— Qu'il est remarquablement troué.

La toison aurait dû mettre la puce à l'oreille de Julu. Ce n'était pas le trou susdit.

Et voilà comment on devient papa. »

<u>Compréhension du texte</u>

A. En vous basant sur les éléments du texte, pouvez-vous affirmer que Julu :

1) a une connaissance relativement faible des femmes.
2) ne connaît rien aux femmes.
3) est un imbécile.

B. René est mort. Mais, à votre avis, avant de mourir :

1) il avait lu ce texte.
2) il n'avait pas lu ce texte.
3) il avait écrit ce texte.

C. Vous en savez assez pour vous prononcer. Selon vous, l'auteur de ce texte est :

1) un homme joyeux.
2) un gynécologue.
3) un pauvre fou.



Le Prix Concours

Rassemblez à présent vos réponses sous la forme « A-x ; B-x ; C-x » et envoyez le tout aux éditions de l'Abat-Jour.

Attention : une seule réponse par participant.

Le premier à avoir donné la combinaison exacte recevra un exemplaire du « Creb'Art », le magazine annuel qui a publié La Mour anartiste.

Bonne chance à tous !



Mes superbes méprises

Collectif

Cette nouvelle, sur le thème général du numéro, a été écrite sur le principe du round-robin, plusieurs auteurs en rédigeant une partie chacun à leur tour (le titre est le résultat d'un tirage au sort entre les mots proposés par les auteurs).

1 (par Nicolas Gracias)

Tout a commencé avec ce livre. La Méprise est un roman de Vladimir N. qui raconte l'étrange rencontre entre un bourgeois des années trente et son double, un clochard, c'est-à-dire quelqu'un de complètement opposé à lui. Certains biographes prétendent que ce livre ne serait pas la première version écrite par l'auteur, et que celui-ci l'aurait même désavoué par la suite. Plusieurs rumeurs circulent à ce sujet. D'aucuns évoquent l'idée que le livre original pourrait être détenu par un antiquaire de Venise, que j'ai eu la chance de rencontrer à deux reprises. La première fois, l'homme m'a dit qu'il n'avait pas l'exemplaire sous la main, mais qu'il me le ramènerait lors d'un prochain entretien. La seconde fois, le rendez-vous n'avait pas été fixé au même endroit (mais dans la banlieue de Venise) et je suis à peu près certain que ce n'était pas la même personne à qui j'avais affaire. Quelque chose dans le regard...

L'homme me donna cependant l'exemplaire que je désirais et je retournai chez moi, tout excité. Malheureusement, lorsque je pris la peine de l'examiner, je me rendis compte que l'exemplaire était un faux. Une vulgaire dernière édition de La Méprise, comme il en existe probablement des milliers sur le marché. Il fallait s'y attendre mais j'accusai le coup. Bien évidemment, lorsque j'y retournai, l'homme et son arrière-boutique avaient disparu. À partir de là, tout dans mon existence se déroula différemment.

Le lendemain matin, je fus absolument incapable de retrouver le chemin de mon travail. C'était comme si tous les trajets se ressemblaient, et je n'étais même pas certain de retrouver la fonction que j'occupais auparavant. Le policier à qui je demandai mon itinéraire me fit rapidement valoir qu'il n'était absolument pas un vrai policier, mais un journaliste, posté en planque (et grossièrement contrefait) devant la demeure d'une starlette, qui n'était paraît-il pas ce qu'elle prétendait être. Je commençai à me demander si tout cela n'était pas une réaction en chaîne, et jusqu'où allait me mener cette affaire. Je retournai chez moi, dépité. Là, se trouvait mon ex-femme, pas celle qui était encore là ce matin même, non, mais la



précédente, la première version — en original, si vous préférez —, illustrant pour le coup de façon définitive la déplorable situation de confusion généralisée dans laquelle je me trouvais depuis le matin.

2 (par Antonella Fiori)

— C’est moi, dit-elle.

— Tu m’as fait peur, lui répondis-je.

— Excuse-moi.

— Comment es-tu entrée ?

— Mais... tu ne me reconnais pas ?

— Bien sûr que je te reconnais ! Mais je ne sais toujours pas comment tu es entrée chez moi !

— Mais c’est chez toi que ça va pas bien la tête ! dit-elle en se précipitant dans la cuisine.

Fouillant dans un tiroir, elle revint avec un couteau à découper en braquant la lame devant elle. Puis elle secoua la tête avec violence et se contenta de jeter le couteau du côté de la fenêtre. Avant de sortir, en passant devant moi, elle se haussa sur la pointe des pieds et me cracha à la figure. C’est à ce moment-là que je reconnus Emma la douce, celle qui partageait ma vie aujourd’hui. Voulant la rattraper, je descendis les escaliers en courant et me retrouvai à l’air libre. Mais elle avait déjà disparu.

Arrivé près de ma voiture, je pris le volant et démarrai pour partir à sa recherche. Alors que je quittais le centre-ville, un flic vint s’arrêter derrière moi à un feu. Ça ne m’avait jamais plu d’avoir une bagnole de police juste derrière moi. Ça se finissait toujours par une amende, ou pire, à pied, et ma bagnole en fourrière.

Le feu passa au vert, le gyrophare ne me lâchait pas, et quand j’ai regardé par-dessus mon épaule, le flic m’indiqua un parking à côté d’un magasin d’alcool où je m’étais souvent arrêté en arrivant en ville ou en la quittant. Je savais donc quelle attitude adopter : me garer, garder mes lunettes de soleil, les mains sur le volant, prendre un air contrit mais calme.

Le flic prit son temps, me demanda mon permis et la carte grise, retourna à son véhicule pour intégrer les données me concernant dans son ordinateur. Je me demandais bien ce qui lui prenait si longtemps dans sa voiture, si ça se trouvait il lisait un magazine de cul ou nettoyait son arme, pendant que je me pelais avec la vitre ouverte.

Après une brève éternité, il revint en secouant la tête. C’était un grand type brun aux cheveux très drus rejetés en arrière, le teint mat, les yeux noirs, avec un très grand nez un peu crochu, des lèvres pleines et des dents un peu saillantes. Il se mordillait sans cesse la lèvre inférieure.



— Ne vous retournez pas ! me dit-il en me saisissant les cheveux à pleine main. Répondez ! Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ?

Nous étions là dans le froid, avec des gens pressés qui passaient sur le parking et des voitures qui piétinaient sur la chaussée, et nous complètement isolés.

— Qu'est-ce que vous cherchiez ? avait-il encore demandé.

Il avait une voix patiente et calme, et une élocution soigneuse, comme si le français n'était pas sa langue maternelle.

— C'est toute une histoire, avais-je soupiré.

— J'ai mis très longtemps à vous retrouver. Nous allons être obligés de résoudre cette affaire par la négociation.

— Négociation mon cul ! avais-je répondu.

— Vous allez venir avec moi, tout de suite. Je vous emmène dans un endroit où des personnes discuteront avec vous.

C'est à ce moment-là que je reconnus l'antiquaire de la Cité des Doges.

3 (par Anthony Lacroix)

Ses mains tenant des cartes d'identité, qui ne semblaient plus être les miennes, n'étaient plus frêles et racornies comme je me souvenais, mais semblaient herculéennes. Au moment où je commençais une phrase de refus, l'une d'elles m'empoigna l'épaule et m'obligea à me fracasser contre le volant.

À mon réveil, j'étais toujours assis.

Ma chemise, détrempée, collait à la peau de mon torse et une lampe pointée directement sur mon visage m'aveuglait. Aux pieds, j'avais des pantoufles.

— Il est revenu à lui.

— Tant mieux, j'étais fatigué d'aller puiser de l'eau.

— Mmrrrm, je suis où ?

— Où tu veux mon gars, où tu veux. Nous, on veut savoir où tu étais.

Cette question pouvait sembler facile à répondre, mais moi, j'étais obnubilé par les pantoufles que je portais aux pieds. Avais-je oublié de mettre mes souliers ce matin ? Avais-je des souliers ? M'étais-je endormi dans mon salon et un vieux film d'espionnage américain m'avait réveillé ? Est-ce qu'encore endormi, j'aurais mélangé réalité et télédiffusion ?

— Hey, on te parle !

— Oui, mon nom est James Bond, hier j'étais en Sibérie et demain au Congo.



Je me suis surpris moi-même à débiter de façon si certaine et rapide mon identité.

— Ça, on le sait, on a trouvé les informations de ton vol avec les cartes. On veut savoir si tu l'as trouvé.

— Trouver quoi ?

— Je vais le frapper, je vais le frapper jusqu'à ce qu'il s'en souvienne.

— Non, laisse-moi parler.

À ce moment, j'aperçus dans la lumière de la lampe une silhouette d'environ quatre pieds qui s'approchait de la chaise berçante sur laquelle j'étais assis.

Il me chuchota à l'oreille :

— Vous qui aimez les livres, monsieur Bond, avez-vous déjà lu Kafka ?

— Je ne m'appelle pas Bond, je m'appelle Jones.

— On le sait, monsieur Jones, et hier vous étiez en Indonésie. Comme je le disais : Kafka a écrit des livres sur votre vie. Ça nous a pris du temps à le découvrir, mais la semaine dernière, je l'ai compris en vous voyant.

L'homme qui parlait dans mon oreille était donc le libraire, ce qui ne me rassurait pas vraiment.

— C'était habile de demander un autre livre que le vôtre, mais nous ne sommes pas dupes.

— Je n'ai jamais écrit un livre de ma vie.

— Vous ne nous mentirez pas une troisième fois, monsieur Gary. Cette année, vous ne l'aurez pas, le prix Goncourt !

Je ne pus réprimer un sourire en coin et je commençai à me balancer d'avant en arrière.

— Vous savez, selon la rumeur, c'est ma femme Zelda qui aurait écrit la plupart de mes romans.

L'homme resté dans le noir eut un rire narquois.

— Votre femme ? On s'en est déjà occupé.

D'un coup sec, il ouvrit une porte dans le fond de la salle.

— Apportez-la ! Du moins, ce qu'il en reste.

4 (par Marlène Tissot)

Une main de femme et une oreille. Tranchées. Et puis plus rien, du noir, j'ai perdu connaissance à nouveau. J'ai toujours été sensible à la vue du sang. On m'a rapidement fait revenir à moi en me balançant un énième seau de flotte. J'étais trempé, frissonnant et nauséeux. Je revoyais en pensée les morceaux de ma femme qui n'était pas ma femme, pas la vraie, pas Emma la douce. Je connaissais la peau fine de son lobe par cœur, et



puis elle ne portait jamais ni bijoux ni vernis sur ses ongles. Je me demandais qui était cette pauvre fille qu'on avait découpée pour une simple histoire de paternité d'œuvre. Ce n'était pas Zelda, de toute évidence. Elle était retournée à la poussière depuis belle lurette, je le savais. Toutes ces aventures abracadabrantes ne m'avaient pas totalement fait perdre la tête. J'étais probablement en train de rêver, tout simplement. Foutu cauchemar ! Épuisé et écœuré, je ne pus me retenir plus longtemps de vomir sur mes pantoufles qui s'étaient étrangement métamorphosées en sandales de cuir. Je n'étais plus assis sur un siège à bascule mais sur un fauteuil à roulettes. J'étais seul, dans un petit bureau encombré. Deux hommes parlaient à voix basse en italien de l'autre côté de la porte entrouverte. Le soleil entrait en tranches blanches à travers les lamelles des volets en bois. J'étais à Venise, vraisemblablement. Je ne cherchais même plus à comprendre le pourquoi du comment de tout cela.

Depuis l'achat du faux original de La Méprise, ma vie était devenue un véritable roman surréaliste. « Tout ça n'est qu'un mauvais rêve... » me dis-je. J'allais bien finir par me réveiller tôt ou tard, bordel !

Un homme entra dans la pièce. Il me sourit en frottant ses mains l'une contre l'autre.

— Monsieur Nabokov, êtes-vous enfin disposé à...

— Il doit y avoir erreur, je suis Kafka ! l'interrompis-je, prêt à jouer de mon rêve comme il se jouait de moi.

— Vous n'êtes pas en position de faire le malin, siffla-t-il en approchant son visage du mien. Il y a ici l'homme auquel vous avez vendu la première version de La Méprise.

— Il doit y avoir méprise, dis-je avec un sourire mauvais.

L'homme se contenta de secouer la tête d'un air excédé. Puis il appela :

— Lolita, tu peux venir mon petit !

Une jeune fille entra et planta son regard tendre et charmeur dans le mien. Je restai muet, bouche ouverte sur mon étonnement. C'était Emma. Mais une Emma d'avant mon Emma. Une Emma comme celles des photos que j'avais pu voir chez ses parents. Elle semblait avoir tout juste treize ans.

5 (par Constance Dzyan)

— Emma ! Je ne pensais pas te revoir ! dis-je soulagé. Est-ce que tu vas bien ?

L'enfant me sourit et posa les mains sur mon cou.

— Oui, ne t'en fais pas. Est-ce que tu as trouvé ce que tu cherchais ?

— Pardon ?



— Est-ce que tu l'as trouvé ? Dis-le-moi. Dis-le-moi...

Sa voix devint plus grave, des mains puissantes me serrèrent le cou et tout devint très sombre.

Je me tenais à quatre pattes sur le trottoir. Des lunettes de soleil cassées et un magazine pornographique en lambeaux se trouvaient par terre. En me relevant, je reconnus à droite le magasin d'alcool. Je voulus traverser la rue mais la route avait été remplacée par la lagune de Venise. J'avançais en regardant le reflet des immeubles dans l'eau. Venue des profondeurs, la lumière d'un gyrophare m'indiqua un bâtiment. Il y avait à l'intérieur un long couloir aux murs faits de miroirs alignés, lesquels ne reflétaient pas ma silhouette mais celle de conquistador de Romain Gary. J'ouvris une porte et entrai dans la bibliothèque. Je montai les escaliers lézardés jusqu'au dernier étage. Au fond était assise une jeune femme à la coupe à la garçonne, en tutu, un manteau sombre sur les épaules. Elle tenait un couteau à la main. Je pensais à Zelda Fitzgerald lorsque de la poussière me tomba sur la joue : le plafond était en train de s'effondrer, les murs se désagrégeaient et sans que je puisse réagir le sol se déroba.

J'étais en face de lui. Ou plutôt de moi. Mon jumeau parfait. Immobile dans une forêt après la tempête. Mon corps avait disparu. Un souffle balaya sa figure et l'emporta. Son visage était une flaque de chair lisse ponctuée en son milieu d'un seul œil. J'étais à présent derrière son épaule, près de son oreille droite. Mon champ de vision se décala vers la gauche et ce que je ne pouvais définir autrement que comme ma conscience entra dans son crâne. Ses pensées traversaient mon esprit comme si elles étaient miennes. Deux poids, qu'il évaluait à huit kilos environ, tiraient sur ses bras ballants. Il baissa le menton et la stupeur le figea : ses mains tenaient des cheveux, et de ces cheveux pendaient des têtes tranchées.

La première, en sa main gauche, était celle d'un vieillard dégarni aux rides du front marquées, affichant un air de majesté indéfinissable ; la seconde, en sa main droite, appartenait à un homme d'une quarantaine d'années, aux traits anguleux et aux lèvres presque transparentes. C'étaient les têtes de Vladimir Nabokov et de Franz Kafka. Mécaniquement ses bras se levèrent, son regard de cyclope les détailla, quand leurs yeux grands ouverts s'animèrent d'un éclat malsain — et les têtes toutes deux se mirent à ricaner.

6 (par Ludmila Safyane)

C'est à cet instant-là exactement que j'eus — je m'en souviens avec une conscience étonnante, les rires tonitruants de Franz et de Vladimir résonnaient au-dessus de mon crâne — pour la première fois peut-être



depuis longtemps, semblable à un projecteur qui aveuglerait le marais au fond duquel aurait sombré une âme, un éclair de lucidité.

« Tu es complètement fou », chuchotai-je.

À quoi, je m'entendis répondre :

« Mais qu'est-ce, précisément, la folie ?

— Oui, cher ami, n'en faut-il pas un peu pour être raisonnable ?

— Je dirais même plus, les hommes sans folie sont les plus dangereux.

— Joli !... Platon ?

— Je ne crois pas... Mmhh... Norman Bates peut-être, heu... non, laissez-moi réfléchir. Mais de qui donc est cette phrase ?

— Mon pauvre, vous perdez la tête !

— Pas du tout, enfin ! La voilà, tenez, à droite de Vladimir !

— Si haut ? Vous exagérez mon ami !

— Quelle arrogance ! Vous qui n'êtes qu'un lecteur, bibliophile certes, mais auteur point. Redescendez !

— Je m'insurge, très cher, sans hauteur point de lecteur. Et sans lecteur point de littérature !

— Ce point est discutable, ces points, tous ces points, points...

— ...points, points, points ! »

Ils se mirent à crier. En quelques instants, je me vis entouré, encerclé, étouffé par une dizaine de moi-mêmes, tous plus bavards et répugnants, de prétendus spécialistes en littérature, creux et suffisants, tels que j'avais pu l'être autrefois, ou que je l'étais encore de temps à autre, bien involontairement, quand il m'arrivait, ce qui était de plus en plus rare étant données les circonstances, d'être invité à ces soirées mondaines rassemblant la bonne société vénitienne.

J'attrapais ma tête en vitesse, du moins celle que je pensais être la bonne, et me mis à courir pour échapper à cette foule qui grossissait, grandissait, gonflait comme une baudruche humaine. Je fus soudain soulevé de terre, je flottais sur une matière étrange, souple et tiède, un peu collante, élastique et molle. Ce n'étais pas désagréable, assez rassurant, même, peau amie, douceur bedonnante, je m'assoupissais, peu à peu, je m'enfonçais avec bonheur, j'allais étouffer de plaisir quand il fallut bien reconnaître enfin le piège : c'était une pâte à pizza.

Je poussai un cri salvateur et m'éveillai chez Falciani, place San Marco, heure de pointe, clients bruyants, arrogants, personnel affairé. J'étais troublé. Falciani ? Falso ? Faux... où était l'erreur ?

Une serveuse surgit soudain à ma table : « Vous désirez, signore ? »

Je reconnus Emma la douce !



7 (par Barbara Albeck)

Ou plutôt, je crus la reconnaître, sans toutefois en mettre ma main à couper, craignant désormais d'être pris au mot. Peu à peu, je perdais de mon assurance, c'était un fait. Je tentais quand même le coup :

— Emma...

— Vous faites erreur, signore. Alors, qu'est-ce que je vous sers ? Presto !

— Un espresso, per favore.

Il me fallait gagner du temps. Inutile de passer pour plus fou que je ne l'étais déjà en m'accrochant à une femme qui, de toute évidence, ne me reconnaissait pas. Je n'avais pas envie de me retrouver à nouveau chez les flics et encore moins à l'hôpital psychiatrique. Puisque je m'étais visiblement endormi, un café m'aiderait à y voir plus clair dans toute cette histoire. Mon espresso arriva. C'est alors qu'une adolescente gothique, assise à la table d'à côté, se pencha vers moi et me proposa sans détour de lire mon marc de café. Décidant que je n'avais plus grand-chose à perdre et qu'à défaut de retrouver le fil du présent je pourrais au moins saisir celui de l'avenir, je bus mon espresso d'un trait et nous nous penchâmes tous deux sur ma tasse, au fond de laquelle se dessinaient des trainées de poudre. Alors tout explosa. Moi y compris. Mon corps ne me semblait plus qu'un amas de cellules éparpillées, mes os des bâtons de craie fragiles et poreux, ma peau des lambeaux flasques et pendants, mes cheveux un fétu de paille hirsute et desséché. Des éclats de porcelaine fusaient en tous sens, le pied d'une table disloquée apparut devant moi, canne providentielle sur laquelle je pus m'appuyer pour maintenir un semblant d'équilibre. Des fragments d'Emma, tantôt enfant, tantôt femme, des parcelles de Venise à la dérive, des quatrièmes de couverture arrachées, des flingues de police en pièces détachées jaillissaient autour de moi sans que je ne puisse rien attraper. Je me noyais dans un puzzle qui n'était pas à ma portée. Puis tout cessa. Je ne reconnus pas l'endroit où je me retrouvais, parachuté une fois de plus dans un lieu que je n'avais pas choisi. D'immenses rayonnages de livres poussiéreux m'entouraient. Des cartes de visite gisaient sur un comptoir. Elles étaient à mon nom, sous lequel on lisait : librairie Lettres ou ne pas être. Un peu plus loin dans une vitrine clignotait une enseigne criarde, et sur le verre illuminé j'aperçus mon reflet : un vieillard crasseux et voûté.

C'est alors qu'un jeune homme entra dans la boutique.

— Bonjour, puis-je vous aider ?

— Oui, je cherche Le Malentendu d'Albert Camus.

Un frisson me parcourut l'échine.



8 (par Vlad Oberhausen)

Le froid gagna tout mon corps, l'obscurité m'absorba et je finis par ouvrir les yeux. Ce que je vis en premier, ce furent mes pieds nus et entravés sur le sol en ciment, et mon pantalon trempé qui me collait aux cuisses. J'étais assis sur une chaise, les bras attachés dans le dos, le corps penché en avant.

En face m'observait un homme de petite taille à la peau basanée, le regard doux. Vêtu d'habits légers, il tenait une seringue et ce qui ressemblait à un poudrier. On l'aurait cru sorti d'un autre temps ; j'ignore pourquoi, mais il me fit penser à un chaman.

— Tout ça ne mène à rien ! hurla un deuxième individu sur ma gauche.

Il donna un coup de pied dans un seau vide qui rebondit à plusieurs mètres de là, résonnant dans l'immense entrepôt désert. Grand, chauve et sec, les traits du visage tirés vers le bas, il paraissait porter comme un masque toute la dureté de son caractère. Il s'appuya à une table en métal encombrée d'accessoires, sur laquelle je crus apercevoir des bocaux de poudres colorées, et semonça le chaman :

— On m'a dit que vous étiez le meilleur... expert en psychotropes et drogues de synthèse... J'attends le résultat de vos tours de sorcier ! Il parle tout seul, se prend pour James Bond ou un libraire, croit voir son double, sa femme, Gary et Kafka... mais pas un mot sur ce qu'il a fait du livre ! Vous croyez que c'est en offrant un pseudo-trip au LSD à cet imbécile qu'on va le faire parler ?

— Calmez-vous, De Sart...

— Vous comprenez les enjeux ? Monsieur Kovács veut le livre, à n'importe quel prix !

— Qu'y a-t-il de si extraordinaire dans cette version de La Méprise ?

— Ça ne vous concerne pas. Faites comme moi, contentez-vous d'obéir aux ordres.

Une lumière déclinante perçait les panneaux de Plexiglas qui, en hauteur, faisaient le tour du bâtiment. Ce devait être la fin de la journée, quelque part dans les environs de Venise.

— J'ai plongé le sujet dans une psychose paranoïaque, reprit le chaman très calmement. Il se sent pris au piège, et doit comprendre que le seul moyen pour lui d'en sortir, c'est de nous révéler où se trouve le livre. Faites-moi confiance, sa résistance est maintenant à bout.

— Six heures que vous le droguez, le cœur du vieil antiquaire a lâché plus vite que ça ! Faites ce que vous voulez mais dépêchez-vous... Je déteste cette ville... je déteste l'Italie... Il fait trop chaud et l'air sent mauvais... comme dans une porcherie à ciel ouvert !



9 (par Marc Laumonier)

Les portes de l’entrepôt s’ouvrirent soudain, des voitures et des motards pénétrèrent vivement. Derrière des gardes de la sécurité, des hommes de main, une voiture blindée : un homme en descendit.

M. le Président !

De Sart et le chaman se raidirent.

— Bonjour, M. le Président.

— Alors, mon frère a parlé ?

— Non, Monsieur, et pourtant on espérait tant de mon ami ici… D’habitude, ses techniques fonctionnent.

— Se pourrait-il qu’il ait été conditionné pour résister à la chimie ?

— C’est possible, M. le Président !

Le président Kovács regardait son frère jumeau, un peu déçu, un peu contraint ; mais il le fallait, la sécurité l’exigeait.

— Pensez-vous que tout ce réseau était passé à l’Est ?

— Je ne sais pas, M. le Président, mais le passage douteux de Nabokov à l’Ouest, ce dernier livre écrit en russe, contenant soi-disant des secrets, à tel point que les Allemands bombardèrent les entrepôts où étaient stockés les livres… Le début de tout cela serait 1932, M. le Président. Les Américains ne nous disent pas tout malheureusement. Et tout cela durerait depuis plus de soixante ans !

— Je comprends mieux maintenant le côté « littéraire » de mon frère, ces passages incessants en URSS, cet amour de la littérature russe. Sa première femme, Sonia, morte étrangement, et puis cette « Emma », spécialiste de Nabokov, devenue schizophrène en quarante-huit heures, et comme par hasard internée là-bas.

— Monsieur, on ne sait pas où est le livre. Il s’agit du dernier exemplaire connu de ce que l’on recherche. Si l’on continue ainsi, votre frère jumeau peut mourir. L’antiquaire serbe est mort avec bien moins.

— Ce livre, il nous le faut, il permettrait de réécrire l’Histoire ! Faites parler mon frère, oubliez ma gémellité, il doit parler !

Le Président s’accroupit près de son frère et sourit, mais discrètement, à l’insu de tous ; le plan fonctionnait parfaitement ; tout le monde avait été berné. Lui-même était étonné de tant de facilité. La mission secrète « La Méprise » se déroulait au mieux. Quelle superbe idée cette utilisation de la « légende » du dernier bouquin russe de Nabokov !

Je me réveillai à nouveau dans un brouillard intense ; tout juste le temps de voir quelqu’un qui me ressemblait étrangement. Ou était-ce moi ? Juste avant de replonger à nouveau, j’eus l’impression qu’il me faisait un petit sourire et un clignement d’œil taquin.



10 (par Serge Cazenave-Sarkis)

« Ça alors ! Cela doit bien faire dix ans, au moins ! Mémorable passage à la télévision... et vous m'aviez vu... Qu'est-ce qu'il m'avait pris d'apostropher notre dernier prix Nobel de littérature, sur un sujet qui ne m'était connu que par les fiches que je préparais dans l'espoir de participer un jour au « Jeu des 1000 euros »... je ne sais pas, sa suffisance... oui, c'est ça, son arrogance m'avait déplu. Quand il citait « Na-bo-kov », il me donnait l'impression de jouir par la bouche. Quand il se permit de soumettre l'hypothèse que la première version de La Méprise, que je n'avais pas lu, se trouvait à Venise, et que de plus ce livre s'appelait en réalité : Désespoir... et qu'il osa, sans se soucier une seule seconde du mal qu'il allait nous faire en nous balançant le titre en russe : Otchayanié, mon inculture n'a pas résisté. Moi aussi j'avais un livre à vendre. J'ai fait : « Ah ! Ah ! Alors, hypothèse pour hypothèse, pourquoi pas celle-ci... » Et là, le trou noir. Rien, plus rien, le vide complet ! Un silence terrible s'abattit sur le studio. Tous les regards ainsi que tous les objectifs se tournèrent vers moi. Les yeux du présentateur se mirent à briller d'un feu à s'en cramer les sourcils. Quelle idée géniale ce tout jeune écrivain allait-il proposer au grand homme ? Mais rien, absolument rien ne vint. Je me souviens avoir tapoté mon micro-cravate, m'être tourné vers les techniciens dans l'espoir d'apprendre qu'une panne nous mettait dans l'impossibilité de continuer cette conversation...

» De longues minutes venaient de s'écouler. Sur le plateau, les invités comme le présentateur commençaient à s'impatienter... En désespoir de cause, d'un air dégagé tout en relevant ma mèche de cheveux qui ne voulait plus rester en place, foutu pour foutu, je me suis levé et me suis mis à raconter, et à raconter comme un fou, cherchant à faire illusion, toute cette histoire d'espionnage sans queue ni tête, mêlant Kafka, Gary, Fitzgerald, Flaubert, Bates, Fleming... jusqu'à Camus, que lui j'avais lu !... un peu, L'Étranger surtout... Le temps passait, interminable, quand enfin, bouillant de l'envie de goûter à sa part de célébrité, l'un des écrivains présent osa, à mon grand soulagement, me couper en citant Queneau et ses Exercices de style ! Alors là, pour être long, il le fut... mais lui aussi fut coupé à son tour par un autre invité... qui fut coupé par un autre... qui fut coupé par un autre... Vraiment, tous autant que nous étions, nous n'avions pas grand-chose à dire sur cette Méprise qui nous filait entre les pattes.

» Je ne me souviens plus si ce soir-là la promo de mon livre eut lieu. Il me semble, sans pouvoir l'affirmer, que oui... De toute façon, l'écriture n'était pas mon truc... et puis, de quel nom d'auteur idiot je m'étais affublé : Hermann. Un nom de chef-d'orchestre ! J'avais dû trouver ça dans un livre de John Le Carré, sans savoir que... enfin !



» Depuis, vive les métiers de bouche ! Mon CAP sous le bras, j'ai ouvert cette petite boutique de chocolat, que j'ai appelé « Confusion », en souvenir. De cette soirée, j'ai quand même retenu une chose. Une phrase de Vladimir N. : « Toute œuvre d'art est une imposture. » Mais peut être voulait-il dire illusion...

» Voilà. Je vous en mets trois cents grammes de ceci, comme d'habitude... Non, pardon, de cela ?... Écrire cette histoire ?... Oh ! Vous pensez vraiment qu'elle pourrait intéresser quelqu'un ? Plus personne ne lit, vous savez, plus personne ne lit. À ce propos, vous l'aviez lu, vous, La Méprise ? »

EN SAVOIR PLUS

Vous pouvez retrouver sur notre site les pages personnelles des différents auteurs et illustrateurs apparaissant dans ce numéro, avec pour certains informations biographiques, liens et publications.

Auteurs

Barbara Albeck
Patrick Arduise
Christian Attard
Serge Cazenave-Sarkis
Comité Bar-Jésus
François Cosmos
Constance Dzyan
Antonella Fiori
Romain Giordan
Nicolas Gracias
Anthony Lacroix
Marc Laumonier
Yves Leclere
Mat Lest
Barbara Marshall
Gauthier Nabavian
Vlad Oberhausen
Raymond Penblanc
Jack Rimasky
Ludmila Safyane
Georgie de Saint-Maur
Philippe Sarr
Marlène Tissot
Herculine Zabulon

Illustrateurs

Hugues Breton
Samuel Dudouit
Natacha Gréget
KOWALSKI
Marray

En savoir plus - *Bond of Union*, M. C. Escher

À VENIR

Alcôves & Souterrains



Numéro 8

Juin 2013